

**DOCUMENTS**  
**SUR**  
**LA FAMILLE**  
**PAIRAULT**  
**SOUVENIR**  
**ET D'ENFANCE ET DE JEUNESSE**

"Toute reproduction et utilisation publique est interdite sans l'autorisation des enfants de Monsieur PIERRE PAIRAULT: Madame Suzanne AULAS à La Napoule (Alpes-Maritimes) et Monsieur André PAIRAULT à Billom (Puy-de-Dôme)".



---

---

## PRÉFACE

Quant au cadran de la vie a sonné l'heure de la soixantaine et que le cœur a perdu son élan d'autrefois, l'âme se recueille et la pensée se reporte vers le passé. On revoit toute son existence et on s'étonne d'en apercevoir bientôt le terme. Alors le cerveau fourmille de réflexion et on éprouve le besoin de les faire connaître. Tel grand-père raconte à ses petits-enfants des anecdotes du temps de sa jeunesse, telle autre écrit ses mémoires, et tous deux semblent revivre les joies d'autrefois.

Je n'ai pas échappé à cette loi psychologique et moi aussi, je me suis retourné vers mes premières années. J'ai évoqué mes souvenirs d'enfants et de prime jeunesse. Je me suis vu petit enfant courant après les papillons, écolier jouant avec mes camarades, petit berger gardant un troupeau, puis adolescent s'initiant aux travaux des champs. J'ai revu en même temps les personnes qui ont guidé mes premiers pas et avec qui j'ai fait l'apprentissage de la vie et qui sont maintenant partis pour l'au-delà.

J'ai essayé de les faire revivre et de les tirer de l'oubli qui les enveloppe peu à peu et c'est le but principal que j'aurais voulu atteindre.

La tâche n'était pas facile, mais le sujet était intéressant, car la famille Pairault à laquelle je suis fier d'appartenir mérite qu'on la connaisse. C'est une famille de braves gens. Issue de la ferme de la Groie-l'Abbé, elle s'est répandue dans le canton de Celles et au-delà. Presque tous les membres sont restés cultivateurs ou artisans ruraux.

Je ne dissimule pas que mon travail est loin d'être parfait. J'ai essayé de rassembler des documents et je remercie ceux qui m'en ont fournis. J'ai rédigé ce récit au hasard de mes loisirs, pendant les veillées d'hiver surtout, car l'été, les travaux du jardin et soins à donner à la basse-cour suffisaient à m'occuper.

J'ai souvent été interrompu par d'autres occupations et mon récit s'en ressent. Certains passages sont un peu languissant, et j'ai fait plus d'une redite que j'ai indiquée en marge.

Néanmoins, je présente tel quel, aux descendants des "PAIRAULT SORTIS DE LA GROIE-L'ABBÉ".

Repéroux, le 27 janvier 1932

P. PAIRAULT.

On trouve dans le canton de Celles-sur-Belle un grand nombre de personnes qui portent le nom de Pairault et qui se disent originaire de la Groie-l'Abbé. Qu'est-ce donc que ce lieu dit ? Les deux termes qui en forment le nom semblent indiquer qu'il s'agit d'une propriété ecclésiastique. Le mot "groie" désigne dans le pays une terre calcaire maigre très commune dans le sud des arrondissements de Niort et de Melle et dans le nord de la Charente inférieure. Il y a dans la commune de Secondigné, près de la forêt de Chizé, une petite plaine plantée autrefois en vignes et dénommée Fief des Groies de Mornay. Mais à la Groie-l'Abbé, le sol est d'une autre nature, il est constitué par des terres franches ou argilo-calcaires. Le terme "groie" semble plutôt désigner une exploitation agricole. Il y a d'ailleurs dans le canton de Celles deux autres fermes désignées ainsi: la Groie dans la commune d'Aigonnay près de Thorigné, et la Groie-Chère dans la commune de Vitré.

Avant la révolution, la ferme de la Groie-l'Abbé dépendait de l'abbaye de Celles. À la vente des biens nationaux, elle fut adjugée à la famille "Pasteurs de Neuville" qui habitait à Vouillé et à Niort. À la révolution et jusque vers 1825, il y avait à la Groie-l'Abbé trois familles dont les chefs, trois frères, exploitaient la ferme en communauté.

1°) Jacques Pairault, l'aîné, l'administrateur de la ferme qui avait vers 1820 douze enfants: Jacques, qui est mort à la Groie-l'Abbé vers 1880, Charles, (Charlot) fermiers aux métairies de Sainte-Blandine, Louis qui s'établit à Escoulois dans la commune de Thorigné, Jean-François et Pierre qui s'établirent à la Touche de Beaussais et plusieurs filles dont la grand-mère maternelle de mon grand ami Théophile Hairault de qui je tiens ces renseignements.

2°) Louis Pairault, le cadet qui avait eu seize enfants: Louis (le grand Louis ou le beau chanteur) resté à la Groie-l'Abbé, Pierre (mon grand-père) qui se maria avec Marie Joubert, l'une des filles du fermier de Bonnauderie et qui lui succéda dans cette ferme, Jean, qui s'établit charron à Mougou et sa sœur mariée à Guérin également charron, un Pairault à la Boulaye, un autre à la Mothe St Héray, un autre à Pied de Coi (près de la Revêtizon) sur la route de Celles à Melle et de nombreuses filles.

3°) David Pairault, le plus jeune, partit quand les trois frères se séparèrent à la ferme de Coteau à Aiffres. Une branche de sa famille est actuellement à Fors, un de ses descendants est à Niort retiré après fortune faite dans une laiterie en Maine-et-Loire. Le père Gelin d'Aiffres, qui a 88 ans étaient le gendre ou le petit-fils de David.

David devait avoir eu un fils qui était resté vieux garçon, il était un peu forte tête, il avait voyagé comme ouvrier et était venu mourir à Aiffres, un autre André je crois avait succédé à son père à la ferme de Coteau d'en haut. Son fils qui s'appelait aussi André était tous les ans invité chez mes oncles à St Blandine pour la ballade à Tauché. Il avait loué, en sortant d'Aiffres la ferme des Oumes dans la commune de Montigné dont il était conseiller municipal (1). J'étais allé chez lui quand j'étais à Secondigné. J'ai vu pour la dernière fois à l'enterrement de son cousin Jacques Pairault du Bouchet de Conzais dont le père était aussi un fils de David. Il y avait aussi deux filles qui ne s'étaient pas mariées et qui gardaient un grand troupeau de moutons souvent décimé par les loups qui à cette époque, peuplaient les grands bois.

Les trois frères Pairault de la Groie-l'Abbé avaient ensemble 36 enfants. Mes aïeux ne pratiquaient pas le malthusianisme. "Anecdote amusante": la ferme de la Groie-l'Abbé se composait de 1 200 boisselées de terres labourables et était louée 1 200 Francs. Mais, en raison de la grande misère des guerres civiles et autres, les fermiers avaient été trois années sans payer, et Madame Pasteur disait à son mari "Je ne sais pas ce que tu fais de ces Pairault dans la ferme puisqu'ils ne te paient pas" Monsieur Pasteur de lui répondre "Tu vas venir avec moi un de ces jours et tu me diras sur place si je dois les mettre à la porte". En arrivant à la ferme et en voyant, paraît-il une vingtaine de marmots dans les cours et sur les bras de leur mère, elle s'écria "Non il ne faut pas les renvoyer, il faut les laisser faire, avec toute sa famille, nous serons bien payés un jour".

## **LES DESCENDANTS DE CES TROIS FAMILLES**

Vers 1825; les trois frères Pairault se séparèrent. Les deux aînés, Jacques (2) et Louis restèrent à la Groie-l'Abbé, exploitant chacun une moitié de la ferme. Le plus jeune David, s'en alla comme je l'ai dit plus haut à Aiffres, dans la ferme du Coteau d'en haut. Je vais maintenant rechercher les descendants actuels de chacune de ces trois familles.

### I Branche aînée: chef: Jacques Pairault

#### I.1) le père Jacques Pairault (né en 1814)

J'ai connu dans mon enfance le père Jacques comme on l'appelait, qui avait succédé à son père, à l'une des fermes de la Groie-l'Abbé. Il n'avait eu qu'une fille je pense. Elle s'était mariée avec François Nocquet, sorti de la Vée, près de la Mouline, où son frère exploitait un moulin sur la Belle. François Nocquet était rentré gendre à la Groie-l'Abbé et, son beau-père devenant vieux, il prit la direction de la ferme. C'était un travailleur ardent à la besogne. Au début de son mariage, il avait eu deux fils: l'aîné, François, né en 1863, avait un an de plus que moi, le cadet

Charles est de ma classe. Après un intervalle de plusieurs années, il eut deux autres fils: l'un Albert qui s'était marié à Périgné, étant devenu veuf avait épousé en seconde noce la fille de Mr Thibault, ancien instituteur de Beaussais. Il habite maintenant Celles. L'autre Alfred est resté à la Groie-l'Abbé où il exploite sa propriété (3). Il doit avoir plusieurs enfants (4).

Mais pour bien expliquer les choses, il faut que je revienne en arrière. Quand Girard, l'autre fermier de la Groie-l'Abbé, dont je parlerai plus loin, dut pour des revers de fortune, quitter sa ferme, François Nocquet prit sa succession, réunissant ainsi les deux exploitations en une seule qui comprit, comme autrefois près de 180 hectares et fut la plus importante du canton de Celles.

Vers 1890, l'aîné des fils Nocquet, François se maria et alla habiter avec sa femme à Prailles. Il mourut quelques années après. C'était un excellent camarade et un de mes meilleurs amis. Rude travailleur comme son père, il montra l'exemple aux domestiques. Avec cela intelligent (il s'était présenté au brevet) il poussait son père dans la voie du progrès. Après son mariage, il fit faire de nombreuses améliorations dans l'exploitation de son beau-père. Son frère cadet Charles était d'une complexion délicate, sans pour cela être maladif, mais il ne pouvait guère se livrer aux gros travaux agricoles.

Plus tard, la ferme de la Groie-l'Abbé se vendit et le père Nocquet qui avait su faire ses affaires acheta une grande partie des terres et tous les bâtiments d'exploitation. Après sa mort son bien fut partagé entre ses trois derniers fils, et il y eut alors à la Groie-l'Abbé trois fermes de moyenne importance. Albert, après son mariage afferma sa propriété pour aller comme je l'ai dit, habiter à Périgné. Charles et Alfred firent valoir la leur. Mais Charles y a mis un fermier depuis quelques années et il s'est retiré à Celles où il a acheté une maison. Il a un fils de seize à dix-sept ans qui recherche, je crois, un emploi administratif. (5)

#### I.2) Charlot Pairault de Ste Blandine (né en 1810)

Le frère cadet de Jacques Pairault, Charles toujours appelé Charlot, s'établit dans l'une des deux métairies de Ste Blandine, qui devait être avant la révolution des biens d'église, car c'est dans la grange commune qu'on rentrait les récoltes provenant de la dîme. Jouissant de l'estime publique, il fut élu conseiller municipal et devint maire pendant quelque temps. Il eut un fils Charles, qu'on appelait Charlot comme lui, et une fille Madeleine qui se maria avec Jacques Bouchard, propriétaire aisé de Tauché.

Vers 1875, les deux métairies s'étant vendues, le père Charlot qui s'était enrichi dans sa ferme acheta tous les bâtiments et une grande partie des terres. Après sa mort, chacun de ses enfants hérita de l'une des fermes. Son fils fit valoir

la sienne et son gendre y mit un fermier.

Le fils eut trois enfants: deux fils, Charles qui habite le hameau de la Revêtison et fut longtemps conseiller municipal de Celles. Il n'a qu'un fils Eugène qui s'est marié au Treuil près de Celles et est mort il y a une quinzaine d'années. Son fils exerce la profession de banquier à Celles. Une fille Modeste mariée à Alcide Brisson de Tauché, morte il y a plus de trente ans. Elle habite Paris, ainsi que son fils et sa fille. Charles et Eugène ont été mes camarades d'école. Jacques Bouchard eut aussi trois enfants: Charles mort à vingt ans; Alfred un de mes camarades d'école; Constance l'aîné, mariée à Charles Clert du Luc dans la commune de Verrines. Ils ont un fils Charles et une fille Alice. Alfred qui habite Mortefonds près du Luc n'a eu qu'une fille. L'un et l'autre sont de notables propriétaires.

### I.3) Louis d'Escoulois

J'ignore la filière de ses descendants, mais je crois que c'est l'un d'entre eux, Alcide, fermier à la Barbinière de Thorigné et marié à l'une de mes cousines Alida Pairault, fille de l'oncle Louis. Ils ont, je crois, cinq filles et pas de fils.

### I.4) Jean-François et Pierre de la Touche de Beaussais

J'ignore encore leur descendance. Jacques Pairault qui habitait Javarzay commune de Beaussais (6) était sans doute le fils de l'un d'entre eux, il avait acheté il y a une vingtaine d'années, une jolie propriété, le logis de Bessac près de Périgné ainsi qu'une petite ferme à Fiefbriand dans la commune de Ste Blandine. Il a eu un fils qui fait valoir la propriété de Javarzay qui lui est échue en partage. Il occupe les loisirs que lui laisse la culture de cette terre en taquinant la Muse. Il a composé plusieurs pièces de vers et en a lu quelques-unes aux réunions des anciens combattants. Jacques Pairault a eu aussi deux filles: l'une est mariée à un cultivateur de Périgné et l'autre Louise est devenue ma cousine en se mariant en 1926 avec Léonce, le fils de mon cousin de Croué. Malheureusement, quelque mois après son mariage Jacques Pairault mourut frappé d'une congestion cérébrale. La veuve partagea aussitôt son bien entre ses enfants. La propriété de Pessac et la ferme de Fiefbriand échurent à Léonce qui a vendu la ferme pour acheter une dizaine d'hectares de bonnes terres près de Saumon.

### I.5) Plusieurs filles dont la grand-mère d'Hairault

Quant aux filles, sauf pour une, j'ignore complètement leur descendance. La grand-mère de mon camarade s'était mariée avec Morillon de Tauché qui fut maire de Ste Blandine et dont une fille épousa François Hairault père de Théophile, mort en 1909. Théophile Hairault après son mariage, s'est installé à la Rochelle dans une maison d'épicerie où il a réalisé une petite fortune. Après quoi il s'est retiré à Niort où il a fait bâtir plusieurs maisons. Il en habite une seule, car il n'a pas d'enfants et il a eu le malheur de perdre sa femme l'an dernier. C'était un des élèves les plus intelligents de l'école de Tauché (7).

Il à une sœur restée à Tauché, mariée à Charles Giraud petit-fils du père Giraud mort vers 1880 qui était un des fermiers de Jacques Bujault à Chaloue en 1840. Ils n'ont pas d'enfants non plus.

## II - Branche cadette - chef: Louis Pairault (Liset)

Jacques Bujault parle dans son almanach de Liset Pairault cultivateur à la Groie-l'Abbé vers 1835. Ce ne peut être que le grand-père de ma mère et de mes oncles et tantes et le chef de la branche cadette des Pairault de la Groie-l'Abbé. J'ai dit plus haut qu'il eut seize enfants dont, sans doute quelques-uns moururent en bas âge.

### II.1) Le grand Louis

On appelait l'aîné, le Grand Louis à cause de sa grande taille et encore le beau chanteur parce qu'il entonnait au Temple. C'était l'oncle de ma mère et mes oncles qui m'ont souvent parlé de lui. Grand parleur, il n'aimait pas les paresseux dans sa ferme et les excitait au travail par force réprimandes, en répétant souvent "mon chami" (8) son dicton favori. Il eut trois enfants: un fils Louis qu'on appela toujours "Lili". Ce dernier n'eut qu'une fille. Il quitta la Groie-l'Abbé vers 1874 pour aller habiter dans la commune de Vitré. J'en reparlerais plus loin. Et deux filles dont l'une se maria avec un Favriou et alla habiter avec son mari a Vitré; l'autre Sophie que j'ai connue, épousa Girard qui rentra à la Groie-l'Abbé. Il était de famille moins aisée que Favriou, mais c'était un rude travailleur "le petit Girard est un lion" disait le Grand Louis en faisant son éloge. Girard, après la mort de son beau-père, prit la direction de la ferme. Il eut deux filles et un fils qui mourut jeune. Je me rappelle avoir assisté à son enterrement avec tous les élèves de l'école de Celles que l'instituteur Mr Moreau y avait conduit.

Quant aux filles qui sont mes cousines remuées de germaines, l'aîné se maria vers 1876 avec un cultivateur de Melle, Proust du Maillet, ferme importante. La cadette Julie resta à la ferme paternelle et participa à tous les travaux qui en sont l'apanage, gardant aux pâturages bœufs, vaches et juments limonières, allant faner à la saison, aidant sa mère aux besognes de la maison.

Le père Girard était à la tête d'une ferme importante, il jouissait d'une grande popularité. Il était maire de celles vers 1878. Mais quelques années plus tard, je ne sais exactement pour quelles causes, ses affaires périclitèrent. Il dut abandonner sa ferme et liquider sa situation, laissant un passif à peine couvert par le cheptel d'exploitation. Il alla s'établir aubergiste à Celles.

Quant à sa fille, elle dut chercher un moyen d'existence. Possédant déjà une

LA  
GROIE L'ABBÉ

LA  
MAISON  
D'HABITATION



UNE PARTIE  
DE LA COUR  
ET DES  
DÉPENDANCES

LA FERME DE LA  
BONNAUDERIE



bonne instruction primaire elle étudia pour se préparer au brevet d'instituteur qu'elle obtint facilement. Elle fut aussitôt nommée institutrice adjointe à Ste Blandine. Elle occupa ensuite comme titulaire le poste du Vanneau, dans le marais, puis celui de Thorigné après son mariage avec Antonin Proust fils du fermier de la Boissière dans la commune de Vitré. Mais, à la suite des difficultés et même je crois d'un procès entre son mari et l'administration communale à propos d'un lavoir situé sur un de ses terrains, elle fut déplacée et envoyée à Germond dans le canton de Champdeniers. Quelques années avant de prendre sa retraite, elle demanda à se rapprocher de Celles et fut nommée à Boisragon, près de la Crèche. Elle y a terminé sa carrière en 1920. Elle habite maintenant avec son mari à Vitré où je suis allé les voir en 1928 et où j'ai été reçu à cœur ouvert.

Ils n'ont eu qu'une seule fille, Marie Proust que Georgette a connue au lycée de Niort et qui s'est mariée avec un mutilé de guerre (jambe amputée vers la cheville) Mr Larchier d'Etrochon commune de St Romans.

II.2) Pierre Pairault de la Bonnauderie (né à la Groie-l'Abbé en 1807 et décédé à Ste Blandine le 10 juillet 1868)

J'arrive maintenant au chef de ma propre famille, à mon grand-père, frère du grand Louis de la Groie-l'Abbé. Pierre Pairault se maria vers 1830 avec Marie Joubert fille du fermier de la Bonnauderie dans la commune de Vitré. Le père Joubert avait deux autres filles: l'une se maria avec Foisseau. Ils allèrent habiter aux Genêts, hameau de la commune de Vitré. Mon cousin et moi nous y sommes allés plusieurs fois avec mes oncles ma grand-mère qui était heureuse d'y voir sa sœur. L'autre épousa un Pairault dont j'ignore le prénom, mais qui devait être un fils de David Pairault de coteau d'en Haut.

La ferme de la Bonnauderie est situé sur la route de Celles à Saint-Maixent au flanc d'un coteau qui descend vers le ruisseau du Lambon. Quand le père Joubert la loua les gens disaient "Joubert ne sait pas ce qui fait en prenant cette ferme. Avec ses trois filles, comment pourra-t-il la faire valoir ?". Mais me racontait ma grand-mère, "il fallait bien que les filles aillent travailler dans les champs comme les hommes."

Après la mort du père Joubert, la ferme qui était importante, fut exploitée par moitié par mon grand-père et son beau-frère Pairault (9) l'oncle de ma mère et de mes propres oncles. Il n'y firent fortune ni l'un ni l'autre, ayant chacun plusieurs enfants à élever: ma grand-mère mit au monde quatre garçons et six filles. L'un des fils Auguste mourut vers l'âge de trois ans et une fille Louise à une vingtaine d'années. Son beau-frère eut quatre enfants: deux fils dont l'aîné mourut au régiment, l'autre était le plus jeune de la famille. J'en reparlerais plus loin. Les deux filles se marièrent l'une à Madier de Beaussais, journalier je crois, l'autre à Ingrand; l'un et l'autre assez besogneux, mais de très brave gens. Ingrand

prit ensuite une ferme qu'un de ses enfants exploite encore dans la commune de Thorigné. Quant au plus jeune fils, il n'avait qu'une douzaine d'années à la mort de ses parents. Il vint comme domestique chez mes oncles à Ste Blandine. Mais on le considérait comme étant de la famille. Il avait le prénom de Jacques, mais pour le distinguer d'un de mes oncles, on l'appelait souvent "Jacquet". Il n'avait que sept à huit ans de plus que moi. Avant d'étudier pour me présenter à l'École Normale, nous allions souvent travailler ensemble dans la Gagnerie. Il se maria avec la servante de la Cure Julie Lavergne dont le père était menuisier ou Bouchet de Conzais. Quelques mois après il afferma une petite ferme au Bouchet. Il fut élu conseiller municipal de Thorigné. Il mourut fin mars en 1916. J'en reparlerai plus loin de son séjour chez mes oncles à la Cure de Ste Blandine. Je reviens maintenant à mon grand-père. Je ne dirais pas grand-chose de son séjour à la Bonnauderie, ni de l'exploitation de sa ferme. Mes oncles, ma mère et mes tantes durent travailler bien jeune et cela se comprend, les frères et sœurs se succédaient rapidement. Cependant, malgré les difficultés d'existence, tous fréquentèrent plus ou moins l'école à Vitré ou à Celles et surent écrire et lire couramment. Dans les familles protestantes, on tenait beaucoup à l'instruction, la lecture de la Bible y était de tradition. Et il faut croire que Pierre Pairault était assez considéré dans sa commune, car il fut élu conseiller municipal.

Mais lorsque sa famille fut élevée, la ferme de la Bonnauderie dont il partageait l'exploitation avec son beau-frère, ne suffit plus à occuper tout le monde. Il aurait pu prendre toute la ferme à son compte et cela lui allait de droit comme ayant la famille la plus nombreuse, mais il fallait ménager la susceptibilité de son beau-frère et pendant qu'on parlementait un troisième larron Deschamps afferma la métairie et les deux Pairault durent chercher ailleurs. L'oncle alla s'installer au moulin de Moinard sur le ruisseau du Lambon, non loin de la Bonnauderie.

#### Mon grand-père afferma la Cure de Ste Blandine. Qu'était-ce que cette Cure ?

Comme son nom l'indique, c'était à l'époque de la révolution, la demeure du curé, le presbytère. Une propriété ecclésiastique immense y était attachée car il s'y trouvait tous les bâtiments nécessaires à une exploitation agricole. C'est le dernier curé, m'a dit un oncle, qui avait fait construire la grange peu de temps avant la révolution.

Le principal corps de bâtiment comprenait au rez-de-chaussée, trois vastes pièces dont l'une devait servir de débarras. Les deux autres étaient séparées par un corridor donnant accès à un couloir étroit qui traversait tout le corps de bâtiment et aboutissait derrière sur une petite cour. Dans ce couloir plus bas de quatre ou cinq marches que le corridor, s'ouvrait la porte d'une cave profonde située sous la chambre et sous l'escalier contigu qui conduisait au premier étage. Les marches de ce large escalier étaient formées d'épaisses dalles de pierre ainsi d'ailleurs que le

LES MÉTAIRIES  
DE Ste BLANDINE

LA MAISON  
D'HABITATION



LA GRANGE  
OÙ ÉTAIT DEPOSÉE  
LA DÎME (LE FOURRAGE)

LA CURE DE  
Ste BLANDINE  
vers 1935



pavage des deux chambres.

Le premier étage comprenait trois chambres spacieuses et confortables. Sur les murs de l'une d'elle on voit encore des tentures représentant des sujets de chasse des demeures seigneuriales et des chimères. Au-dessus se trouvaient les greniers. L'une des pièces du rez-de-chaussée, la plus vaste servait de salle de classe avant la révolution, d'après ce que j'ai entendu raconter. Dans cette construction s'étendait là cour entourée de murs de trois mètres de hauteur. On y entrait par un large portail sur le fronton duquel on pouvait lire le millésime (10) 1682, date de sa construction. Sur la gauche se trouvaient les bâtiments d'exploitation et la cour de la ferme. Sur la droite était un vaste jardin entouré de hauts murs.

En 1864, quand mon grand-père vint s'installer à la Cure, les choses étaient à peu près en cet état, mais les chambres du premier étage avaient été transformées en grenier, ceux du 2ème étage étant en fort mauvais état. Sans doute pendant la révolution, cette propriété avait-elle été confisquée comme bien national et vendu comme tel. Voici à ce sujet les renseignements que m'a fournis obligeamment mon excellent camarade Théophile Hairault.

"Avant la révolution, la commune de Ste Blandine était gouvernée par le seigneur du Courteuil. Il est soi-disant enterré dans l'église de Ste Blandine. Je ne me souviens pas de son nom (11) qui est inscrit sur le mur de l'église. Il était, je crois Capitaine au régiment de Lorraine. Le curé qui s'appelait Bastien, gouvernait à sa place et plus mauvais que son patron, prélevait jusqu'à cinq fois la dîme que les habitants étaient tenus de payer en grande partie en nature, le fourrage dans la grange des métairies de Ste Blandine, les grains et laine, beurre et volailles au logis du Courteuil ou à la Cure. Alors les habitants las d'être pressurés s'étaient assurés de la personne du fameux Bastien et après l'avoir fait danser à la ronde, l'attachèrent à l'ormeau du puits de la Roue (12) devant le cimetière et le fusillèrent pour le punir de toutes ses lâchetés. Ensuite la foule exaspérée fit brûler l'église et le clocher aux cris de: Vive la liberté ! (Les traces de l'incendie existaient encore du temps de mon enfance). Mon trisaïeul Jean Morillon (1746 - 1840) se plaisait paraît-il à raconter toutes ces choses à ses petits-enfants dont ma grand-mère."

Voici d'autres renseignements que m'a fournis mon cousin Gibouin qui habitait la Cure de Ste Blandine. Il les tient de son grand-père Jean Chaigneau. Ils ne concordent pas avec les précédents en ce qui concerne le curé, et les crois moins véridiques, parce que Jean Chaigneau né vers 1815 n'avait pu assister à ces événements, tandis que Jean Morillon né en 1746 avait 43 ans en 1789. Il était, je crois maire de Ste Blandine et devait être bien renseigné. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce curé n'était

pas populaire. Voici ce que dit mon cousin: "À la révolution, l'église fut pillée par les habitants de Ste Blandine qui brûlèrent les ornements et les archives sur la place du puits de la Roue. Ils amenèrent de force le curé Bastien et le firent danser à la ronde avec eux autour du brasier en le malmenant sérieusement. Ensuite ils mirent le feu à l'église. Dans la nuit le curé jugea prudent de partir secrètement, mais il était surveillé car un nommé Jonas grand-père de Jean Hypeau, armé d'un fusil, le rattrapa sur le chemin du grand fief (à l'époque route de Brioux) au lieu-dit Barbarin et lui envoya un coup de fusil qui lui passa bien près la tête, car le chapeau resta sur le terrain, traversé par la balle. Quant au curé, il disparut et ne donna plus signe de vie. Certains ont supposé qu'il avait passé en Espagne. Ce qui restait de l'église subit le sort de la Cure et les fermes des métairies qui en dépendaient (13). Environ vingt à vingt-cinq ans après la révolution, le propriétaire de ferme qui habitait Martigny, près d'Aiffres, démoli à peu près les deux tiers de l'église pour rebâtir et agrandir la maison d'habitation de la ferme. En examinant cette bâtisse on remarque que la partie rebâtie à cette époque n'est pas en moellons mais en belles pierres de taille dont plusieurs sont sculptées et auraient décoré la façade de l'église. Parmi les pavés de la maison, on voit aussi de grandes pierres tombales portant les inscriptions relatives au seigneur du Courteuil (Laffite où la Faye) qui étaient enterrés dans l'église.

Pendant l'enfance de mon grand-père vers 1830, ce qui restait de l'église servait de hangars on n'y mettait à l'abri du bois et des outils ou ustensiles de la ferme. Le propriétaire disait souvent "si je savais qu'on y dirait un jour la messe (14), je n'en laisserai pas pierre sur pierre". Mais à sa mort, sa sœur qui était son héritière s'empressa de faire don à la Fabrique de l'église et du terrain qui en dépend actuellement. Elle établit certains droits de communauté avec les fermes. Ces droits existent encore aujourd'hui entre autres, le droit de puiser de l'eau à la mare de la ferme pour rebâtir l'église et effectuer des travaux d'entretien. La Fabrique la fit alors réparer provisoirement y mit une petite cloche et de temps en temps le curé de Thorigné venait dire la messe. Plus tard vers 1875 ou 1880, la Fabrique voulut passer à la commune la propriété de l'église et bien entendue les frais qui s'ensuivraient pour l'entretien tout en gardant la direction. Après plusieurs discussions parfois agitées au sein du conseil municipal, l'église resta finalement à la Fabrique. Une réparation importante eut lieu en 1895 sous la direction du curé Pierre Bouin de Thorigné. À cette époque, la fabrique et le propriétaire de la ferme eurent un différent à propos de la limite du droit de communauté. Ce différend fut jugé par les tribunaux. La fabrique gagna en instance et perdit en appel.

- (1) Il est mort quelques années après la guerre.
- (2) Jacques Pairault né en 1783, époux de Louise Pairault née en 1788, décédée le 4 septembre 1846. Il paraît qu'il s'appelait Jean, mais il importe peu.
- (3) Il s'est récemment retiré à Celles.
- (4) L'un d'eux s'est marié avec la plus jeune fille de mon filleul Charles Suire du Chironnail.
- (5) Il travaille chez le notaire de Celles.
- (6) fils de François.
- (7) Théophile Hairault est mort subitement vers la fin d'octobre 1931. J'étais allé le voir quelques jours avant et nous avons causé longuement ensemble.
- (8) Cher ami
- (9) Il était frère d'André Pairault d'Aiffres et fils de David.
- (10) Cette pierre sur lequel est inscrit cette date est maintenant au pignon du hangar de la Cure.
- (11) C'était un de la Faye.
- (12) Le puits communal se trouve à un carrefour gazonné de forme triangulaire ombragé par un gros ormeau que j'ai vu abattre pendant mon enfance en 1875.
- (13) Le tout fit partie des biens nationaux qui furent vendus avec le château du Courteuil dont ils étaient en dépendance.
- (14) C'était sans doute un farouche anticlérical.

La fabrique: conseil qui avait l'administration des biens et des revenus de l'Église.

## **LA FAMILLE PAIRAUT**

Vie particulière de quelques-uns de ses membres

On trouvera peut-être que je me suis bien éloigné de mon sujet qui est de retracer la modeste existence des membres de la famille Pairault. Mais j'ai voulu avant de raconter la période de leur vie que je connais le mieux pour l'avoir vécue avec eux, décrire à grands traits le cadre dans lequel elle s'est écoulée, le milieu où, étant dans tout l'épanouissement de l'âge ils ont travaillé, souffert parfois pour élever eux-mêmes leur famille mais où ils ont aussi goûté des joies franches et honnêtes. Les conditions économiques du pays de Celles, les mœurs et leurs habitants et l'histoire religieuse de leurs aïeux expliqueront leurs habitudes, leurs actions, leur état d'âme mieux que ne pourrait le faire ma simple prose.

Ceci dit, je m'empresse de revenir à mon sujet.

### I - LA FERME DE LA CURE:

Voilà mon grand-père installé à la Cure de Ste Blandine. J'en ai parlé longuement plus haut, je n'y reviens pas. C'était une ferme de moyenne importance d'une trentaine d'hectares mais dont les terres sauf deux "renfermis" situés très des bâtiments d'exploitation était de qualité plutôt médiocre. C'était des groies assez maigres, couches arables plus ou moins pierreuses et en général peu épaisses, sous-sol renfermant des pierres assez grosses dont quelques-unes soulevaient le soc de la charrue quand il les heurtait, en un mot des terres calcaires redoutant bien plus la sécheresse que l'humidité, où les céréales, souvent infestés par les bleuets, la vesce des moissons (jarzeau) la moutarde sauvage, donnait en proportion plus de grain que de paille, où les prairies artificielle, sainfoin et trèfles (la luzerne n'y poussait guère) ne donnaient beaucoup de fourrage que dans les années humides. Mais ce qui faisait l'avantage de cette ferme, c'est que ces terres étaient d'un seul tenant formant une vaste pièce d'environ 27 hectares, qu'on appelait la "Gagnerie" (1). En dehors de la Gagnerie, il y avait encore deux autres pièces de terre: un terrain de soixante ares situés dans la plaine à un kilomètre de la ferme et un pré naturel de près de 2 hectares de qualité très médiocre éloignée d'environ deux kilomètres. La nature de ces groies calcaires se prêtait mieux à l'élevage des chevaux et des mules qu'à celui des bœufs et des vaches. Les mules y traînaient rapidement la charrue et les juments poulinières avec leur poulain où leurs muletons, trouvaient dans les regains de sainfoin la pâture qui leur convenait.

Toutefois, comme la famille Pairault comptait encore huit enfants vivants, trois garçons et cinq filles, il fallait chercher une autre exploitation pour occuper tout ce monde et le faire vivre. On la trouva dans la Commune de Thorigné. Les fermiers de la métairie de Conzais étaient à bout de leur bail et ne l'avaient pas renouvelé. On prit la succession. L'aîné de la famille, mon oncle Pierre s'y installa avec sa femme, fille d'un Pairault de Chateauneuf (commune de Vitré) originaire lui aussi de la Groie-l'Abbé. Quelques temps après, ma mère qui était la deuxième de la famille et l'aînée des filles alla les rejoindre.

## II - La MÉTAIRIE DE CONZAIS:

Ici, ce n'était pas les terres de la Gagnerie. La couche arable était plus épaisse et le sous-sol ne renfermait pas de pierres, mais de la terre rouge. C'était à peu près des terres franches, contenant peut-être un peu trop de silice par endroits où il croissait de la fougère dans les haies. La petite oseille y décelait dans certains champs le manque de calcaire. Le blé y donnait plus de paille qu'à Sainte-Blandine mais moins de grains à proportion. Les luzernes pouvaient y enfoncer profondément leurs racines. Un pré naturel situé à Celles, dans le vallon de la Belle, dépendait aussi de la ferme. Tandis qu'à Sainte-Blandine, on employait les mules au labourage et à la charrette devant la jument limonière, à Conzais, on n'avait que des bœufs pour les labours et les charrois. On entretenait deux ou trois juments poulinières et une ou deux vaches. On y faisait un peu l'élevage des génisses et des jeunes veaux. Il n'y avait pas de moutons, mais le troupeau de St Blandine venait y passer l'hiver. Ma mère les menait paître dans les luzernières, mais, vers la fin de février, quand les jeunes pousses commençaient à sortir, elle les reconduisait à Ste-Blandine.

Cette ferme était bâtie au revers d'un petit plateau en pente assez légère orientée au nord-est à deux kilomètres de Celles, non loin de la Groie-l'Abbé. La maison d'habitation (2) faisait face à la route nationale et la dominait légèrement à une distance de trois à quatre cents mètres. Le corps principal de bâtiment comprenait deux pièces, l'une assez grande, servait, à la fois de cuisine de salle à manger et de chambre à coucher. On y voyait un placard à côté de la cheminée, la table où l'on prenait les repas était en face de la fenêtre, d'où l'on pouvait voir passer les voyageurs sur la grande route. Une porte avec imposte ouvrait sur la cour. Un portillon à claire-voie empêchait les volailles d'entrer quand par les belles journées on la laissait ouverte. Du seuil, on descendait dans la cour par une ou deux marches et dans le fond, tout au coin de la pièce dans la partie la moins éclairée se trouvait l'évier et, le long du mur, on avait placé un meuble très ancien appartenant à ma tante, sorte d'armoire étroite, à panneau en relief. Il est encore chez mon cousin à Croué. Des amateurs le lui ont demandé plusieurs fois, mais il ne veut pas s'en séparer, quoi qu'il touche presque de vétusté. À côté une porte donnait accès dans la chambre contiguë. Dans cette cuisine (qu'on appelait "la maison") un pilier en bois auquel on attachait l'essuie-mains soutenait une poutre du grenier. Sur le côté opposé, une porte sans imposte, faisait face à celle de la cour et dans chaque angle il y avait un lit. Devant le plus près du foyer était un marche-pied, coffre peu élevé sur lequel ma tante montait pour faire son lit dont les rideaux glissaient sur un triangle de fer accroché aux montants. Je note tous ces détails qui me rappellent le temps de mon enfance.

La chambre contiguë contenait un ou deux lits. C'est là que se trouvait l'escalier du grenier. On y avait accroché le "tenailler" où l'on suspendait les gros pains ronds après chaque fournée. Cette chambre donnait elle-même accès par une autre porte dans le cellier où l'on mettait les barriques et les objets encombrants. Un fournil avec son four au fond faisait suite à l'extrémité gauche de la maison. On y voyait un bluttoir d'un coté et pétrin, la "maie" de l'autre. Quand on sortait par la porte de derrière, on suivait un passage étroit entre la palissade qui clôturait un petit jardinet et la façade d'une chambre formant angle droit avec la maison. Au milieu était la porte et à l'extrémité se dressaient le long du mur un rosier dont les roses vermeilles s'épanouissaient au soleil de Juin en répandant un agréable parfum et une treille dont les rameaux s'étendaient en tonnelle au-dessus du couloir. Cette chambre n'avait rien de luxueux, le sol était en terre battue. Il y avait une cheminée au fond et d'un coté, un lit, deux armoires, celles de mon oncle et de ma tante et un grand coffre. De l'autre coté, s'ouvrait une fenêtre au sud-ouest. On y avait planté une table où on prenait les repas des jours de fêtes. J'allais y travailler pour être tranquille, pendant mes vacances de normalien. De ce coté dans la partie la plus haute se trouvait l'"ouche" dont les oies paissaient la pelouse et où les porcs se promenaient en liberté. La bardane et la verveine y croissaient abondamment. Un chemin rural contournait cet enclos et une barrière rustique permettait aux charrettes d'y pénétrer. Il y avait tout autour des pruniers, un figuier et un noyer qui donnait beaucoup de noix. On y déposait à la fin de l'hiver la "rame" de châtaignier venant du bois de la Groie-l'Abbé, où, mon cousin et moi nous allions couper un crochet que nous taillions en pointe et que nous polissions bien avec notre couteau pour embrocher l'andouille. Mon oncle y prenait ses manches d'outils: il y trouvait des fourches pour les moissons et le bois nécessaire à la confection de paniers grossiers. Sur l'un des cotés se dressait le "bûcher" comme on appelait la meule de fagots.

Du coté opposé, sur le devant de la maison s'étendait une cour assez vaste. Du seuil de la maison on descendait pendant quelques mètres pour arriver à la mare située sur la partie gauche de la cour (vers l'ouest). Elle était bordée, au coté le plus rapproché de la maison de plusieurs acacias dont les fleurs blanches répandaient au mois de juin leur odeur embaumée. Un saule baignait ses branches inférieures dans la mare. À l'ouest, où la cour présentait plus d'espace libre était un marronnier où l'on venait quelquefois s'asseoir le dimanche (3) et en bordure du chemin, se trouvaient des bâtiments d'exploitation: étables, toits aux moutons, écurie aux juments, toits aux cochons, poulailler. Du coté de l'ouest, aboutissaient deux étables qu'on appelait écuries, l'une pour les vaches, l'autre pour les bœufs. À coté de cette dernière s'ouvrait le grand portail de la grange qui permettait aux charrettes de foin d'y pénétrer facilement. Cette grange pouvait contenir tout le foin de la ferme et la paille destinée à l'alimentation des animaux et il y avait encore de la place pour y entasser à l'automne les betteraves, les carottes et les

énormes citrouilles du jardin que mon cousin et moi nous allions chercher dans la brouette. De la grange, on pouvait grimper sur un "juchet" situé sur l'"écurie" aux bœufs et où on mettait quelquefois de la paille et des planches. Mon cousin et moi, nous y faisons des excursions aventureuses, car il manquait un peu de solidité. Cette grange me rappelle d'ailleurs de bien doux souvenirs d'enfance. Quand on rentrait le foin nous sautions sur la "berge" pour bien l'entasser. Nous nous grisions de la forte odeur aromatique des luzernes. Je me rappelle certains dimanches de printemps où des parents étaient venus nous voir. Après le repas de famille nous allions avec le cousin Alcide de Chateauneuf dans la grange, alors à moitié vide, jouer à cache-cache derrière les tas de paille et dans les coins obscurs. Je vois aussi, par les beaux jours d'avril, les poules profitant du portail grand ouvert pour y gratter les menus pailles que le soleil dorait de ses rayons. Et quand elles allaient pondre sur le foin, c'est nous qu'on chargeait de dénicher les oeufs.

Derrière la grange et les étables, était l'aire où au temps de la moisson, s'élevaient les "mailles" (meules) de blé et d'avoine rondes et ventruées, au sommet conique que l'oncle Pierre maçonnait en tournant à genoux sur les gerbes qu'il plaçait les unes à coté des autres. Au milieu on dressait la machine à battre. Un hangar, dont une partie ouverte sur deux cotés offrait un abri aux charrettes et aux instruments aratoires, l'autre, mieux close servait de "gosserie" (atelier de grossière menuiserie). Sur le coté ouest de l'aire, un haut tas de paille longeait le mur du jardin.

### III - LE JARDIN -

Ce jardin pouvait avoir de quinze à vingt ares. Un tiers environ était en verger, pelouse plantée de quelques pommiers. J'y ai fait paître la vache. Auprès se trouvait la chènevière au milieu de laquelle un gros pommier "rembour" arrondissait sa tête toute bourdonnante de hannetons quand arrivait le mois de mai. Le reste du jardin était cultivé à la bêche. La plus grande partie était consacrée aux légumes vulgaires, pois, fèves, haricots, chou (pour la cuisine et les cochons) salades etc. ... mais on n'y voyait point d'asperges, ni même de fraisiers et d'artichauts ce qui était un luxe que seuls les bourgeois pouvaient se permettre. Quant aux tomates, elles étaient inconnues dans le pays à cette époque.

Dans cette partie du jardin, il y avait plusieurs arbres fruitiers distribués assez irrégulièrement, les uns près du sentier étroit et herbu qui le traversait longitudinalement, les autres par-ci, par-là, dans les carrés, des poiriers, des pommiers, des pêchers. J'évoque avec gourmandise les "poirillons" capucins d'un beau jaune qui mûrissaient au temps de la moisson et que je trouvais exquis, ainsi que les poires "rosa" fraîches et croquantes mûres en septembre. En fin d'année, on cueillait

les poires "à la livre" gros fruits d'hiver, dont la couleur verte n'invitait guère à y porter la dent et qu'on conservait au grenier où elles "muraillaient" peu à peu.

#### IV - LES GRENIERS -

En décrivant la maison d'habitation, je n'ai pas parlé des greniers qui se trouvaient au-dessus des différentes pièces et le cellier. Ils communiquaient d'ailleurs tous ensemble. On y montait par un étroit escalier en bois, fermé en bas par une porte percée d'une "chatière". Le plus spacieux de ces greniers s'étendait sur la cuisine et la chambre contiguë. On y déposait les grains grossiers, orge, avoine et les grains mal triés, mélangés d'épis échappés au battage. On y mettait également le blé que le meunier venait chercher. J'y ai vu souvent mon oncle passer le blé à la "harpe", sorte de grande grille inclinée où les grains glissaient en s'aérant. Cette opération avait sans doute pour but d'en éloigner les charançons. Sur le cellier, on déposait des pommes, des fruits ou des légumes secs, noix, haricots, oignons, échalotes et quelquefois du grain. Le troisième grenier situé sur la "belle chambre" était tout rempli de froment jusqu'au moment de la vente. Nous n'y pénétrions qu'avec précaution et presque avec respect. Les deux autres, surtout les plus grands que nous visitions souvent, nous étaient plus familiers. Nous y passions plusieurs heures pendant les jours pluvieux.

Qu'y faisons-nous ? Je ne saurais trop dire ! Nous regardions les poutres et les solives de la toiture, nous écoutions tomber la pluie sur les tuiles, nous inspections les coins et recoins découvrant de ci de là des trous de souris à la base des murs. En évoquant ces souvenirs, il me semble voir Raminagrobis, suspendu par la patte, épiant les souris et, tombant parmi elles, les mettre en fuite, non sans en attraper plus d'une. Pendant que nous y flâinions, ma tante venait quelque fois chercher à manger aux poules. Elle nous recommandait de ne rien déranger et de ne pas marcher sur les tas de grains. Je l'ai vue aussi enfoncez des oeufs dans un tas d'orge pour les conserver à l'abri de l'air. Elle les retirait ensuite quand la vente était meilleure et les portait au marché.

#### V - LES CHAMPS DE LA METAIRIE DE CONZAIS -

Il me reste maintenant à parler des terres de la ferme, des champs que j'ai parcourus dans mon enfance. À la suite de la cour, de la grange et du jardin s'étendait au nord-est, une pièce de terre bordant le chemin rural au sud-est dont la partie la plus rapprochée était restée en pelouse. C'était une bande de terrain de 25 à 30 mètres de large où s'alignaient de chaque côté de grands noyers. D'où le nom d'Allée qu'on lui donnait, aussi qu'à tout le terrain. Cette allée n'était jamais fauchée. On y menait paître dès les premiers beaux jours de printemps les juments poulinières avec leurs "jetons" qui prenaient leurs ébats. Deux autres champs plus étendus continuaient la propriété au nord-est et au nord-ouest, un autre

"renfermis" la prolongeait à l'ouest du jardin et un ou deux autres encore plus loin

le tout d'un seul tenant. Il y avait aussi des terrains plus éloignés. Les principaux étaient situés sur le plateau du sud-ouest dans la petite plaine des "champs rouges" à quatre ou cinq cents mètres de la ferme. Un autre champ d'excellente terre franche se trouvait plus loin dans la commune de Ste-Blandine sur la route de Tauché à Celles on l'appelait "Turauloup". Il a été longtemps en luzerne et j'y menais paître les juments et les vaches. L'ensemble de ces terres labourables ne dépassait guère vingt hectares en y comprenant le pré naturel situé à Celles.

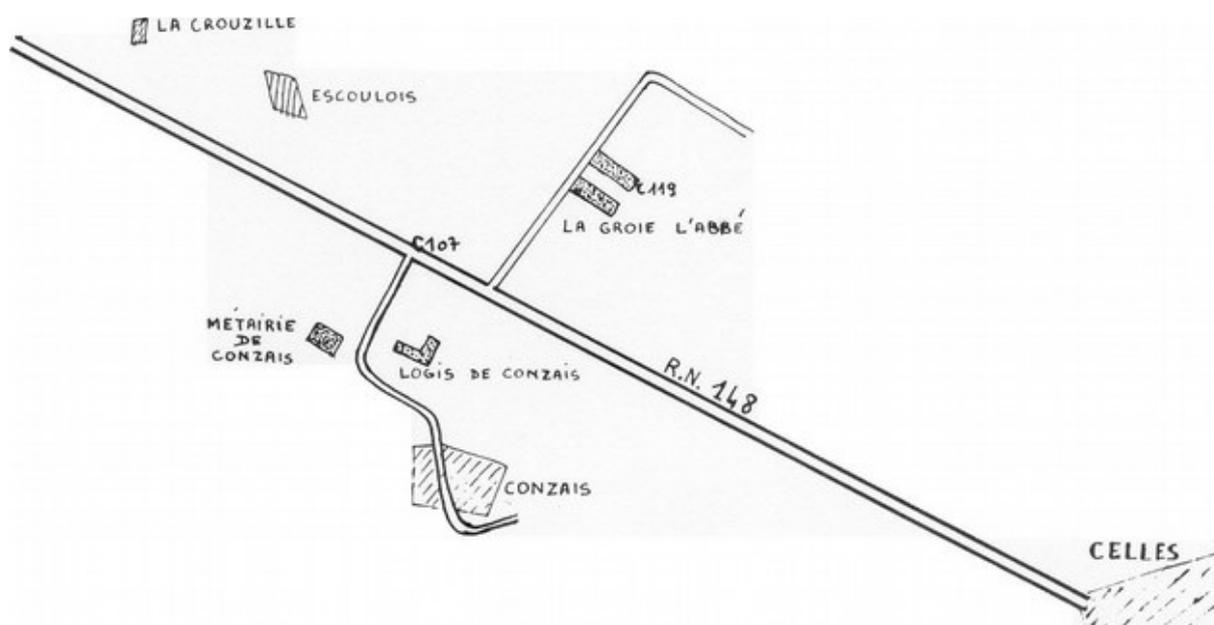
#### VI - LE LOGIS DE CONZAIS -

Sur le chemin rural qui longeait les bâtiments de l'"Allée" venait aboutir par un grand mur de soutènement, le jardin du "Logis" de Conzais et à côté un grand pâtis, planté de noyers et de pruniers. Une haute barrière en fer et un portillon y donnaient accès aux charrettes et aux piétons. Une allée de tilleuls conduisait à la cour du Logis. Ce "Logis" était un ancien château féodal, résidence d'un hobereau de village. On voyait encore des tourelles et un pigeonnier. Il servait alors de maison d'habitation à des fermiers, nos voisins; les Samson et ses servitudes étaient les bâtiments. Un grand pré naturel qui faisait suite au pâtis descendait jusqu'à la route nationale. Un sentier tracé au milieu évitait de faire le tour par le chemin rural. Nous y passions quelquefois pour aller à l'école.

#### VII - LE VILLAGE -

A quelques deux cents mètres du Logis et de la Métairie, se trouvait le village composé d'une dizaine de maisons de journaliers et de petits propriétaires et de trois fermes de moyenne importance.

C'est dans ce milieu que s'est écoulée ma première enfance.



- (1) Située à la porte de la ferme.
- (2) Exposé au Nord-est.
- (3) Le marronnier existe toujours considérablement grossi, mais les autres arbres ont disparu ainsi que la mare qu'on a comblé.

- Ma naissance et ma première enfance -

On a vu que mon grand-père avant de prendre la ferme de la Cure, était à la Bonnauderie.

C'est là que je suis né peu de temps avant qu'on parte le 22 janvier 1864. Mon acte de naissance se trouve aux archives de la mairie de Vitré. Il est à peu près ainsi libellé: ... fils de père inconnu et de Marie-Félicité Pairault auquel on a donné les prénoms de Pierre Siméon comme quoi j'étais enfant naturel. Je n'en pouvais mais, et n'en valais pas un liard de moins, cependant cette qualité m'a valu pendant mon enfance maintes petites humiliations auxquelles j'étais très sensible. Les autres enfants très rarement, il est vrai, prenaient plaisir à me taquiner en m'appelant "champi, bâtard", riaient de ma douleur et parfois de mes pleurs. "Cet âge est sans pitié", mais surtout sans réflexion. Ils ne se doutaient pas du mal qu'ils me causaient, car au fond je leur étais sympathique et le plus souvent nous jouions de bon cœur ensemble.

Cette sorte de dédain, cette infériorité morale, qui s'attache aux enfants naturels est plus bête que méchante quand elle est le fait de grandes personnes.

Lors des dernières élections législatives, un candidat enfant naturel comme moi faisait une réunion dans une commune rurale. Un imbécile, pour l'embarrasser et l'humilier, lui posa cette question: "Que faisait votre père ?". Il s'attira de la part d'un assistant une réplique qui le fit tenir coi, aux applaudissements de l'auditoire.

Comme si les enfants naturels étaient responsables de la faute commise par leur procréateur. Quant à la jeune fille qui a succombé, elle a certainement fait preuve de faiblesse et de naïveté, mais est-elle la plus coupable et mérite-t-elle de supporter seule le poids de sa faute?, j'en est pourtant la conséquence sociale. Mais ces considérations m'entraîneraient trop loin.

Ma mère, en expiation sans doute, et aussi, par nécessité, car j'étais une charge pour la famille, fut envoyée nourrice à Chizé. Quant à moi, je fus placé à Viré (hameau de la commune de Celles) chez une femme dont je suçais le lait. Comme elle se trouva enceinte, cette nourriture fut vite insuffisante et même malsaine Elle y suppléait en me donnant de la soupe de pommes de terre bouillies parait-il. On jugea toutefois que je ne m'y développais pas suffisamment, car on ne tarda pas à me retirer.

A défaut de ma mère absente, ma grand'mère veillait sur moi. Mon grand-père

qui est mort avant que je puisse me le rappeler, avait voulu être mon parrain, me prenant ainsi sous sa protection. J'étais son premier petit-fils. Il m'avait donné le prénom de Pierre qui était le sien. Il y avait ajouté celui de Siméon tiré de la Bible (la lecture du Saint Livre lui était familière, comme à tout bon protestant). J'eus pour marraine la plus jeune de mes tantes, Françoise qu'on appelait "Soisi".

Mes toutes premières années se passèrent donc à la Cure et c'est là que je fis mes premiers pas. Je ne me rappelle rien de ce temps là. Je n'étais sans doute point de ces enfants dont le développement précoce excite l'admiration. Ma mère après avoir nourri mon frère de lait qui s'appelait Ulysse, fut quelques temps comme servante à Tauché, puis elle alla avec mon oncle à Conzais où j'allais la rejoindre vers l'âge de quatorze ans.

### I - RETOUR SUR LA FAMILLE PAIRAULT -

Mais il faut que je revienne un peu en arrière. Mon oncle Pierre et deux de mes tantes s'étaient mariés en même temps à Ste Blandine en 1865. Mon oncle avait pris sa femme, comme je l'ai dit, à Chateauneuf, hameau tout proche de la Bonnauderie. Elle s'appelait Marie comme ma mère. Ma tante Victoire épousa Abraham Suire, un cultivateur de Sainte-Blandine et ma tante Madeleine, qu'on appelait "Pairaude" eut pour mari Louis Vallet, le frère du sacristain, cultivateur également qui possédait sa maison et quelques champs. Et l'année suivante 1866, suite naturelle de ces mariages, mon grand-père et ma grand-mère virent naître trois de leurs petits enfants. Mon oncle Pierre eut un fils qu'on appela Pierre, comme son père et comme moi. Pour nous distinguer, on l'appela "Pairault" et moi "Pierret". Quelques jours avant, la tante Pairaude mit au monde le cousin Louis Vallet, et, à peu près au même moment, la tante Victoire d'une fille, la cousine Louise Suire.

### II - LA TANTE FÉLICITÉ -

J'ai dit que la tante Félicité s'était mariée à Mougou quelque temps avant le départ de la Bonnauderie. Je ne me rappelle pas le nom de son mari (1) qui fut peu de temps, après son mariage, atteint de troubles mentaux et interné à l'hospice de Niort où il resta toute sa vie. Quant à ma tante, prenant son sort avec une sereine résignation, elle vécut seule dans sa maison rustique, n'ayant pour ressources que son jardin et quelques champs, ce qui lui permettait d'avoir une vache et d'élever des volailles. Peut-être allait-elle aussi en journée quelquefois. Mais comme elle était très économe et qu'elle avait beaucoup de soin, elle pourvoyait facilement à tous ses besoins. Aux foires de Mougou, ses frères, ses sœurs et ses neveux allaient déjeuner chez elle et étaient toujours reçus avec plaisir. J'y suis allé plusieurs fois. En revanche, elle était de toutes les fêtes de la famille, mariages, baptêmes, repas etc. ... Il me semble encore que je la vois arriver à la Cure. Elle y venait à

pied, sauf dans ses dernières années où on allait la chercher en char à bancs. Elle était habillée très simplement à la mode ancienne, mais ses vêtements étaient toujours très propres et bien ajustés. Elle était tout de suite de la maison, allant de coté et d'autre, s'intéressant à tout, donnant parfois des conseils pleins de sagesse, prêchant l'économie. D'une nature calme et d'humeur toujours égale, elle n'aimait point les discussions, les éclats de voix lui étaient inconnus. Elle ne restait qu'un ou deux jours à Sainte-Blandine et s'en retournait soigner ses volailles.

### III - MA PREMIÈRE ENFANCE -

Je reviens maintenant à la métairie de Conzais où j'ai passé mon enfance jusqu'à l'âge de dix ans et demi et où je suis retourné souvent.

On m'y conduit dans le char à bancs de la Cure. La voiture étant entrée dans la cour, il me semble encore voir mon cousin, avec sa petite robe et son bonnet rouge, trottinant au seuil de la maison vers nous. C'est sans doute le plus lointain de mes souvenirs. Mon Grand-père (2) mourut peu de temps après. Il fut enterré dans le jardin d'une petite borderie qu'il possédait au village de Conzais. Mon oncle et ma mère avaient dû suivre le convoi de St Blandine au cimetière. Ma tante était restée à la maison à la métairie. Je me rappelle vaguement qu'elle me conduisit à la cérémonie qui avait lieu sur la tombe (!) C'était en été. En revenant, je vois encore ma tante secouant un prunier pour en faire tomber les prunes.

Je grandis sans incident fâcheux. Mais aucun évènement saillant n'est resté dans ma mémoire et je ne saurais indiquer la date des quelques menus faits dont j'ai gardé le souvenir. L'un des plus lointains est le suivant: un domestique (il s'appelait Martineau) sortait ses mules de l'écurie pour aller labourer. Comme je le regardais faire, il me mit sur une de ses mules, et veillant à mon équilibre, me conduisit ainsi jusqu'au champ où il labourait, qui était près de la maison, tout heureux que j'étais. C'était aux premiers beaux jours au printemps. Les ficaires et les primevères montraient leurs corolles dorées qui brillaient au soleil. J'en ai toujours gardé l'impression.

### IV - JE VAIS À L'ECOLE -

Quand j'eus six ans, ma mère me conduisit à l'école communale de Celles, plus rapprochée de Conzais que celle de Thorigné, par un matin ensoleillé du mois de mai. Elle rêvait déjà de faire de moi un instituteur. Je me rappelle qu'en suivant le petit chemin qui conduisait à la route nationale, elle me recommandait de bien m'appliquer pour devenir plus tard un maître d'école.

On entrait dans l'école par une porte vitrée donnant sur la route de Vitré. Ma mère me recommanda à Mr Moreau et s'en retourna à Conzais.

J'étais écolier. Ma mère d'ailleurs avait peut être commencé à m'apprendre à lire. Elle m'avait acheté une méthode de lecture. C'était une mince brochure avec une couverture rouge. Elle m'y faisait lire régulièrement. Je me rappelle qu'un jour d'été je m'apprêtais à monter dans la charrette qui allait chercher des gerbes lorsqu'elle me rappela: "Viens donc que je te fasse d'abord dire ton lesson". J'appris donc assez vite à lire. On me donna une ardoise où d'après le modèle fait par le maître je m'exerce à tracer les lettres et à propos de cette ardoise, une anecdote banale est restée dans ma mémoire. Ayant fini ma page, je la montrais à mon voisin de table Léon Samson, le petit-fils du père Samson, le fermier du Logis qui prit mon ardoise pour la mettre avec la sienne, je ne sais pourquoi, je m'y opposais sans doute, et il en résulta une chute de l'ardoise qui se partagea en tombant sur le plancher. Au bruit qu'elle fit le maître accourut et m'appliqua une gifle que mon camarade méritait mieux que moi, c'est au moins l'impression que j'en eus.

Il faut encore que je cite un incident qui prouve combien j'étais sensible à l'humiliation que je subissais de la part de mes camarades du fait de ma qualité d'enfant naturel. L'instituteur, pour l'inscrire sur son registre en vue du paiement de la rétribution scolaire, me demanda quel était le nom de mon père. Pour ne pas déceler l'illégitimité de ma naissance je donnais le nom de mon oncle. Au point de vue de la question qu'il me posait, je ne mentais d'ailleurs qu'à demi, car c'était mon oncle qui devait payer mes mois d'école, comme chef de la famille.

Les vacances arrivèrent. Il y eut bien une distribution de prix, mais je n'eus qu'une image comme tous ceux de la division inférieure. On était en 1870. Les vacances ne commençaient à cette époque qu'à la fin d'août. La guerre avait été déclarée à la Prusse et nous avions subi déjà plusieurs défaites. Bazaine était bloqué sous Metz. Mais j'ignorais tous ces évènements. Si on en parlait devant moi, je n'y prêtais guère attention.

A la rentrée d'octobre, on inaugura une nouvelle école située au centre du bourg (Celles n'était pas encore appelé ville). Celle de la route de Vitré n'était pas aménagée selon les meilleures données pédagogiques. Elle ne se distinguait pas des autres maisons de la même rue. La salle de classe était trop exigüe. Les tables en occupaient toute la largeur en laissant un étroit couloir pour le passage. Il y avait aussi une salle contiguë où nous allions lire dans les tableaux sous la direction d'un moniteur. Je me souviens qu'on débutait par les mots commençant par les premières lettres de l'alphabet: âne, bête, café etc. ...

Au fond de la première salle était le bureau du maître qui n'avait rien de monumental. A l'angle de gauche une porte vitrée comme celle de la rue, donnait accès dans une petite cour, au fond de laquelle, on voyait quelques fleurs au pied d'un mur de soutènement. Un escalier de quatre ou cinq marches pratiquées dans ce mur, permettait d'arriver dans la cour de récréation. Il n'y avait point de cabinet. Nous urinions le long des murs et pour le reste, on allait se cacher au fond de la cour, derrière une palissade de fagots.

J'ai des souvenirs assez précis des jeux auxquels nous nous amusions. On jouait aux billes. On creusait des trous au pied du mur de la cour dont la partie supérieure formait banquette, puis, à une distance d'environ deux mètres, on y lançait les billes. Nous appelions ce jeu la "flocade", à cause du bruit que faisaient les billes en arrivant dans le trou. Quand elles y pénétraient en nombre pair, c'était le joueur qui les poussait qui avait gagné. Dans le cas contraire, c'était son adversaire. Les camarades regardaient en spectateurs. Selon qu'ils voulaient favoriser l'un ou l'autre des joueurs, ils répétaient plusieurs fois très vite "tout dedans ! tout dedans ! mon petit chat blanc ! " ou " hors un ! hors un ! mon petit chat blanc ! ". Celui qui avait gagné ramassait toutes les billes restées dans le trou. Il y eut bien d'autres jeux, comme les barres, mais je m'en souviens moins bien. Quand on quitta cette école, le maître nous fit mettre en rang avec chacun notre petit bagage. Le mien ne se composait guère que de mon ardoise. Je vois encore le départ, mais l'arrivée et l'installation dans la nouvelle classe ne sont pas restées dans mon souvenir. D'ailleurs, pendant l'hiver qui fut rude en 1870 - 71 je cessai d'aller à l'école.

#### V - L'ANNÉE TERRIBLE -

Ce fut une année terrible pour les cultivateurs: l'été avait été sec, il y avait peu de fourrage pour les bestiaux, la récolte de blé avait été mauvaise et la guerre ajoutait encore à la misère. Deux de mes oncles avaient été mobilisés, l'oncle Louis comme ancien soldat de l'infanterie de marine était parti dès la fin d'août, l'oncle Jacques qui n'avait pas été soldat, en sa qualité de célibataire, avait été appelé plus tard, et, après quelques semaines d'exercice, dirigé sur Saint-Nazaire et embarqué sur le "Panama" qui débarqua à Cherbourg. Dans la pensée du gouvernement ces soldats de fortune que mon oncle Pierre appelait "les vieux sots" d'ailleurs mal armés, devaient probablement rallier l'armée de Chanzy qui battait en retraite sur la Normandie.

A la ferme de la Cure, il ne restait aucun homme, le domestique Martineau avait été incorporé dans la garde mobile. Ma grand'mère se trouvait avec ma marraine (Soisi). Mon oncle Louis Vallet allait chaque jour soigner le bétail.

À Conzais, mon oncle Pierre était resté chez nous. Toutefois, chaque dimanche, les hommes de son âge devaient se réunir pour faire l'exercice. Mon oncle, qui avait fait la guerre d'Italie, avait été promu sergent, un voisin qui n'avait jamais été soldat, mais qui était intelligent, était caporal. La compagnie était commandée par le capitaine Benoît qui avait été brigadier sous Louis Philippe. C'était un grand ami de mon oncle.

On faisait l'exercice sur la grande route à peu près à égale distance de Conzais et d'Escoulois, les hommes de ces deux villages étaient réunis dans la même compagnie. Un dimanche, j'allais avec mon cousin les voir faire l'exercice. Je vois encore mon oncle démontrant à ses hommes je ne sais quel mouvement du fusil qu'il faisait devant eux. En revenant à la maison nous répétions les commandements que nous avons entendus, surtout le cri de la sentinelle: "Qui vive ? ...Halte-là ou je fais feu !".

Vers le mois d'octobre, un bataillon de gardes mobiles devait passer sur la route nationale. Ma mère et ma tante nous conduisirent mon cousin et moi les voir passer. Le domestique Martineau en faisait partie. Quand il nous vit, il sortit des rangs, nous embrassa, nous dit quelques paroles d'adieu et courut reprendre sa place dans la colonne.

Parmi les autres souvenirs de cette guerre, je me rappelle vaguement un dimanche d'hiver où le soleil daignait montrer ses rayons. Mon oncle et ma tante en circulant dans la cour, devisaient sur les événements. Mon oncle parlait de son ancien colonel de Cambriels, alors général qui n'avait pas été heureux dans les Vosges avec les mobiles. Il s'en étonnait: " C'était pourtant un brave " disait-il. Il l'avait vu à Solferino, impassible sur son cheval au milieu des balles. Je lui entendis aussi prononcer le nom de Garibaldi qui nous avait amené ses volontaires et ramené notre espoir.

Mais, comme je l'ai dit, la misère était grande à la maison. On n'avait rien à donner aux bestiaux. Je me rappelle avoir vu mon oncle revenir en pleurant de l'écurie. L'une de nos juments était tombée de faiblesse sur la litière. Il fallut la relever et la soutenir avec des draps passés sous son ventre et fixés aux poutres de la charpente. Aussi, plus tard, quand des jours meilleurs furent venus, se rappela-t-on avec angoisse l'année de la misère.

L'hiver passé, je recommençais à aller à l'école. Un seul souvenir est resté dans ma mémoire. La guerre terminée, il fallait de l'argent sans doute pour payer les Prussiens. On fit appel à toutes les bourses. Mr Moreau nous adressa du haut de son estrade une harangue que nous devons transmettre à nos parents. Il fallait, disait-

il que tout le monde donne. Ceux qui s'y refuseraient mériteraient que les Prussiens iraient chez eux. Je rapportai ces propos à mon oncle sans trop comprendre de quoi il s'agissait. Je fus bien reçu: "de l'argent !" dit-il "nous en avons assez donné !". Je compris qu'il ne fallait pas insister.

Enfin, comme dernier souvenir de la guerre, je me rappelle que mon oncle Louis et Martineau étaient arrivés un soir à Conzais. Mon oncle avait son uniforme bleu noir de "marsouin" avec les galons de sergent, Martineau était en simple "moblot". Je remarquais son pantalon rouge. Mon oncle qui avait subi les privations du siège de Paris, à demi couché sur la table (on était au souper) semblait accablé de fatigue. Il n'avait pas envie de manger. Martineau paraissait moins abattu. Il invitait mon oncle à manger de la salade de pissenlit pour le mettre en appétit.

Il n'avait cependant guère moins souffert que mon oncle. Il faisait partie l'armée de l'est et avait été internée en Suisse après la défaite de Bourbaki à Héricourt. Il se montrait reconnaissant des bons soins qu'il y avait reçus. N'ayant été soldat avant la guerre, il ne se doutait pas alors qu'il dut un jour faire cette campagne. En travaillant dans les champs avec mon oncle qui lui racontait des anecdotes de sa vie militaire, il n'écoutait que distraitement disant: "Cela ne m'intéresse pas puisque je n'ai pas été soldat et que je ne le serai jamais". Les évènements lui montrèrent qu'il ne faut jamais préjuger de l'avenir. Mon oncle le lui rappela plusieurs fois.

## VI - APRÈS 1870 -

L'année 1871 ne fut pas meilleure au point de vue agricole que 1870, les blés avaient gelé. On sema de l'orge de printemps, de la baillarge. L'hiver ayant brisé les mottes, cette céréale qui veut un terrain en poussière donna une belle récolte. A défaut de blé, on en fit du pain très bis. Ce fut l'"année de la baillarge".

Heureusement, les mauvaises ne se succèdent pas indéfiniment. 1872 fut une année d'abondance, tout au moins relativement. Toutes les céréales donnèrent un rendement supérieur. Je me souviens qu'après le battage, une voisine étant venue à la Métairie disait à mon oncle "Vous devez être content de votre récolte cette année ? -Elle n'est pas mauvaise," répondit-il, "mais quant aux rendements dont certains se vantent pour le blé, l'avoine ne l'a même pas fait chez nous".

## VII - MON COUSIN ET MOI: NOS JEUX - PETITS TRAVAUX -

Cependant, le temps s'écoulait. Mon cousin et moi nous grandissions. Il avait deux ans et demi de moins que moi. Il était moins "raisonnable" comme on disait. Il nous arrivait parfois de nous quereller et même de nous battre. Mon cousin, un peu taquin n'y allait pas de main morte et n'avait pas peur de me blesser. Je n'osais pas

trop me défendre, ne voulant pas lui faire de mal. Malgré ces petites batailles qui mettaient parfois la discorde entre nos mères nous redevenions vite bons amis.

Nous nous amusions alors tous les deux de diverses façons. Les jouets nous étaient inconnus. C'était un luxe qu'on ne pouvait nous offrir. Mais notre ingéniosité y suppléait. Par exemple, par les beaux jours de printemps ou d'été, nous faisons la lessive dans une auge en pierre enfoncée au milieu de l'"ouche", pour faire boire les oies. Nous cueillions les grandes feuilles de bardane qui croissaient autour et nous en faisons nos draps que nous trempions dans l'auge et que nous étendions sur l'herbe pour les faire sécher. Nous nous emparions d'un tas de terre que nous divisons en deux parties pour faire à chacun un champ que nous labourions avec de fins morceaux de bois laissés par le menuisier. Ou bien, après le battage de blé, nous recueillions au tas de paille des épis mal battus et nous les faisons passer, en imitant le bruit de la batteuse, "bou-ou, bou-ou", entre les pierres disjointes du petit mur de clôture de l'Ouche. Nous arrivions à en tirer quelques grains que nous enfermions dans les sacs en feuilles de bardane. Quant à notre grenier, je ne sais pas trop où il était.

Ces exercices nous aiguisaient l'appétit et pour attendre le déjeuner ou le souper, on nous donnait une "graissée" (tartine) de fromage mou que nous mangions en courant l'un après l'autre. Après une pluie, quand les ornières du chemin étaient remplies d'eau, nous creusions avec un bâton, un canal pour les faire communiquer.

A la belle saison, nous accompagnions les travailleurs dans les champs. Nous montions dans la charrette pour aller chercher du foin ou des gerbes. Nous chassions avec des rameaux feuillus (des feuillards ou fouillards) les mouches sur le dos des bœufs, nous ramassions les épis sous les tas de gerbes quand on chargeait la charrette. Pendant le battage, nous touchions les bœufs attelés au manège. Quand on nettoyait le grain au tarare, nous tirions avec un rouable le grain qui ruisselait sur la grille en cascades dorées. Quand je dis nous, c'était plutôt moi évidemment, qui étais le plus grand qu'on chargeait de ces petites besognes, mon cousin n'y participait guère qu'en s'amusant.

A la fin d'automne, nous allions ramasser les feuilles sous les noyers de l'Allée, nous en chargions la brouette et nous la conduisions, non parfois sans heurt malencontreux, sous le hangar, où on allait en chercher une brassée pour faire une "rigolée" dans la cheminée pendant les veillées d'hiver. La brouette nous servait aussi à rentrer dans la grange les grosses citrouilles du jardin, ces citrouilles à chair jaune dont on faisait avec le lait de la vache, de la bonne bouillie dans le chaudron d'airain. Et quand le chaudron était vidé nous en raclions avec une cuillère le fond et les parois pour en détacher la bouillie un peu roussie dont nous nous purléchions avec gourmandise.

### VIII - NOUS ALLONS ENSEMBLE A L'ECOLE-

Mon cousin ayant grandi, venait à l'école avec moi. Nous attrapions vite la grande route. Nous prenions quelquefois un raccourci par le Pied du Logis. Nous rencontrions assez souvent d'autres écoliers qui venaient d'Escoulois ou de la Junière, hameaux de la commune de Thorigné, ou des deux Nocquet de la Groie-l'Abbé. Nous croisions la "grande voiture" (c'est ainsi que nous appelions la diligence), peinte en jaune, allant de Melle à Niort, que traînaient rapidement ses trois chevaux. Quand nous voyions venir le facteur Bernala, nous étions un peu en retard. Il ne passait jamais sans nous adresser quelques propos.

Avant d'arriver à l'école, nous faisons souvent quelques commissions chez les marchands. Nous allions de temps en temps, faire remplir notre "coffineau" de marmelade (c'était de la "mélasse") chez Julie Erpin. C'était notre déjeuner à midi.

L'école, ou plutôt les écoles, car il y en avait deux: la protestante (la nôtre) et la catholique, adossée l'une à l'autre perpendiculairement à la mairie dont la façade donnait sur la rue. Les logements des deux instituteurs étaient de chaque côté. Notre cour était assez grande et entourée de murs qui ne nous permettaient pas de voir dans la rue. Par-dessus les maisons, nous voyions le clocher tout proche s'élever dans l'air et les martinets voler autour.

### IX - NOS JEUX DANS LA COUR.-

Cette cour était le théâtre de nos ébats. Nous y jouions aux barres, à l'"anguille" (saute-mouton), à la "crève", jeu assez bien nommé, car il consistait à se diviser en deux équipes de trois ou quatre joueurs dont les uns, pliés en deux, formaient une chaîne de dos sur laquelle sautaient tous les autres. Quand un joueur un peu lourd retombait de tout son poids sur un camarade faible de reins, celui-ci fléchissait. Alors la partie était à recommencer. Aussi, s'arrangeait-on pour placer les plus petits aux endroits les moins vulnérables. Mais par contre, si l'un des cavaliers perdait l'équilibre et touchait terre, c'était eux qui perdaient. Ils prenaient la place des autres qui sautaient à leur tour, quand tout se passait normalement trois ou quatre fois. Bien qu'un peu brutal, ce jeu nous amusait beaucoup, et ce n'était pas moi qui avais le moins d'entrain.

Mais on avait chaud et soif. Il fallait aller chercher de l'eau au Rochereau en traversant tout le marché, le mercredi. Ce n'était pas ce qui nous ennuyait. On portait le seau à deux accroché à un bâton appuyé sur nos épaules. Quand on voyait arriver les porteurs, on criait: "Voilà l'eau! voilà l'eau !" et l'on accourait pour boire à tour de rôle avec le gobelet de fer blanc. Chacun aurait voulu boire avant les autres, aussi y avait-il parfois des disputes. Pour les éviter Mr Moreau (3) nous faisait faire la chaîne et nous donnait lui-même à boire.

Par les beaux jours de printemps, nous jouions à la toupie. J'en avais acheté une qui me coûtait un sou et demi. Elle était peinte en vert. C'était une de mes meilleures distractions de la faire tourner et de l'entendre ronfler. Elle provoquait l'envie de mes camarades qui me la demandaient souvent, les leurs tournant moins bien.

#### X - NOTRE TRAVAIL EN CLASSE -

De notre travail scolaire, je ne dirai pas grand chose. Il n'avait rien de particulier. Pendant trois ou quatre mois d'hiver, la classe regorgeait d'élèves.

L'effectif dépassait la centaine et approchait de cent vingt, car les travaux des semailles achevés, tous les grands, jusqu'à dix-huit ans rappliquaient à l'école. Ils n'y restaient pas très longtemps, les uns un ou deux mois, les autres trois mois, rarement quatre. Pour gouverner cette foule d'élèves d'ages différents, pour les occuper tous, Mr Moreau eût été impuissant. Il faisait alors appel à un aide qui appartenait à une famille de cultivateurs de tout près de Celles. Il s'appelait Jacques Vignault. Il était très infirme. Il n'avait qu'une jambe, encore le pied n'était-il pas normal; l'autre jambe ne dépassait pas le genou. Il marchait avec deux béquilles. Il était également estropié des mains qui étaient difformes et à peu près dépourvues de doigts. Il ne possédait aucun diplôme et ne pouvait guère que nous faire lire, écrire et un peu compter. Il nous faisait des modèles en tenant le porte-plume entre ses moignons. Il nous faisait lire en groupe et s'occupait de la discipline. Les plus dissipés recevaient parfois son poing sur la tête, Mr Moreau ne s'occupait guère que des grands.

Après Pâques, quand la classe était décongestionnée, Jacques Vignault rentrait dans sa famille. Alors Mr Moreau avait le temps de s'occuper de nous. Il nous faisait lire autour de son bureau. Par des petites leçons de choses, il nous apprenait le calcul, le nom des mois et celui des doigts de la main en nous en donnant la raison: "l'index" sert à indiquer, toutefois, il n'est pas poli de montrer quelqu'un avec le doigt "le moyen" s'appelle ainsi parce qu'il est plus grand que les autres de sa taille etc. Je me rappelle une leçon de géographie qu'il nous fit à la Mappemonde. Il nous disait que la terre est ronde, et, pour la représenter sur la carte, on l'avait partagée en deux pour la voir des deux cotés, comme on ferait pour une pomme. Je ne comprenais pas trop bien, car les deux moitiés de la surface de la pomme comme celles de la terre sont rondes, et sur la carte, elles étaient planes. Il nous recommandait la politesse. Nous devions saluer toutes les personnes que nous rencontrions sur la route, en ôtant notre chapeau et en disant: bonjour, le matin et bonsoir, l'après-midi.

Au-dessus du bureau, il y avait un grand tableau noir où il avait tracé toutes les lettres de l'alphabet en majuscules et en minuscules. J'admirais sa belle écriture. Pendant l'été, de temps en temps, on terminait la classe par un chant.

Debout! sur l'estrade, il nous jouait l'air sur son violon "Au clair de la lune, mon ami Pierrot," " Sur la rose et la jonquille Petite abeille, bour, bour, bour, bourdonne alentour etc. ... " Coucou, coucou, dis-nous pourquoi ta voix touchante soupire et chante, pleine d'émoi". Nous chantions de bon cœur et à pleine voix. Mais où nous crions de toutes nos forces, non sans rire un peu, c'était dans un chant patriotique dont le refrain était: "Ces belles montagnes, ces riches campagnes, font tout notre amour " Nous appuyions sur montagnes et sur campagnes.

Il nous faisait apprendre de petits morceaux de récitation. J'avais bonne mémoire, je les retenais facilement. Pour nous récompenser, il nous donnait des images d'un tout petit format, représentant des soldats. Je me rappelle avoir eu un sous-officier dont le pantalon rouge et les galons dorés brillaient et faisaient ma joie. En revenant de l'école, je le portai, tout fier, voir à mon oncle qui moissonnait près de la maison. Après l'avoir examiné, il me dit, je crois: "c'est un sergent major".

Aux vacances de 1872 - 1873, nous eûmes des livres de prix. J'eux le troisième prix de ma division. Ce n'était pas un gros volume, il avait 12 à 15 cm sur 8 à 10 et ½ cm d'épaisseur. La couverture était d'un rouge violet. Quant au texte je crois que je ne l'ai jamais lu, nous attachions plus d'importance, au clinquant de couverture qu'aux histoires que le livre renfermait.

Le balayage de la classe se faisait, comme partout, à tour de rôle, par les élèves. Le mois de mai arrivé, la classe se vidait encore de plusieurs élèves de dix à treize ans dont les parents avaient besoin pour garder les bestiaux ou qui étaient gagés comme bergers.

#### XI - JE SUIS PETIT BERGER -

Quant à moi en 1874, je dus quitter l'école à la fin de mai. Je n'avais que dix ans, mais j'étais capable de garder les juments et la vache qu'on amenait au pâturage. Ma mère fit bien quelques objections mais mon oncle répliqua que dès l'âge de huit ans, lui, il accompagnait sa tante pour l'aider à garder le troupeau.

Je fus donc berger. Au début, comme je viens de le dire, on m'aidait à conduire le troupeau dans les regains de luzerne, puis, peu à peu, je pus me débrouiller tout seul. J'avais deux ou trois juments poulinières attachées les unes aux autres par le pied et par la queue. Je montais sur la première et je conduisais devant moi vache et les génisses. Pour m'aider, j'avais mon chien "Taparou". J'allais souvent à l'automne, dans la luzernière de Turauloup, sur la route de Tauché à Celles, dont j'ai déjà parlé. C'était un peu loin (4), mais le bétail n'était pas difficile à garder, le champ étant entouré de haies. Et puis, j'y trouvais des camarades. Dans un

champ contigu, Théophile Hairault gardait lui aussi les bestiaux de son père. A quelques cent mètres plus loin, il y avait un autre berger de Tauché "Pierret" Sabourin. Naturellement on se réunissait. Ils venaient le plus souvent me trouver. Nous nous amusions aussi, je ne sais trop comment, parfois à des jeux déraisonnables comme de faire courir les petites génisses en les tenant par la queue, et le temps s'écoulait ainsi, mais pas assez vite à notre gré car nous restions "au champ" toute la journée en emportant notre déjeuner.

Mais où je m'ennuyais le plus, c'est quand j'allais conduire les bœufs au pré de Celles à "Ribar" dans le vallon étroit où coule la Belle bordé d'un côté par les jardins qui l'élèvent en terrasse jusqu'aux maisons du bourg et de l'autre, par un coteau boisé. Ici, pas de camarades. C'était la solitude à peu près complète, surtout le dimanche. Je n'y avais que la seule compagnie de mes deux grands bœufs et de la vache. On n'y conduisait jamais les juments. Je ne sais comment j'y employais mon temps. Peut-être faisais-je des moulins sur la rivière. Il y avait un pont de pierre qui correspondait avec un sentier escarpé par où des laveuses venaient nettoyer leur linge. Mais les dimanches, je ne voyais absolument personne, et le temps me paraissait bien long. Je comptais les heures qui tintaient à l'horloge du clocher et quand j'entendais sonner quatre heures, je rassemblais mon troupeau pour rattraper la grande route, et j'avais près de trois kilomètres à faire pour revenir à la ferme. Je me souviens aussi d'un dimanche où mon oncle vint me conduire dans un petit terrain de luzerne ou sainfoin, situé au milieu de la plaine des "Grands Genêts", entre Tauché et Mougon et m'y laissa seul avec mon troupeau. C'était à plus de deux kilomètres de la maison. On y arrivait par un "chemin de plaine" tel que le décrit Pérochon "où ne passaient que des laboureurs et des bergers". Il faisait un beau soleil d'automne l'horizon était vaste et découvert, mais je ne voyais personne autour de moi et j'attendais le soir avec impatience.

Cependant cette vie au grand air était favorable à ma santé: ma taille s'accroissait et mon corps se fortifiait. Je ne savais pas encore goûter le grand charme de la nature.

C'était surtout les petits détails qui fixaient mon attention. J'aimais entendre le bourdonnement des hannetons ou des abeilles dans l'air ensoleillé de mai, je poursuivais dans les chaumes de blé les sauterelles dont j'admirais les ailes soyeuses et délicates, rouges ou bleues qui brillaient quand elles prenaient leur essor. J'aimais voir s'épanouir les roses du jardin et respirer leur parfum, les fleurs des champs m'attiraient moins, sans doute parce qu'on ne les aimait guère à cause du dommage qu'elles causent aux récoltes. Je n'étais cependant pas insensible à la beauté d'une prairie émaillée de fleurs de toutes les couleurs. Aux premiers beaux jours de printemps, j'allais cueillir des bouquets de violettes et j'en respirais la douce odeur. Je commençais même à goûter, un peu inconsciemment le charme des belles soirées d'été, quand le soleil, s'inclinait à l'horizon projetait sur les chaumes où

paissaient mes bœufs à l'ombre des grands arbres.

## XII - LE GROUPE SCOLAIRE DE TAUCHÉ JACQUES BUJAUULT -

l'année 1874 marque un tournant dans ma vie. On achevait de construire à Tauché un groupe scolaire avec le fonds provenant du legs de Bujault: au milieu une mairie spacieuse avec une salle au premier étage et un grenier par-dessus. De chaque côté et en retrait, le logement de l'instituteur et de l'institutrice et aux deux ailes, l'école de garçons et école de filles, le tout formant un ensemble symétrique assez imposant pour la localité.

Quand nous allions aux Champs Rouges, ma mère me montrait ce qu'elle appelait le "collège" de Tauché et j'apercevais la mairie dominant des deux écoles. Nul doute pour ma mère que l'instruction qu'on y donnerait fut de qualité supérieure. Et comme d'autre part, grâce au testament de Jacques Bujault, les élèves de la commune de Ste Blandine et ceux du Bouchet, hameau de la commune de Thorigné situé à deux kilomètres de Tauché y serait admis gratuitement, elle décida de m'envoyer à Ste Blandine chez ma grand-mère pour que je puisse aller à l'école à Tauché en profitant de la gratuité. Peut-être aussi, était-ce un peu pour éviter des sujets des disputes entre elle et ma tante à propos de mon cousin et de moi. Toujours est-il qu'à la fin de l'automne, elle me conduisit à la Cure ou d'ailleurs, je pouvais garder les bestiaux comme à Conzais.

Et cela me fournit l'occasion de dire un mot sur cet homme de bien que fut Jacques Bujault. Né à la Forêt sur Sèvres "dans le noir bocage" comme il dit sur la lisière de la Vendée, il fut longtemps avocat à Melle. À l'approche de la vieillesse il acheta la ferme de Chaloue dans la commune de Ste Blandine. Il y fit construire une maison bourgeoise qu'il habita car il voulait vivre au milieu de ses fermiers ou métayers (5) dont il dirigeait la culture, faisant des expériences, pratiquant les bonnes méthodes qu'il propagea dans tout le pays par ces conseils aux cultivateurs et par l'Almanach populaire qu'il publiait chaque année. Respecté de tous, il inspirait la confiance et sa propagande éclairée a contribué au progrès de l'agriculture dans le canton de Celles où on répète encore ses proverbes. C'était aussi un moraliste. Dans son almanach, il combattait la paresse, l'ivrognerie et tous les vices.

Comprenant que l'ignorance la cause de beaucoup de maux, il légua par testament, à la commune de Ste Blandine une somme de 75 000 F, je crois pour la construction d'une école de garçons et d'une école de filles, et un titre de rente de 2 500 F destinés au traitement de l'instituteur et de l'institutrice. Pour continuer après sa mort la publication de son almanach, il institue un concours qui devait avoir lieu chaque année en attribuant un prix de 600 F à l'auteur du meilleur manuscrit. Son nom est toujours vénéré dans le canton de Celles.

Après avoir rendu un juste hommage à J. Bujault, je ne veux pas quitter cette Métairie de Conzais sans dire un mot des personnes avec qui j'y ai vécu ma première enfance et qui ont plus ou moins influé sur mon éducation en essayant de fixer quelques traits de leurs caractères. Et tout d'abord, je vais esquisser le portrait de l'oncle Pierre, l'aîné de la famille Pairault et le chef de famille à Conzais.

### XIII - L'ONCLE PIERRE -

De grande taille, sans exagération le nez plutôt busqué qu'aquilin, le front découvert, de caractère pacifique, évitant les querelles, mais soutenant son droit en affaires, aimant à causer et à raconter des anecdotes dont quelques-unes se rapportaient à sa vie militaire, je le revois, vaquant à ses occupations, son grand tablier lui couvrant les jambes, vers la grange ou les écuries, ou par les beaux jours d'été, son aiguillon sur l'épaule, marchant devant ses bœufs attelés à la charrue, les excitant de temps en temps: "ha! Joli, ha! Vermeil".

Protestant, d'une foi solide et profonde qui le soutenant dans ses heures tragiques (je le montrerai par des extraits de ses lettres de soldat) mais sans puritanisme, il ne manquait jamais quand nous nous mettions à table, de faire une courte prière pendant laquelle tout le monde se découvrait. Il devait être parmi les chanteurs au temple. Souvent le dimanche, pendant les veillées d'hiver, nous nous installions à la table, pour chanter des psaumes ou des cantiques. Mon oncle et ma mère prenaient le ton convenable, mais mon cousin et moi, nous chantions souvent de travers et nous attirions des observations sévères. Quant à ma tante, elle écoutait près du feu.

#### Sa carrière militaire:

Mon oncle était de la classe 1853. Il fut incorporé en 1854 au 84<sup>e</sup> Régiment de ligne. Il fit plusieurs garnisons, notamment à Nantes à Laval, et à Lyon. Il n'avait qu'une faible instruction, mais il savait voir, et il connaissait mieux la France que beaucoup de lauréats du certificat d'études, d'autant plus qu'à cette époque, les déplacements de troupes se faisaient presque toujours à pied. C'est ainsi que son régiment allant de Nantes à Lyon, il avait vu l'Anjou, la Touraine, le Berry, le Nivernais, la Bourgogne. Voici la lettre qu'il adressa à ses parents aussitôt arrivé à Lyon (6)

Lyon, le 11 Janvier 1855,

...J'ai été fort bien portant dans mon voyage excepté deux étapes que j'ai été fort fatigué et les derniers jours j' ai été beaucoup mieux pour marcher. Je ne me suis pas tant fatigué de manière que j'ai arrivé à Lyon sans être trop fatigué. Je vous dirai que nous avons fait bien du chemin, car nous avons fait vingt deux étapes... nous avons parti de Nantes, Ingrandes, Angers, Seiches, la Flèche, Château la Vallière, Tours, Bléré, Saint-Aignan, Villefranche, Vierzon, Bourges, Nérondes, Nevers, Décize,

Bourbon-Lancy, Digoin, Charolles, Cluny, Macon, Villefranche et Lyon

...Je suis arrivé à Lyon le 10 janvier et nous sommes logés en caserne. Nous ne savons pas encore ou nous irons, peut-être irons-nous au camp, peut-être irons-nous en Russie ou en Afrique! ...Je vous dirai aussi que ce n'est pas moi qui ai fait ma lettre. C'est un de mes camarades qui est de mon pays François Bougouin, neveu du Maire de Sepvret...

Mon cher père et mère, je vous souhaite une bonne année à vous et à mes frères et sœurs, et aussi à Monsieur Henri Courtois notre pasteur, c'est l'homme le plus honnête et le plus vertueux que j'ai connu...

...Je finis ma lettre en vous embrassant de toutes mes forces...

Votre fils Pierre PAIRAULT.

Comme il le dit, cette lettre est écrite par un de ses camarades, mais ordinairement c'est bien lui qui fait ses lettres. J'en ai respecté la forme, mais j'en ai supprimé plusieurs passages.

Voici maintenant une lettre d'un camarade soldat au train des Équipages au camp de Mustapha près d'Alger:

Mustapha 24 février 1855

Cher camarade,

Depuis longtemps, je désirais t'écrire ce qui m'a retardé, c'est que je ne connaissais pas ton adresse. Je l'ai reçue hier et aujourd'hui, je m'empresse de te tracer quelques mots à la hâte afin de savoir comment tu te trouves depuis que tu es entré dans ce nouvel état. Si je ne me trompe c'est de toi comme de plusieurs autres, tu dois trouver la discipline assez sévère, mais qu'y faire cher ami ? Il faut obéir et s'y former le plus promptement possible et toujours avec docilité, c'est là le seul moyen de se trouver heureux ...

... Je viens de recevoir une lettre de Foisseau de Vitré qui est au Pirée (Grèce) une autre de Magnien de la Mothe St Héray qui est campé devant Sébastopol...

...Enfin, cher Pierre, ne te fais pas de mauvais sang, prends le temps comme il viendra et vis toujours avec Espérance, et surtout n'oublie pas que tu es continuellement sous les yeux du Tout Puissant.

Réponse au plutôt. Je suis en attendant ton dévoué et affectionné camarade.  
Vignier Louis

Je cite encore une lettre de son ancien maître d'école, Monsieur Girard, instituteur à Celles:

Mon cher Pairault,

...

...J'ai lu avec un vif intérêt une de tes dernières lettres, par laquelle tu te montrais satisfait de ta position. Tu vois donc maintenant que l'état militaire est plus supportable que tu ne te l'étais figuré d'abord, et comme se le figurent, à tort la plupart de nos jeunes conscrits des campagnes. Mais ce n'est pas tout, c'est le toit paternel que le conscrit quitte avec tant de regret. Aussi, au moment de partir voit-on rouler dans son oeil une larme qui ne serait pas déplacée dans l'œil d'une jeune fille; on pardonnerait à une fille de se chagriner d'être contrainte de dire adieu, pour quelques années à sa famille et au pays natal. Mais un jeune homme de vingt ans plein de force et d'espérance, doit-il souffrir qu'un cœur de femme batte dans sa poitrine ? Du courage et de la bonne volonté plutôt, jeune conscrit ! ta mission est grande et noble. C'est pour servir la Patrie qu'on a besoin toi -c'est pour la défendre si on l'attaque -c'est pour demander réparation de son honneur si on l'offense -c'est pour faire respecter les droits des nations s'ils sont méconnus. Et si tu es appelé sur un champ de bataille, loin de cette patrie dont tu es le serviteur et le défenseur, te laisseras-tu décourager par la pensée qu'une balle meurtrière peut te frapper ? Éloigne une pensée si accablante, nourris plutôt ton cœur d'une pensée glorieuse: songe à la Patrie et que si tu succombes c'est pour elle, chante au milieu du combat, ce noble refrain des Girondins (Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus doux le plus digne d'envie).

Ces paroles s'adresseraient à un jeune homme qui se lamenterait parce que le sort l'appelle sous les drapeaux, mais non pas à toi, mon cher Pairault qui maintenant as pris ton parti, qui es maintenant soldat au moral comme au physique.

Je suis charmé que tu te trouve bien au régiment que tu es parfaitement accoutumé. Je t'en fais mon compliment. Du reste, les soldats sont si bien sous le gouvernement de notre empereur !

Je ne te recommanderai point la soumission à tes chefs, ce serait superflu; je te connais assez pour être convaincu que tu sais à merveille que l'état militaire ne peut être supporté qu'à cette condition. Une entière soumission à ses chefs voilà le devoir du soldat qui veut être heureux ...

Tout à toi.

Ton ancien maître - Girard -

Cette tartine de morale ne dut pas intéresser mon oncle outre mesure, mais bien dans l'esprit du maître d'école de l'ancien temps aveuglément soumis au gouvernement, d'étaler un patriotisme grandiloquent et un peu chauvin et de prêcher la soumission des soldats à leurs chefs.

Comme il l'avait prévu à son arrivée à Lyon, son régiment fut envoyé en Crimée. La guerre se prolongeait devant Sébastopol et les envois de troupes se succédaient. Il s'embarqua à Marseille. Au moment de partir, il se sentait malade et avait sans doute un peu le "cafard". Il pensait (je le lui ai entendu dire) "Je vais faire déjeuner les poissons de la Méditerranée". Eh bien, non, une fois que le navire eut gagné le large, il se trouva mieux.

L'air marin lui avait été salulaire. Son régiment n'alla pas jusqu'en Crimée, il s'arrêta à Constantinople. Il parlait souvent de son séjour dans la ville des sultans. "Quand nous étions à Constantinople. .." Il avait observé les mœurs des Turcs, il avait vu des prisonniers russes qui d'ailleurs étaient sympathiques aux soldats français et se montraient très polis envers eux, mais qui n'aimaient pas les Anglais. Voici une de ses lettres datée du camp de Beycos:

Beycos, le 5 février 1856

Cher frère,

Je vous dirai que je ne suis plus au camp de Marzlaka, je suis en détachement à Beycos, où l'on embarque les bœufs pour la Russie, le bois et le fourrage. C'est de l'autre côté du Bosphore en Asie, à six lieues de Constantinople. Nous allons chercher les vivres tous les quatre jours à Constantinople dans le bateau à vapeur.

Cher frère, je vous dirai que pour le certificat (7) de mon frère il a fallu que j'aie deux fois au camp dont une fois que le bateau n'a pas passé où je devais le prendre. Si je n'avais pas eu d'argent pour passer, j'aurais été obligé d'attendre le lendemain que pour la somme de vingt sous. j'ai passé le Bosphore.

Ce que vous m'aviez parlé des prisonniers russes (8), ce n'est pas à Constantinople, c'est à l'île des Prinés, mais comme ils n'étaient pas armés, ils n'ont rien fait.

Mon cher frère, je suis content de ce que tu as fait sur ma lettre. Dans le prochain courrier que je vais écrire, je te ferai voir comment les Turcs et les Anglais comptent et le nom des mois et des jours de la semaine.

Je finis ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur. Votre fils dévoué.

PAIRAULT Pierre.

J'ai transcrit cette lettre sans en rien changer sauf l'orthographe.

Camp de Marzlaka 22 mars 1856

Chers père et mère,

C'est aujourd'hui que je prends le doux plaisir de vous écrire cette lettre afin de savoir de vos nouvelles et en même temps vous saurez les miennes en vous faisant savoir que je jouis d'une bonne santé pour le moment grâce au Seigneur et je désire que vous soyez de même ainsi que toute la parenté.

Chère père, je vous dirai que j'ai été deux mois très heureux à Beycos quoique le temps a été mauvais sous le rapport de la neige qui a tombé pendant une dizaine de jours et les tempêtes si grandes surtout dans les nuits du 22 au 23 Février. Les matelots ont perdu beaucoup cette nuit là; il y a des navires que le vent a fait plus de deux ou trois mille francs de dommages, les uns avaient des mats de cassés et d'autres de coulés à fond. Au camp de Marzlaka la tempête a renversé les baraques pas toutes, mais seulement celles qui étaient situées sur les hauteurs. Le colonel a fait lever tous les soldats pour éviter des malheurs la nuit de cette violente tempête.

Mon cher père, je vous dirai qu'il y a des régiments qui viennent de Crimée et qui s'en retournent en France, ils ont mouillé dans le port de Beycos pendant cinq à six

jours, les navires étaient fort chargés, le Duguesclin, gros navire de guerre à deux ponts avec deux rangées de pièces d'artillerie à gros calibre et plusieurs autres gros navires. Il y a dans le port de Beykos une belle frégate à voiles que l'on appelle "La Belle Poule", qui est en faction dans le port, qui reconnaît tous les navires qui passent. Je vous assure que ça n'y fait pas bon à y approcher car elle a de belles pièces qui pourraient bien cracher. Il y a déjà plus de quinze à seize mois qu'elle est en rade dans le port. Il y a à Constantinople une flotte de gros navires de guerre tous à trois ponts, avec quatre batteries de canons tout autour à peu près à trois pieds les uns des autres. On voit l'embouchure des pièces de canon de chaque côté et les mats sont d'une énorme grandeur. La Belle Poule dont je vous ai parlé tout à l'heure, c'est elle qui a été chercher les cendres de l'empereur Napoléon à l'île St Hélène et a été en découverte chercher des navires perdus, elle a fait dit-on le tour du monde, elle commence à être ancienne. Il y a des navires de cent vingt à cent trente pièces de canon. Mon cher père et mère, je vous dirai que nous avons bien su la naissance du petit prince Napoléon. Aussitôt que nous l'avons su, on nous a donné une distribution de vin et le jour de Pâques on a chanté le Tee Deum et on nous a fait une autre distribution de vin en mémoire de ce petit prince.

Mon cher père et mère, je vous dirais que dans le pays de Turquie, les affaires sont encore très chères quoique cependant le pain est un peu diminué depuis quelques jours. Il est pourtant bien cher encore, il vaut jusqu'à six à sept sous la livre et le vin de dix-huit à vingt sous la bouteille et tout l'autre reste à proportion.

Mon cher père et mère, je vous dirai qu'il y a à Constantinople des nouveaux pasteurs qui sont venus de Montauban. Je n'ai pas encore été les voir parce que c'était pas facile par rapport que j 'étais détaché à Beykos, mais maintenant que je suis à MarSlaka je veux tacher d'aller les voir. Il ne m'en souvient pas de leurs noms, mais je sais qu' ils restent dans le quartier Péra à Constantinople.

Maintenant mon cher père et mère je ne veux pas terminer ma lettre sans vous faire mille compliments ainsi qu'à mes frères et sœurs et à toute la maison, à tous les voisins et amis. Vous leur direz que je suis en très bonne santé... Je suis votre très dévoué fils qui ne cesse de vous aimer

Pierre PAIRAULT.

Camp d' Aoud Pacha le 22 mai 1856

Cher père,

Je vous écris ces deux ou trois mots pour vous faire savoir de mes nouvelles qui sont très bonnes pour le moment. Je désire de tout mon cœur que la présente vous trouve comme elle me quitte, que le Seigneur veuille nous accorder toujours cette continuation.

Cher père, je suis plus au camp de MarSlaka, le régiment est parti le 1er mai à Aoud-Pacha. Nous campons sous les tentes de toile dans une plaine sur le bord de la mer de Marmara. La plaine est beaucoup plus jolie que MarSlaka, le terrain est cultivé il a d'assez bon blé. Le 8 l'hôpital d'Aoud-Pacha a brûlé, un hôpital qui contenait trois

milles malades. Il y avait que quatre vingt malades, nous avons sauvé tous les malades, et beaucoup de matelas et deux ou trois magasins des régiments et trois qui sont comme les bâtisses des Turcs presque tout en bois. Il n'y a pas eu moyen de l'éteindre. On prétend que les Français ont perdu deux cent mille francs.

Cher père, je vous dirai que je suis passé aux grenadiers, le 6 mai du 2ème bataillon et Proust ainsi que Dumas, tous les trois dans la même compagnie. Dugouin est passé aux grenadiers du 1er.

Cher père, je vous dirai que je crois que nous rentrerons en France à la fin de juillet le plus tard. Il faut que toutes les troupes de Crimée soient rentrées le 5 août. Tous les jours nous sommes en corvée pour emballer les magasins. Il y a onze mois que je couche sur la terre avec une simple couverture pour se couvrir.

Je finis ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur. Votre fils

Pierre PAIRAULT Soldat au 84/2 bataillon grenadier au camp d'Aoud-Pacha (Turquie). On blague que nous irons à Nantes. Si nous allions à Nantes, j'irai en permission. "Réponse le plus tôt".

Quelque temps après il fut en effet avec son contingent renvoyé en France. Il débarqua à Port Vendres, peut-être pour des raisons politiques. Il paraît qu'il y avait eu quelques mouvements populaires à Marseille causés par le grand nombre de blessés qui revenaient de Crimée. Il fut envoyé en congé temporaire peu de temps après. Un certificat de bonne conduite lui fut délivré à Nantes le 25 avril 1857. Mais il fut rappelé en 1859 pour la guerre d'Italie. Il alla rejoindre au Quesnoy. Voici une lettre datée de cette ville.

Le Quesnoy le 16 mai 1859

Mes chers Pères et Mères,

Je prends la patience de vous écrire cette petite lettre en vous faisant savoir que je jouis d'une parfaite santé pour le moment. J'en remercie Dieu de tout mon cœur et je désire que vous en soyez de même.

Mon cher Père, je vous dirai que nous nous attendons de partir avant que ce soit longtemps pour rejoindre les bataillons de guerre qui sont en Italie et même nous sommes déjà désignés pour y aller. Presque tous ceux qui sont arrivés nouvellement qui étaient en congé temporaire et même tous les jeunes conscrits qui ne sont que passés au bataillon, il faut qu'ils partent tout comme nous. Nous avons déjà touché des couvertures en laine, des bâtons et des toiles de campement, des marmites, des bidons, des haches, des pelles et des pioches, tels que nous avons en Turquie. Ainsi il ne reste au Quesnoy que le cadre du régiment pour instruire les recrues quand ils seront arrivés.

Ainsi donc mes bons parents, nous partirons voir les Autrichiens, voir si nous les mettrons à la raison puisqu'ils ne veulent aucune concession, il faut leur casser la tête à ces brigands-là.

Mon cher Père, je vous dirai que tous mes amis et camarades sont arrivés avec moi et tous en bonne santé. Proust lui aussi est au 2ème bataillon il a tout de même

des épaulettes quoique il est versé dans une compagnie du centre. Ainsi tous les grenadiers et voltigeurs gardent leurs épaulettes et touchent leur solde ordinaire et les caporaux et les sergents gardent leurs galons, ça sera bon à compléter les bataillons de guerre.

Mon cher père et mère, je vous dirai que le pays que je suis est un très bon pays et très fertile en toutes sortes de production, surtout en blé, mais il y a très peu de vignes, le pays est trop froid et beaucoup moins avancé que chez nous, mais il ne faut pas s'en étonner les contrées du nord ne sont jamais aussi primes comme le centre et le midi de la France, les blés ne sont pas encore épiés, les arbres sont à peine en feuille, les herbes ne font que commencer à sortir.

... cette petite ville du Quesnoy se trouve sur les frontières de la Belgique, un peu au-delà de Lille et pas bien loin de Maubeuge. Elle est fortifiée à double renfort. Vous ferez bien mes compliments à ma sœur Félicité et à mon beau-frère de Mougou. Quand je serai rendu en Italie je lui écrirai une lettre. Mon cher père et mère, je termine ma lettre en vous faisant mille et mille vœux avec lesquels je suis votre fils. Tout à vous et à ma famille. Pierre PAIRAULT.

Il partit donc pour l'année d'Italie. C'est encore à Marseille qu'il s'embarqua à destination de Gênes afin d'arrêter les Autrichiens qui avaient passé le Pô et menaçaient Alexandrie. La veille du départ le capitaine de sa compagnie leur avait dit "Je vous laisse libres de faire tout ce que vous voudrez. Je vous demande seulement de ne pas manquer le bateau demain matin." Je ne sais comment ils en usèrent, mais j'ai entendu raconter à mon oncle l'anecdote suivante qui n'est pas bien méchante. Un de ses camarades Proust avait acheté une douzaine d'œufs et pour s'amuser, pendant que toutes les troupes étaient sous les armes, il les lançait un à un sur la foule des promeneurs qui levaient la tête pour voir d'où venaient ces projectiles d'un nouveau genre. Et ses camarades riaient discrètement car il ne fallait pas attirer l'attention des officiers

En arrivant sur le théâtre des opérations, il écrivit à ses parents une lettre que je n'ai pas sous la main, mais que j'ai lue autrefois. Elle était datée d'Alexandrie "Alequessandrie" d'après son orthographe. Il disait: "Nous avons montré le pantalon rouge aux autrichiens". Étant à Alexandrie, il avait vu les habitants travailler avec une hâte fiévreuse à élever les fortifications car on craignait l'attaque des Autrichiens qui furent d'ailleurs repoussés. Il faisait partie de l'armée de Mac-Mahon qui s'illustra à Magenta en accourant au bruit du canon pour dégager l'empereur et sa garde aux prises avec le gros de l'armée autrichienne. Aussi quand on parlait à mon oncle de la vaillance des soldats de la garde impériale, il répliquait "Oui mais nous avons tout de même été les défendre à Magenta". Il racontait aussi volontiers l'entrée des Français à Milan. Des fenêtres des maisons, les dames de la ville jetaient des fleurs en criant " Viva ! viva les Francese !". Voici d'ailleurs la lettre datée de Brescia où il en parle:

Brescia, le 22 Juin 1859

Cher Père et Mère,

C'est aujourd'hui que j'ai le moment de vous écrire ces lignes pour savoir l'état de votre santé en faisant savoir la mienne qui est très bonne grâce à Dieu, ainsi que celle de tous mes camarades. J'ai bien reçu votre lettre en date du 14 qui m'a fait grand plaisir d'apprendre que vous jouissiez d'une parfaite santé, car vous ne sauriez comprendre comme je m'ennuyais de jamais recevoir de vos nouvelles comme tous mes camarades en recevaient tous les jours. Je ne sais pas comment ça s'est fait que vos lettres ne sont pas venues jusqu'à moi.

Je vais vous parler du pays de la Lombardie. Oh! c'est un très bon pays pour le blé, le riz, le café, le trèfle, la luzerne, le maïs, la pomme de terre et de magnifiques prairies, des rivières de chaque côté qui les arrosent, couvertes d'arbres, de peupliers et autres bois de rivage, de sorte que le pays est plan comme un sou et on fait de la soie, le pays est riche, bien malheureux depuis quelque temps les Autrichiens enlèvent tout ce qu'ils récoltent.

Je vais vous parler à présent de la guerre. Le jour d'après que je vous avais écrit le 8 juin, nous sommes partis le matin à trois heures en nous dirigeant à Milan, nous avons traversé la ville de Milan; toutes les rues garnies de drapeaux tout le monde criait: " Vive, vive l'armée française! " en jetant des fleurs, les autres avec des paniers de pain qu'ils donnaient à la troupe, les autres du vin, des cerises et le soir nous avons été attaqués à six lieues sur le côté de Milan. Le combat a duré depuis quatre heures du soir jusqu'à neuf heures du soir, l'artillerie avait 48 pièces en batterie qui ronflaient assez bien qui les a débusqué de la petite ville de Miliano et ils sont sortis de la ville la deuxième division et la première qui est la nôtre, on les faisait danser à la baïonnette, ils sont partis comme des "péteux" en se lavant l'oreille. Il tombait de l'eau à plein temps, et nous sommes rentrés dans la ville où nous avons demeuré deux jours. Nous avons pris deux pièces de canon et 500 prisonniers et un grand nombre de morts. Maintenant nous nous dirigeons sur Montour, mais nous n'en voyons plus pour leur souhaiter le bonjour, ils ont abandonné Brescia, une très belle forteresse...  
...Je termine car il n'y a pas plus beaucoup de papier, je finis en vous embrassant de tout mon cœur toute la maisonnée ainsi que Félicité et Louis

Votre fils Pierre PAIRAULT

J'ai cité cette lettre en ne corrigeant que l'orthographe. Ce n'est pas assurément le style d'Anatole France, mais on peut tout de même comprendre ce que mon oncle raconte. Il n'avait guère été à l'école étant l'aîné de la famille et les petits frères et sœurs se suivaient presque d'année en année et d'autant plus que l'instruction n'était pas gratuite.

L'armée française poursuivait ses succès atteignit les Autrichiens à Solferino. Voici la lettre où mon oncle décrit la bataille

Solferino, le 27 juin 1859

Chers père et mère,

C'est aujourd'hui que je vous écris ces lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles qui ont été heureuses pour nous le Jour de la Saint-Jean, car je vous dirais que nous avons livré une fameuse bataille le 24. Le feu a commencé le matin à quatre heures et a duré jusqu'à une heure après minuit, mais la lère division a commencé à cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir sans manger ni boire avec une chaleur étouffante. Nous, nous avons qu'un simple café dans le ventre, lorsque nous avons commencé le feu. Nous nous sommes approchés sur le bord d'une côte avec les artilleurs, où il tombait des obus sans interruption, mais nous étions sur le haut de la côte et ils tombaient derrière nous, ils n'ont fait aucun mal à la troupe de chez nous; après cela nous avons parti en tirailleurs et notre capitaine a été blessé au bras, nous nous sommes cachés derrière une haie, mais nous étions trop loin pour tirer, nous nous sommes avancés et cachés derrière un grand fossé, là nous avons tiré à peu près 50 coups de fusil. Ils ont commencé à battre en retraite, ils se sont embusqués derrière une grande tour et à coté il y avait un cimetièrè qui était renfermé de grands murs; ils étaient rentrés là-dedans, ils avaient fait des trous aux murs et tiraient sur la gauche, comme on ne pouvait pas avancer les pièces librement pour les débusquer ils ont tenu leur position pendant 4 heures, mais la garde impériale a arrivé à notre secours avec les canons. ils sont partis comme des lièvres lorsque les chiens sont à leur poursuite. Nous avons pris 30 pièces de canon et fait 6 000 prisonniers et pris deux drapeaux et 3 000 hors de combat et plusieurs convois chargés de vivres et de tabac. Ils ont quitté des positions imprenables. Les trois monarques y étaient présents: Napoléon, Victor Emmanuel et l'empereur d'Autriche.

Maintenant, je vais vous parler de mes camarades. Je vous dirai que Gautier et moi nous avons combattu tous les deux l'un à coté de l'autre, nous avons brûlé au moins chacun plus de 5 kg de munitions. Chers père et mère, ainsi que tous les parents, je vous dirai que nous avons combattu avec bien du courage et sang froid, (toujours l'espérance en Dieu d'être les vainqueurs en nous assurant qu'il nous protégerait en lui rendons grâce de tout notre cœur). La victoire appartient toujours aux Français. Moi et Gautier et Proust ont attrapé aucun mal mais le pauvre Bougouin a été blessé. J'ai vu des personnes de sa compagnie, on m'a dit au bras, les autres à la jambe et les autres disent que c'est un doigt de coupé.

Je vous dirai que la moisson se fait en Lombardie On coupe le froment où il en reste, mais où nous passons, il n'y reste rien, des belles plaines de blé le lendemain il y a que la terre. Vous devez avoir vu le résultat de la bataille sur les journaux, mais j'espère un beau jour vous racontez ça mieux de bouche. Enfin je termine ma lettre en faisant mes compliments ainsi que tous les camarades, en vous embrassant de tout mon cœur toute la maisonnée et les amis.

Votre fils dévoué.

Pierre PAIRAULT.

Je lui ai entendu raconter un autre épisode de la bataille pendant la marche en avant, d'abord à l'abri d'un bois, puis à découvert. Alors les balles sifflaient et des camarades tombaient. À un moment son capitaine dit à ses hommes; "Arrêtons nous un peu, couchons nous pour laisser passer la rafale." Mais le colonel (de Cambriels) ne bronchait pas, et restait impassible sur son cheval. Mon oncle admirait sa bravoure

Le lendemain de la bataille, il traversa le "champ couvert de morts" (hommes et chevaux) et sous le chaud soleil d'Italie, il s'en exhalait déjà une odeur sui génèris et ce spectacle lugubre lui laissa une pénible impression. Les hostilités ayant pris fin, nos soldats rentrèrent en France par étapes à travers la plantureuse Lombardie. Comme on était à la belle saison, c'était une promenade plutôt agréable malgré la chaleur. Ils avaient d'ailleurs la ressource de se baigner dans les nombreux cours d'eau qui sillonnent le pays. Mon oncle m'a dit qu'il avait même pris

un bain dans le lac de la Garde.

Quand ils étaient au repos ils en profitaient pour laver leur linge y compris la chemise qu'ils avaient sur le corps et qu'ils retiraient quand elle était sèche et restaient sans inconvénient le torse nu en attendant

Chemin faisant, la route traversait des champs couverts d'eau, où des hommes, des femmes, des enfants jambes nues étaient occupés à arracher les mauvaises herbes des rizières.

Voici une lettre écrite à Milan pendant son retour. Il s'était procuré du papier avec sur la dernière page une gravure artistique représentant la cathédrale de Milan au milieu, et, dans les 4 angles "l'Areo della Pace", "l' Arena" la porte "Comasina" et la "Porta Nova"

Milan le 2 août

Chers père et mère,

C'est aujourd'hui que je m'empresse de vous écrire ces deux ou trois mots pour savoir l'état de votre santé en vous faisant savoir la mienne qui est toujours bonne, grâce à Dieu et aussi tous les camarades, Proust et Gauthier et Gabriel Thibaut et aussi Bonneau du logis de Conzais qui est au 99ème. J' ai su que la blessure de Bougouin est légère. Il a été blessé au bras, il commence à écrire.

Je vous dirai que nous sommes partis de Disona le 18 juillet pour rentrer en France, nous avons arrivés en France le 29. La première division et les deux premiers bataillons de chaque régiment partent le 2 mais le troisième part le 5 et à pied. Les deux premiers bataillons vont en chemin de fer de Milan à Suze. De Suze ils traversent les montagnes de la Savoie jusqu'à Saint Jean de Maurienne où ils prennent le chemin de fer de Lyon, de Lyon à Paris ils arriveront à Paris le 12, mais le troisième bataillon, nous arriverons à Turin le 14 et nous passerons la fête de l'empereur. Nous partirons le 16 de Turin pour traverser les montagnes de la Savoie et le Mont-Cenis nous arriverons à Saint Jean de Maurienne le 23 et là, nous espérons prendre le chemin de fer.

Cher père, j'espère encore aller vous voir une seconde fois étant rentré en France, et vous raconter les faits de notre campagne de boucher, car j'ai bon espoir d'aller à la foire de Beaussais.

Adieu cher père et mère et frère, sœur ainsi que toute la parenté. Je finis en vous embrassant du fond du cœur.

Pierre PAIRAULT.  
Soldat au 84ème de ligne, 3ème bataillon  
grenadier armée d'Italie.

Comme il le dit dans sa lettre, ils rentrèrent en France par le col du Mont Cenis (le tunnel n'était pas encore creusé). L'ascension de ces montagnes lui fut bien un peu pénible mais une fois l'obstacle franchi et la fatigue dissipée, la gaieté du troupier reprenait ses droits. Il passa à Grenoble qui lui sembla une toute petite ville. Il n'en eut sans doute qu'une vue très réduite par la perspective. Et puis à cette époque, la ville n'avait pas pris le développement industriel qu'elle a aujourd'hui.

Peu de temps après il rentra définitivement dans ses foyers. Son deuxième certificat de bonne conduite est daté du 24 février 1860 à Tours.

L'année suivante, un de ses camarades plus jeune lui écrivit de Rome où

il tenait garnison pour protéger les États du Pape, la lettre suivante:

Rome le 2 juin 1861

Mon cher cousin et ami,

C'est aujourd'hui que je jouis d'un heureux événement pour t'apprendre de mes nouvelles, car pour le moment, je suis d'une parfaite santé, je désire de tout mon cœur que ma présente lettre te trouve dans une aussi bonne santé comme elle me quitte ainsi que toute la famille, grâce à Dieu.

Mon cher cousin, avec tant de plaisir que j' ai pour t'écrire, je fais le sacrifice de t'envoyer la Cathédrale de St Pierre gravée sur cette feuille de papier car ça sera un souvenir de Rome que l'on parle tant. St Pierre est une des plus intéressante, en gravures, rapport à la belle place qui se trouve sur la façade supérieure de l'Église.

Cette place est ornée d'une belle colonne en marbre d'un seul morceau, sa longueur est de dix-huit mètres, elle est placée au milieu de la place à trois cent vingt cinq mètres de la porte de l'église. Tu peux voir aussi les deux fontaines qui sont forment l'ornement principal de cette place colossale. L'eau est lancée à une hauteur de six mètres et retombe dans un bassin en granit de quatre mètres soixante trois de diamètre débordait celui-ci elle se jette dans un bassin octogonal en travertin de six-huit mètres soixante de diamètre de manière que la colonne d'eau s'élève depuis la terre jusqu'à une hauteur de dix - neuf mètres vingt quatre. Tu peux aussi examiner la coupole de l'église ce qui est hautement intéressant, la hauteur de l'église depuis le pavé jusqu'à la croix est 186,38 mètres. La coupole a 43 mètres de diamètre, elle peut contenir 24 hommes à la fois sans y être gênés. Quand on monte dans la coupole, on y voit les hommes qui se promènent dans la rue aussi petit que des poules. Tu peux examiner le Vatican qui se trouve sur la gauche de l'église. Cela est le palais du Pape. Il y a aussi une portion de ce palais qui est occupé comme Musée. C'est le plus grand monument de Rome. On peut voir là-dedans tout ce qu'il y a de plus beau en fait de sculpture, on peut voir les plus beaux tableaux peintures et en gravures.

Mon cher cousin, je vais t'expliquer un peu la manière de vivre à Rome. Rome que l'on parle tant, il n'y a rien aujourd'hui, car si l'on ôtait toutes les églises et les beaux palais de tous les princes et les cardinaux, archevêques et évêques, Rome ne serait rien, ça ne serait plus qu'un rassemblement de maisons mal bâties toutes tordues et malpropres. Voici les deux choses qui existent à Rome: quand on va voir une cérémonie dans une église, soit pour une fête ou un dimanche, on voit ce qu'il y a de plus beau en fait de luxe, on voit les cardinaux avec leurs belles voitures dorées depuis le bas jusqu'en haut. Cela est bien beau pour le moment, mais cela n'est pas le tout, c'est que quand l'on sort de l'église après avoir vu les cérémonies avec tant de fanatisme, on voit les pauvres dans la rue à chaque pas que l'on fait qui vous tendant les mains pour avoir la charité, vous voyez des hommes, des femmes qui sont couverts de haillons et la tristesse sur le visage; cela est capable de vous blesser à nous-même le cœur le plus dur, c'est pourquoi l'on dit qu'à Rome il y a deux choses, il y a la haute noblesse, le grand luxe, mais il y a aussi la grande Misère.

Samedi 29 juin, il y a eu à Rome une belle fête on a célébré la fête de St Pierre et St Paul. L'église St Pierre a été illuminée le vendredi et le samedi à 9 heures du soir on a commencé le feu d'artifice mais c'était quelque chose de bien travaillé, le coup d'œil était magnifique. Ce jour-là les soldats avaient la permission de minuit.

Mon cher cousin je te dirai que la chaleur est excessivement forte pour le moment à Rome. C'est beaucoup dangereux pour les fièvres avec la chaleur et les mauvaises odeurs qu'il y a dans les rues; d'ailleurs l'on a pris toutes les précautions nécessaires pour la troupe. Les quartiers sont consignés pour la garnison de

Rome, depuis le 15 juin 1861 jusqu'à la fin d'août, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; il n'y a aucune corvée ni aucune prise d'armes pendant ce temps là, à moins que ce soit pour des occasions imprévues la garde défile à 7 heures du matin. Pendant les grandes chaleurs, il nous est défendu de vendre aucune chose des nourritures qu'on nous donne: pain, vin, sucre, café, tabac, car l'on dit le soldat prenant toute la nourriture qu'on lui donne, il peut être préservé des fièvres. Dans chaque compagnie, les caporaux chefs de chambre doivent faire lever les hommes à 4 heures du matin pour les faire nettoyer et aller se promener à la fraîcheur...

...je me lève le matin à 4 heures, je me lave la figure à l'eau fraîche, je m'habille et si je ne suis pas de corvée, je vais me promener, j'allume ma pipe et me voilà parti.

Mon cher cousin, je finis ma lettre, mais j'attends de tes nouvelles avec grand plaisir. J'espère que tu ne seras bien long. Je fais bien des compliments à mon oncle et ma chère tante et à tous mes cousins et mes cousines en espérant les revoir un jour.

Constant DUBREUIL.

J'ai voulu citer toutes ces lettres de soldat presque entièrement sans en changer le style, tout incorrect qu'il est, pour mieux montrer quel était le degré général d'instruction parmi les paysans à cette époque. Je n'ai corrigé que l'orthographe par trop défectueuse.

Quel est le sens général qui s'en dégage ? D'abord un esprit religieux sincère, la confiance en Dieu (la foi protestante d'abord) l'affection pour les parents, l'esprit de famille, le respect des autorités, nulle rouspétance contre les chefs et un moral excellent de soldat sur le champ de bataille. Il faut reconnaître aussi comme on le voit dans cette dernière lettre, que le gouvernement prenait toutes les mesures nécessaires pour protéger la santé des soldats. À noter encore le désir qui s'exprime à la fin de chaque lettre de recevoir des nouvelles le plus tôt possible. Il me reste maintenant à parler de ma mère et de ma tante pendant leur séjour à Conzais.

J'ai dit que ma tante était fille d'un Pairault lui aussi "sorti de la Groix l'Abbé" et établie dans une ferme de Mila au logis de Châteauneuf. Avant d'être mariée, c'est elle qui gardait les moutons dans les prairies qui bordent le Lambon, d'après ce que je lui ai entendu dire. Par contre, elle n'osait guère approcher des juments et des bœufs et était moins habituée aux gros travaux que ma mère. Le ménage était mieux son affaire, elle prenait beaucoup de soin du mobilier. Elle élevait des volailles, poules, oies et canards. Elle avait une ou deux truies mères dont les goretts étaient l'objet de tous ses soins. C'est elle qui allait au marché de Celles, vendre les derniers beurre, oeufs, poulets et acheter ce qui était nécessaire au ménage.

Quant à ma mère, je crois que c'est elle qui faisait la cuisine. Elle conduisait "au champ" (au pâturage) les juments et les "bêtes à cornes" ainsi que les moutons de St Blandine qui venaient passer quelques mois d'hiver à Conzais. Elle participait aux travaux des champs, fenaison, moisson etc. ...

Ma tante et elle, échangeaient bien quelquefois des paroles aigres à propos

de mon cousin et de moi qui ne nous entendions pas toujours très bien. Mais c'était rarement des paroles blessantes. Je ne me rappelle qu'un cas où la chose avait pris une tournure grave. Je ne sais trop ce qui s'était passé. C'était en hiver, le soir, au moment de se mettre à table pour souper. Ma mère vivement m'entraîna dehors en me disant: "Plus on fait l'ouaille" et plus le loup la mange". Nous n'y restâmes pas bien longtemps à ce que je puisse me rappeler, je n'avais que cinq ou six ans.

Toutefois la bonne harmonie entre elles n'était pas souvent troublée. Peut-être ma tante faisait elle quelquefois allusion à la faute de ma mère, faute que d'ailleurs elle racheta par une conduite irréprochable et un dévouement maternel absolu. Elle aurait pu trouver un mari, plusieurs prétendants s'étaient présentés, qu'elle avait refusé voulant réserver à moi seul sa tendresse et sa part d'héritage familial. Elle ne consentit beaucoup plus tard à contracter une union que lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre de ce coté et alors que ma situation était faite. Et comme je lui faisais remarquer qu'elle aurait pu se marier beaucoup plus tôt "C'est à cause de toi que je l'ai pas fait" me répondit-elle. C'est bien à elle en effet que je dois la situation que j'ai eue. Dès ma plus tendre enfance, elle rêvait, comme je l'ai dit, de faire de moi un instituteur. Elle avait acheté une méthode de lecture où elle m'avait donné mes premières leçons. Dans la suite, elle s'intéressa à mes progrès, examinait les cahiers que je rapportais l'école, faisant (un peu trop) mon éloge devant les étrangers, exagérant sans doute mes qualités, car, si j'étais appliqué et non dépourvu d'intelligence, je n'avais rien d'extraordinaire. Cependant, j'excitais quelque peu la jalousie des voisins. Je me rappelle qu'un soir d'été, je revenais de l'école en suivant le sentier qui traverse le pré du Logis au moment où les faucheurs coupaient l'herbe, lorsque l'un d'eux me lança cette apostrophe "Tu es trop fin, le vent t'emportera" ce qui était une réplique aux éloges de ma mère. Quoiqu'il en fut l'aptitude que je montrai à l'étude devait lui donner satisfaction.

- (1) Il s'appelait Emery
- (2) Voir en appendice quelques lignes sur mon grand-père
- (3) Notre maître
- (4) Près de 2 kilomètres.
- (5) J'ai su depuis qu'il faisait valoir pour son compte les travaux agricoles étant exécutés par des cultivateurs qu'il logeait et nourrissait avec leur famille. C'était les Giraud et les Samson.
- (6) Je les transcris en en respectant le style, n'y corrigeant que les fautes d'orthographe.
- (7) Il s'agit sans doute d'un certificat dont son frère Jacques qui était de la classe 1855, avait besoin pour être dispensé du service militaire comme ayant un frère sous les drapeaux
- (8) Il s'agit sans doute d'une mutinerie de prisonniers.

- Ma deuxième enfance et ma première jeunesse à la cure de Sainte-Blandine -

J'ai dit plus haut que ma mère m'avait envoyé à Ste-Blandine chez ma grand'mère pour me faire profiter de la gratuité scolaire qui existait dans cette commune grâce à la générosité de Jacques Bujeault. Cela, toutefois, n'alla pas tout à fait tout seul. Jusqu'en 1875, c'était ma grand'mère qui, en sa qualité de chef de famille, dirigeait les deux fermes de la Cure et Conzais. Or en 1875, se trouvant trop âgée, (elle approchait de soixante-dix ans) elle décida de faire le partage de ses biens entre ses huit enfants qui en retour, lui servirent une pension (1). Je n'étais donc plus chez ma grand'mère, à la Cure, bien qu'elle y habite toujours, mais chez mes oncles Jacques et Louis, qui avaient pris la ferme à leur compte, et par suite, je n'avais plus le droit de fréquenter l'école de Ste-Blandine, mon domicile légal étant chez ma mère, à Conzais. Aussi, je me rappelle qu'un certain jour du mois de janvier, une fois arrivé à l'école, mon maître Mr Augereau me prit à part pour m'expliquer la chose "Toutefois, me dit-il, le Conseil Municipal se réunit aujourd'hui pour trancher la question, peut-être seras-tu admis à l'école ?". Et je m'en retournais chez mes oncles, sans trop comprendre le fond de la question. Mais dès le lendemain, je reçus avis de revenir à l'école. Le Conseil Municipal à l'unanimité moins une voix m'avait admis comme habitant de Ste-Blandine sous l'autorité de ma grand'mère dont le domicile était toujours la Cure.

#### I - Je fréquente l'école de Tauché: -

Je continuai donc à fréquenter l'école de Tauché. J'y rencontrai de nouveaux camarades et d'abord ceux de Ste-Blandine, Charles et Eugène Pairault des Métairies, les Vallet, qui étaient six ou sept, les Garcins, et puis ceux de Tauché parmi lesquels je retrouvai Théophile Hairault et "Pierret" Sabourin avec qui j'avais camaradé en gardant les vaches à Turauloup.

#### II - Nos jeux dans la cour: -

On faisait ensemble dans la cour de l'école surtout pendant l'hiver, d'immenses parties de barres pour s'échauffer. Quand le temps devenait plus clément, on organisait des parties de saute-mouton. Nous appelions ce jeu "l'anguille" parce que celui qui sautait, devait en prenant son élan, frapper le sol de ses pieds derrière une mince tige de bois figurant vaguement une anguille, Je m'y amusais avec plaisir, et j'admirais ceux qui comme Élie Vallet, franchissait une grande distance en sautant. Mr Augereau qui alors était jeune (25 à 30 ans) se mêlait parfois à nos jeux et ce n'était pas lui qui sautait le moins bien.

A la fin de mars ou en avril, quand le soleil était tout à fait revenu, on sortait les toupies. Il y en avait de toutes les façons de belles jaunes, vertes, ou rouges, récemment achetées au marché de Celles, des anciennes plus ou moins ternes et quelques autres grossièrement fabriquées par les élèves eux-mêmes. Elles avaient la forme conique et on les appelait dédaigneusement des "bisques". Mais les plus habiles, comme Charles Vallet les façonnaient au tour en bois de buis

qui est fin et lourd. Et tous, à qui mieux mieux, après les avoir enroulées d'une ficelle, on les lançait à tour de bras sur le sol de la cour. Les unes tournaient presque sur place c'étaient les sages, les autres agitées d'un mouvement fébrile, étaient plutôt folles, tant elles décrivaient de courbes vagabondes en se heurtant aux obstacles. Chacune avait son ronflement particulier: les grosses avaient le bourdonnement plus grave et plus soutenu, celui des petites était plus aigu et durait moins longtemps. Quand il faisait chaud nous avions des jeux moins bruyants comme les billes et les osselets.

### - PENDANT LA CLASSE -

Mais voici le maître qui frappe dans ses mains, c'est le signal de rentrer en classe et chacun se précipite vers la porte de l'école.

Pendant les mois d'hiver: décembre, janvier et février, la salle était comble, car, en ce temps là il était de tradition d'admettre à l'école les grands jeunes gens jusqu'à l'âge de dix-huit ans, de sorte que l'effectif atteignait et dépassait même quelquefois quatre-vingt et comme il n'y avait qu'un seul maître l'enseignement et surtout la discipline n'était pas une petite affaire. Mais Mr Augereau avait beaucoup d'autorité. Il n'obtenait évidemment pas un silence absolu, mais l'ordre régnait dans sa classe. Ce n'était pas toutefois sans qu'il se fâchât quelquefois et il y avait de quoi. Il n'avait, cela se comprend, guère le temps de s'occuper des petits. Ceux-ci étaient livrés à des moniteurs qui les faisaient surtout lire et compter. Avec les grands, les principaux exercices étaient la dictée et les problèmes qui revenaient régulièrement tous les jours. Il fallait aller vite. Pour gagner le temps, la dictée n'était ni expliquée ni lue préalablement, mais elle était toujours relue. On corrigeait ordinairement par épellation, mais quand la classe était moins nombreuse, Mr Augereau écrivait la dictée au tableau noir pour nous faciliter la correction. Les problèmes étaient toujours corrigés au tableau noir. C'était je crois, l'exercice favori de Mr Augereau et celui où il obtenait les meilleurs résultats. Quant aux leçons d'histoire, de géographie ou de grammaire (il n'était pas alors question de Sciences) le maître se bornait à les faire réciter rapidement et indiquer la leçon suivante. Cependant, surtout en histoire, il faisait quelquefois des réflexions commentant le texte de la leçon. Mais il avait beau faire malgré cette méthode expéditive malgré les moniteurs il y avait souvent des élèves inoccupés. Ils devaient alors repasser les leçons du jour ou étudier celles du lendemain. Il est vrai qu'il y avait pour nous occuper les longues séances d'écriture, Mr Augereau nous faisait au tableau noir un modèle que nous jugions parfait et que nous nous appliquions à imiter. Quand il avait un moment, il venait voir notre page, y écrivait quelques mots sans nous parler de principes.

Dans le courant et surtout à la fin de février l'école se vidait des

plus grands élèves, il en partait encore beaucoup à la fin de mars, quelques autres dont j'étais, tenaient jusqu'en mai: époque où les troupeaux sortaient au pâturage.

Pendant l'hiver, la classe était chauffée par un poêle. Le combustible employé était le bois fourni par les élèves. Chacun devait apporter une brique plus ou moins grosse. Je prenais la mienne au fagot de la cuisine, mais quelques-uns s'emparaient en maraude d'un pieu trouvé dans une haie ou pris à la barrière d'un champ, et parfois arrivaient les mains vides. On les menaçait alors de ne pas les laisser approcher du poêle.

### I - Le repas de midi:

La classe du matin finissait à midi. Les élèves de Tauché s'en allaient manger chez eux. Ceux de Ste-Blandine et Saumon, Bois-Renoux, le Bouchet se groupaient autour du poêle sortant de leur sac un respectable morceau de pain renfermant à l'intérieur la pitance du déjeuner: fromage, le plus souvent pâté ou grillons, rarement boudin, quand on avait tué le cochon. Au printemps, à l'époque de la grande ponte des poules, presque tout le monde avait un oeuf dur, souvent coloré de diverses façons, pelures d'oignon, violettes etc. ...

### II - Nos glissades sur le Grand Lac -

Par les grands froids, quand la mare du Grand Lac était gelée et que la glace avait dix centimètres d'épaisseur, on organisait de longues glissades au sortir de l'école. Une dizaine de mètres avant d'arriver à la mare, on prenait un galop précipité et on s'élançait sur la glace en frappant du pied gauche. On se suivait à la file, parfois très rapprochés les uns des autres, celui de derrière portant ses mains sur les épaules de celui qui le précédait et on allait ainsi jusqu'à l'extrémité de la mare. Il y avait bien quelques chutes, les uns perdaient l'équilibre et tombaient sur le dos, parfois deux ou trois se heurtaient et faisaient une chute plus ou moins entremêlés les uns dans les autres. On se tâtait les reins, mais on n'en riait pas moins de bon cœur, tout prêts à recommencer. Parfois on s'attardait un peu trop, et comme Mr Augereau s'en doutait, il venait assez souvent y mettre ordre. Quand on le voyait s'avancer au détour du chemin de l'école, la partie était vite terminée. Ceux de Ste-Blandine décampaient au plus vite, et ceux de Tauché se hâtaient de rejoindre la maison paternelle.

En hiver, on ne s'attardait guère en chemin, la nuit étant vite venue, mais par les beaux jours du premier printemps, on était moins pressé, on traînait le pas en bavardant, en se taquinant parfois. Si le temps était beau, on dressait souvent une partie de saute-mouton au petit carrefour situé à l'embranchement du chemin de Bois-Renoux et si peu que la séance se prolongeait, j'arrivais en retard à la Cure pour faire mon travail accoutumé et je recevais de l'oncle Jacques une réprimande méritée.

J'avais d'ailleurs été bien accueilli par mes camarades. Je n'ai conservé

le souvenir que d'un épisode dont j'éprouvais une vive douleur. C'était peu de temps après mon arrivée à Ste-Blandine. Mes camarades qui connaissaient l'illégitimité de ma naissance, voulurent s'amuser de ma confusion en m'appelant: champi, bâtard etc. ... "Cet âge est sans pitié". Cependant, voyant mes larmes, ils n'insistèrent pas trop. C'est la seule fois d'ailleurs que je fus en but à leurs tracasseries à ce sujet. Mais le souvenir de cette petite scène ne s'est jamais effacé de ma mémoire. A part cette espièglerie, je vécus toujours en bonne intelligence avec eux.

### III - Mes visites à Conzais; les veillées du samedi :

J'étais donc domicilié à Ste-Blandine mais je n'avais pas oublié Conzais. Tous les samedis soirs, en sortant de l'école, je suivais les élèves du Bouchet pour gagner ensuite la métairie de Conzais. Pendant les courtes journées de décembre, je n'y arrivais qu'à la nuit. J'avais un peu peur en passant dans un chemin creux surplombé de fortes haies, près du Bouchet. Arrivé à quelque deux cents mètres de la maison, comme le chemin faisait une courbe prononcée, je prenais à travers champs pour arriver quelques minutes plus tôt. J'escaladais le petit mur de l'Ouche à coté de la barrière qui était solidement ligotée et, en sept ou huit pas, j'étais à la porte de la maison, celle de derrière que j'ouvrais sans frapper pour ne pas attendre.

J'étais heureux de retrouver dans le giron maternel, avec la tante, l'oncle, et surtout mon cousin qui lui aussi était content de causer avec moi.

Après le souper, on s'installait. pour la veillée. Les premières lampes à essence de pétrole avaient fait leur apparition dans les campagnes. Elles n'avaient ni verre, ni abat-jour, mais leur lumière quoique faible, était tout de même supérieure à celle des "charails" dont il fallait "moucher" la mèche de temps en temps. On s'asseyait autour de la lampe posée sur le plateau, sorte de guéridon soutenu par un pied à base élargie, en se rapprochant le plus possible du foyer, ma mère et ma tante avec leur quenouille, les pieds sur leur chaufferette, mon oncle et le cousin "Jacquet" qui était domestique, fabriquant des paniers ou des "palissons". Pairault (c'est ainsi qu'on appelait mon cousin) et moi placés l'un près de l'autre près du feu. Et la conversation s'engageait. On me demandait des nouvelles de Ste Blandine et on me racontait ce qui s'était passé à Conzais pendant la semaine. Parfois le cousin Jacques entonnait une chanson. J'essayais de l'imiter, mais je prenais mal le ton, et ma mère et lui s'efforçaient de corriger ma voix, sans trop de succès. Le lendemain dimanche, s'écoulait un peu trop vite à mon gré, car je ne m'ennuyais guère et le lundi matin, je reprenais le chemin de Tauché, mon sac d'écolier bien garni de provisions.

Pendant la belle saison, je n'allais plus à l'école, mais je profitais du dimanche pour aller faire un tour à Conzais. Ma mère d'ailleurs, venait de temps en temps à Ste Blandine veiller un peu sur moi, s'enquérir de l'état de mes vêtements qu'elle raccommoait au besoin.

- Je me prépare à l'École Normale -

Telle était à peu près l'existence des paysans poitevins mellois vers 1880. Je l'ai partagée jusqu'à mon entrée à l'École normale, et j'allais m'y retremper pendant les vacances. J'aimais en effet la vie des champs. La fatigue des durs travaux ne m'effrayait pas; je mettais mon amour-propre à les accomplir vaillamment. Je n'étais pas considéré comme domestique mais on en profitait pour me demander certains services, comme d'être "palefrenier" le dimanche, pendant que mes oncles étaient partis à leurs affaires. Ça ne me plaisait pas toujours, j'aurais préféré aller me balader avec les camarades, mais j'acceptais quand même. Ma mère, d'ailleurs, n'abandonnait pas son idée de faire de moi un maître d'école. Voyant que je n'avais pas de positions et que je ne pouvais être qu'un simple valet de ferme, elle désirait que j'étudiasse dans ce but. Cette perspective ne me souriait pas beaucoup d'autant plus que mes oncles ne m'encourageaient guère. À l'école, je n'étais pas mauvais élève, j'apprenais facilement mes leçons sans toujours les bien comprendre, je faisais peu de faute dans mes dictées, mais j'ai mis plus de temps à comprendre les problèmes, maniant machinalement à la règle de trois dans les problèmes sur les règles d'intérêt. Mr Augereau mit assez longtemps à découvrir mes aptitudes. Il avait d'ailleurs d'autre élève aussi bien, sinon mieux doués que moi. Mais quand le printemps était arrivé avec le long jour d'un avril et de mai, j'avais la nostalgie des champs du soleil et des larges horizons. Je me sentais un peu prisonnier dans une école. Et j'éprouvais aussi une sorte de fausse honte, quand je rencontrais sur mon chemin des paysans allants à leur travail. Il me semblait qu'ils pensaient: "Voilà un fainéant qui va rester assis toute la journée pendant que nous travaillerons".

Bref, il fallut l'intervention de Monsieur Augereau pour que je me décidasse. Ma mère alla le voir dans ce but. Et un beau jour, il me prit à part dans la cour et m'exposa les raisons qui finirent par me convertir: "Tu crains que les gens se moquent de toi parce que tu es trop grand pour venir l'école, mais tu vois bien qu'ils ne se moquent pas de moi. Il en sera de même pour toi plus tard". Il me vanta ensuite les avantages de la profession d'instituteur. On parlait alors de projets mirobolants à propos de traitement. "Je pense dit-il que tu pourras avoir ton brevet assez facilement".

Je continuais donc d'aller à l'école. J'avais alors quinze ans, si je m'en souviens bien. Je travaillais à la ferme le matin avant de partir et le soir quand j'en étais revenu, ainsi que les jeudis, et même quand on avait besoin de moi, on ne se gênait pas pour me retenir du moins au début. Je me rappelle que vers le mois d'avril, pour cause de travaux où j'étais nécessaire, j'avais manqué l'école plus d'une quinzaine. M. Augereau me demanda si j'abandonnais mes études. Je lui ai expliqué la raison de mon absence prolongée. Il me dit qu'il ne fallait pas que cela se reproduise si je voulais réussir dans les projets. Je me le tins pour dit, est dès lors je m'absentais plus.

C'était, je crois en 1879, l'année où Mr Augereau me présenta au certi-

ficat d'études.

L'année précédente quelques-uns de mes camarades, Charles Bouchard, Pierre Trillaud, Théophile Hairault avaient subi cet examen avec succès. Quant à moi, je n'avais pu m'y présenter, ayant quitté l'école dès le mois d'avril. L'examen avait lieu à la fin de juillet. Nous, à Celles, 13 candidats, dont trois de l'école de Ste Blandine: Charles Pairault, et Élie Chaigne et moi. Charles Pairault échoua à la dictée. Il avait six fautes, on n'en tolérait que 5. Chaigne et moi furent reçus avec la mention bien. J'étais aussi content d'avoir obtenu ce petit diplôme que je le fus plus tard quand je fus reçu au brevet supérieur.

L'année suivante, je poursuivis mes études sous la direction de Mr Augereau qui me donnait le jeudi et après la classe des leçons d'arithmétique théorique et de géométrie que j'étudiais ensuite dans son cahier de cours (pour l'arithmétique) et dans la géométrie Legendre qu'il m'avait prêtée. Je ne comprenais pas toujours très bien, les mathématiques étant plutôt ma partie faible, mais j'y pris goût peu à peu et je ne tardais pas à m'y intéresser.

J'avais alors 17 ans. Mr Augereau jugea que je pouvais me présenter à l'école normale avec des chances d'être reçu. Je travaillais donc avec ardeur. L'examen eu lieu à la fin de juillet. Mr Augereau m'y conduisit. Il se passait à Melle pour les candidats de l'arrondissement. Nous y allâmes dans le char à bancs de la Cure attelée d'une jeune jument qu'il fallait ménager.

Les candidats étaient réunis dans la salle de la mairie. On avait une dictée sur Pestalozzi dont je n'avais jamais entendu parler. J'étais bien un peu ému, car j'ai commis une faute d'étourdi qu'un candidat placé à côté de moi eu l'obligeance de faire corriger en me demandant toutefois si je me présentais à l'école normale de Parthenay. Comme en ma qualité de protestant j'étais candidat au cours normal annexé au Lycée de Niort et que, par suite je n'étais pas son concurrent, il m'indiqua mon erreur.

Je ne me souviens plus des autres épreuves, mais je n'avais guère d'espoir. On ne sut le résultat que quelques jours après. J'étais admis à subir les épreuves orales qui se passaient à Parthenay pour tous les candidats; Mr Augereau ne s'en étonnera pas trop.

Il fallait donc faire le voyage de Parthenay. C'était une affaire pour moi qui n'avais jamais été plus loin que Niort, d'autant plus, qu'aucune ligne de chemin de fer n'y conduisait. Il fallait me rendre à St Maixent, y coucher; et le lendemain prendre la diligence pour Parthenay. Mon oncle Louis me conduisit à la Crèche où je devais prendre le train pour St Maixent. Mais comme la jument qui traînait le char à bancs n'était pas une bidette course, nous n'arrivâmes pas à l'heure, le train était passé. Il me fallut attendre le suivant. C'était la première fois que je montais en chemin de fer. J'arrivais néanmoins à St Maixent beaucoup avant la nuit. Mr Augereau m'avait donné des renseignements utiles: "il ne faut pas aller m'avait-il dit dans les grands hôtels, c'est trop cher, ni dans les petites gargotes" et il m'indiqua dans le bas de la ville

une auberge ou je fus très bien et ne payais pas trop cher.

Le lendemain, je m'en fus avec ma valise, à l'hôtel du Cheval blanc, d'où devait partir la diligence. J'y trouvais un autre candidat, André Bouchet de Sauzé-Vaussais. Nous fîmes donc route ensemble. J'admirais cette région boisée de la Gâtine avec ses pommiers et ses poiriers dans les haies. On arrive enfin à Parthenay. Nous nous présentâmes à l'école normale. Nous fûmes reçus par le concierge qui nous dit de laisser nos valises et d'aller nous promener en ville en attendant l'heure du déjeuner. Nous parcourûmes les rues de la ville qui sont beaucoup plus étroites que celles de Niort. Nous entrâmes à l'église de Saint-Laurent où mon camarade se recueillit un instant et nous regagnâmes l'école normale à l'heure dite.

L'examen dura huit jours. On nous interrogea sur toutes les matières du programme et même hors du programme. On nous fit faire par écrit l'analyse d'un livre qu'on avait donné à lire. Je ne brillais point sans doute, puisque je ne fus pas reçu. Je me rappelle que le professeur d'histoire m'avait posé une question sur la révocation de l'édit de Nantes, à laquelle je ne répondis pas à sa convenance. En arithmétique, j'ai commis une erreur à propos des règles d'intérêt ou d'alliage, je ne sais plus. Toujours est-il que je n'entendis point prononcer mon nom parmi les lauréats. Dire que j'étais fier et satisfait, serait assurément le contraire de la vérité. Il y avait pour le cours normal de Niort un autre candidat qui fut reçu. Mais il était question de supprimer ce cours et d'admettre les protestants à l'école normale de Parthenay. André Bouchet avait été reçu également.

L'examen terminé, ont repris la diligence pour Saint-Maixant où nous allâmes faire un tour au café en attendant le train. Cramois et Calineau, deux élèves de l'école de Coulon, qui avait été reçus les deux premiers firent une partie de billard et montrèrent leur générosité en payant les consommations.

Mais moi, j'étais refusé. Mon avenir pédagogique allait-il être brisé ? Devais-je abandonner mes études et retourner aux champs ? J'aurais pu le faire sans rencontrer trop d'objection de la part de ma mère. Mais je m'étais maintenant aiguillé dans une autre voie et je voulais y persévérer, ayant conscience que je pouvais réussir. Mr Augereau m'indiqua les deux moyens d'y arriver: étudier pour préparer directement le brevet, où me représenter l'année suivante à l'école normale. C'est ce dernier parti que j'envisageais. Au début de l'année scolaire, j'écrivis à Bouchet pour le prier de me donner des renseignements sur l'école normale et l'enseignement qu'on y donnait. Il me répondit complaisamment en m'éclairant sur ce que je voulais savoir, et en assurant qu'on y donnait une instruction solide. Je pris donc la ferme résolution d'entrer à l'école normale, et pour cela je résolus de consacrer tous les instants à l'étude en délaissant complètement les travaux agricoles. Les années précédentes, en effet, tout en allant régulièrement à l'école, je continuais à travailler au champ. J'allais faucher avec les autres, et quand neuf heures approchaient, je rentrais à la maison pour aller à l'école. Et le soir, après la classe, je revenais rejoindre les faneurs dans la Gagnerie. Dans ces conditions

je ne pouvais guère faire des études fructueuses.

Je résolus donc de ne pas me laisser distraire de mon travail scolaire par la moindre occupation. Je me renfermais dans la grande chambre dont deux fenêtres donnaient sur le jardin et j'y étais tranquille pour étudier. Par les belles journées d'été, je sortais dans le jardin avec un livre et je me promenais en étudiant une leçon ou en lisant une poésie.

La première année d'enseignement scientifique de Paul Bert venait de paraître. Mr Augereau en avait reçu un spécimen qu'il m'avait donné. Je lisais avec une averse curiosité. J'étais enthousiasmé d'y découvrir, sous une forme attrayante, les principales lois de la nature. C'est en examinant les fleurs de pois que je pris mes premières leçons de botanique. On ne me demandait plus aucun travail. Cependant quand les vaches arrivaient des champs, je sortais pour les faire rentrer à l'étable et les y attacher.

Et quand arriva l'examen, j'avais plus de confiance en moi que l'année précédente. Cette fois, c'est à Niort que se passèrent les épreuves écrites pour tout le département. Nous y allâmes, Mr Augereau et moi, toujours avec le char à bancs et la jument grise de la Cure. Un beau soleil dorait la plaine. Nous voyions des moissonneurs fauchant le blé, Mr Augereau me parlait de l'examen qu'il avait subi pour entrer au cours normal et où il avait triomphé facilement de son concurrent qui avait une énorme faute d'orthographe.

L'examen se passait dans une salle du musée où je voyais un grand panneau représentant, je crois, la mort de César. Des épreuves, je n'ai souvenir que de la composition française dont le sujet était libellé à peu près ainsi: "Si vous êtes reçus à l'École Normale, qu'elle est la matière que vous vous proposez d'étudier avec le plus de plaisir et d'ardeur ?". Beaucoup avaient choisi l'histoire, moi j'avais pris l'instruction civique et morale qui forme l'homme et le citoyen. Je présentais mon brouillon à Mr Augereau qui ne le trouva pas trop mal. On ne put nous donner le résultat de l'examen que le lendemain et je dus coucher à Niort avec Frédéric Dubreuil un camarade de l'école de Celles qui s'était présenté aussi. Mr Augereau ramena le char à bancs à Ste Blandine. Mr Moreau l'instituteur de Celles revint avec lui. Le lendemain Frédéric Dubreuil et moi nous fîmes la route à pied. Nous étions reçus tous les deux à l'écrit. Je retournais à Parthenais pour l'oral. Cette fois je fus reçu, non pas brillamment. J'avais le numéro 11 sur 17 ou 18, mais enfin j'étais admis à l'école normale. Ma situation étant assurée. J'étais délivré de souci de ce côté. Aussi, je passais mes vacances plus agréablement que l'année d'avant. Dubreuil ne fut pas admis, mais il présenta au brevet à la session d'octobre et fut reçu. Il fut placé quelque temps après dans une école de l'Indre-et-Loire où il a fait toute sa carrière.

Je me remis aux travaux agricoles. Je coopérais aux battages des céréales, et montait à mon tour, la paille sur le pailler. Puis, je préparais mon trousseau. Mr Augereau me donna des renseignements et des conseils pour l'achat d'une malle.

J'allais à Niort, avec le père Taverneau, un marchand de Bonneuil pour acheter des chaussettes, des serviettes, des chemises, etc. .... Ma mère, conseillée par Mr Augereau, avait acheté des draps et les avait fait et à la Saint-Michel tout fut prêt.

Je me souviens que la veille de mon départ, j'étais allé avec l'oncle Louis conduire une charretée de betteraves à l'usine de Celles. Et le lendemain, je rentrais à l'école normale, toujours par Saint-Maixent, la ligne de Niort à Ruffec et celle de Niort à Parthenay n'était pas encore en activité. Mais avant de raconter mes trois années de normalien, je veux essayer de retracer la vie des membres de la famille Pairault avec lesquels j'ai vécu pendant une partie de mon enfance et ma première jeunesse. C'est un acte de reconnaissance et de solidarité familiale que je tiens à accomplir.

**- MES ONCLES ET MES TANTES DE SAINTE-BLANDINE -**

L'oncle Jacques et l'oncle Louis en communauté à la Cure.

Quand, en 1875, ma grand-mère eut fait le partage de ses biens entre ses huit enfants, ni l'oncle Jacques, ni l'oncle Louis ne se trouvèrent en mesure de prendre individuellement la ferme de la Cure à leur compte, l'acte de partage ne leur ayant laissé que leur part du cheptel et de quelques immeubles peu importants. Ils comprirent alors que leur avantage était d'associer leurs ressources et leur travail en exploitant solidairement la ferme en commun. À part cela il n'y eut rien de changé dans leur existence, ils continuèrent leurs travaux comme par le passé, l'oncle Jacques, qui était l'aîné, s'occupant des affaires allant aux foires et marchés, faisant les achats et les ventes, soignant le bétail à la maison, l'oncle Louis dirigeant la main-d'œuvre. Ils s'entendaient d'ailleurs toujours parfaitement. Quant au ménage, il y avait des dépenses communes: nourriture, ustensiles et différents meubles, etc. ... Mais, en ce qui concernait les vêtements et l'entretien des enfants, chacun ménage avait son budget particulier alimenté par les produits de la basse-cour et de la laiterie, dont mes deux tantes se partageaient le prix.

### I - L'oncle Jacques: -

L'oncle Jacques était le troisième de la famille. Il était né à la Bonnauderie de Vitré, le 28 décembre 1835. Il suivait ma mère à un an près. Sans être très grande, sa taille dépassait la moyenne. Assez large de poitrine et d'épaules, il avait une constitution robuste. La démarche qui était celle d'un travailleur des champs sans prétention à l'élégance, n'avait jamais été modifiée et assouplie par l'exercice militaire.

Au moral, caractère pacifique, ni bavard, ni taciturne, il écoutait plus qu'il ne parlait et ses jugements étaient marqués au coin du bon sens. Son instruction était rudimentaire. Il écrivait peu, mais il lisait couramment le journal, pendant les journées d'hiver, l'almanach qu'il parcourait entièrement, et même à l'occasion un livre de la bibliothèque populaire.

C'était un rude travailleur. Dans sa jeunesse à la Bonnauderie, il était toujours levé le premier au temps de la moisson et bien avant l'aube, il faisait retentir sa "corne" (sorte de trompe en fer blanc) dans la campagne, pour montrer aux moissonneurs des villages voisins qu'il était déjà parti au travail. Et, à la Cure, quand on avait fauché au pré des Niolles, où croissaient certaines petites graminées roussâtres, qu'on appelait "soies de cochon", et qui glissait sous la faux. C'était lui qui remportait la palme en tondant mieux que tous les autres, l'herbe au ras du sol.

Comme le cordonnier Grégoire, il chantait en travaillant. Il paraît que dans sa jeunesse au repas de famille, au "bourlots", aux fêtes et aux noces, c'était un chanteur écouté. Et plus tard et jusqu'à ses dernières années, il conserva l'habitude de chantonner en vaquant à ses occupations. Je me rappelle qu'étant gamin je l'accompagnais aux écuries où nous allions faire une ronde

à la fin de la veillée. Je tenais la lanterne et lui regardait si tout était à sa place. Une mule s'était-elle détachée, il lui raccrochait sa chaîne, il garnissait les râteliers de paille pour la nuit. Si une bête ne mangeait pas, il en recherchait la cause, il l'a frottait avec un bouchon de paille pour la réchauffer. Quand tout allait bien, il avait toujours quelque refrain à fredonner. J'en ai retenu quelques-uns. Celui qui revenait le plus souvent était la "Lisette" de Béranger:

"Enfant, c'est moi qui suis Lisette  
La Lisette des chansonniers  
Dont je vous ai chanté plus d'une chansonnette  
Matin et soir sous le vieux marronnier  
Ce chansonnier dont le pays s'honore  
Où mes enfants, m'aimait d'un tendre amour  
Son souvenir n'enorgueillit encore  
Et charmera jusqu'à mon dernier jour (bis)"

Il lançait ensuite le refrain avec encore plus d'entrain

"Si vous saviez enfants quand j'étais jeune fille,  
Combien j'étais gentille  
Je parle de longtemps,  
Teint frais regard qui brille  
Sourire aux blanches dents  
Alors, Ô mes enfants... Combien j'étais gentille !"

Quelquefois c'était un couplet "Béranger a l'académie"

"Ha ! Mes amis, non je ne veux rien être  
Voilà ma gloire et voilà mon soutien  
Pour l'institut Dieux ne m'a pas fait naître  
Vous avez tant de poètes meilleurs  
Je ne veux rien aimer chanter et vivre  
Pourvu qu'on ait la rime à la raison  
Ici comment et comment est Molière  
L'académie à moi, c'est ma maison (bis)"

Le plus souvent, c'était des refrains champêtres, comme celui-ci qui exhale comme un parfum printanier:

"Un jour j'ai vu Lisette au bois,  
Elle cueillait des fraises, assise au plus beau des endroits  
Pour s'y asseoir sans chaises"

Ou parfois un couplet plus sentimental:

"Tu m'as trahi, cruelle Mélanie  
Tu ne m'aimes donc plus comme tu as fait autrefois"

Parfois aussi, c'était un refrain guerrier:

"Fleuve de l'Alma, rivages de Crimée

Ah ! Tremblez, voici les soldats d'occident"

Et cette chanson de chiffonnier:

"Dans le commerce, chacun s'exerce

Moi je fais ça pour gagner mon pain

Je vends mes peaux de lapin (bis)"

J'en passe et non des plus mauvaises.

En soignant le bétail, il s'occupait de toutes les besognes autour de la maison. Il chauffait le four tous les 10 à 12 jours et y enfournait le pain pétri par la ménagère. Il veillait à la bonne conservation de la boisson, vin ou piquette. Mais toutes ces occupations ne l'absorbaient pas entièrement et dans ses moments libres, il rejoignait les travailleurs dans la Gagnerie. À l'époque des semailles, celui-ci répandait le grain sur les sillons; son semoir de toile blanche agrafé aux épaules et noué autour des reins, il allait d'un pas lent et mesuré, jetant, d'un geste large la semence tantôt à droite tantôt à gauche.

J'ai dit que l'oncle Jacques faisait les foires et les marchés. Il s'y montrait acheteur prudent et vendeur tenace, mais d'une scrupuleuse honnêteté. Il ignorait ces ruses qui consistaient à tromper l'acheteur sur la qualité de la marchandise.

Comme tout paysan, il était attaché à la terre. Il n'en possédait que très peu. Vers 1878, La ferme de Juillé, située dans la commune de Prahecq, s'était vendue. Elle comprenait plusieurs champs situés dans la plaine des "Cent Journaux" qui furent acquis par de petits propriétaires de Ste Blandine. Mes oncles, qui commençaient à être à la hauteur de leurs affaires en achetèrent un morceau situé au lieu-dit les "Cachibonneaux" d'un hectare environ, qu'ils se partagèrent ensuite, mais qu'ils cultivèrent en commun.

Pour sa part de l'héritage paternel l'oncle Jacques avait eu avec ma mère, un lot indivis consistant en une petite borderie située à Montailon dans la commune de Mougou, comprenant une maison d'une seule pièce avec grenier au-dessus, un bâtiment de servitude, une grange et un four, le tout en assez mauvais état. Devant la maison s'étendait un terrain en pelouse où l'on déposait du bois et différentes choses, et derrière était un petit jardin qui descendait vers le ruisseau du Lambon. De l'autre côté de la route de Mougou, il y avait encore deux autres bouts de jardin. À part cela, il y avait deux pièces de terre d'une vingtaine d'ares chacune à peu près en dépendaient encore. L'une était située à quelques centaines de mètres de la maison au flanc du coteau qui bordait le vallon du Lambon. Il y avait plusieurs noyers qu'on vendit les uns après les autres. Le sol bossué par des rocs, ne pouvait servir que de pâturages pour les moutons. La deuxième pièce se trouvait un peu plus loin sur le plateau. Je l'ai vue vers 1880 plantée en vigne, mais après l'invasion du phylloxéra, on y fit

une prairie artificielle.

Ce fameux domaine n'avait évidemment pas une grande valeur, mais mon oncle y tenait autant qu'un roi à son royaume. Quand pendant la guerre il nous fallut le vendre pour des raisons de famille, il opposa toutes sortes d'objections.

Cette borderie était primitivement affermée à un charron, Pommier qui était un peu notre parent et qui l'habitait avec son gendre Pineau. Se trouvant trop à l'étroit, il demanda qu'on lui fit construire une chambre à côté de la maison. Comme mon oncle et ma mère ne voulaient point faire de frais pour cette bicoque, Pommier loua une autre habitation. On afferma alors la borderie à un cantonnier assez paresseux et aimant boire plus qu'à sa soif. Aussi c'était la misère pour se faire payer. Il fallait aller chercher l'argent, et souvent on revenait bredouille.

#### Mes voyages avec l'oncle Jacques à notre borderie

Dans les derniers temps, quand j'étais à Tauché mon oncle, par un beau dimanche passait me chercher avec son char à bancs et, au trot de la vieille jument, nous allions visiter "notre propriété". C'était presque une fête pour mon oncle. Le long de la route il me racontait diverses anecdotes du temps de sa jeunesse. Nous passions près d'un champ où il avait moissonné autrefois. Arrivés à la ferme de la Crouzille, il me racontait qu'il y avait conduit, à l'âge de 14 ou quinze ans, les juments au haras et me montrait une borne sur laquelle il grimpait pour monter à cheval.

Et après une heure de voiture, nous arrivions là-bas. Nous n'y faisons pas un long séjour. On nous invitait bien à déjeuner, mais nous n'acceptons pas, la cuisinière ayant une réputation de malpropreté méritée. On visitait les jardins la moitié en friche, (mon oncle en exprimait son mécontentement), on allait faire un tour au coteau du Lambon d'où on avait abattu les noyers, on payait les ouvriers qui avaient fait quelques réparations et on remontait en char à banc, le plus souvent sans avoir rien touché du prix de ferme. Ces voyages remplissaient mon oncle de satisfaction: il faisait ainsi acte de propriétaire.

Il faut maintenant que je revienne à la Cure. L'oncle Jacques, avec l'oncle Louis y exploita la ferme jusque vers la fin du siècle dernier.

#### Il va demeurer aux métairies

Grâce à un travail actif est bien ordonné et à une économie rigoureuse, ils y avaient assez bien fait leurs affaires et étaient en mesure de prendre l'un ou l'autre individuellement la ferme à leur compte. Ils profitèrent d'une occasion pour se séparer. À ce moment "Charlot" Pairault (numéro 2) cessa de faire valoir sa ferme. Mes oncles l'affermèrent et tirèrent à la paille pour désigner celui qui devrait quitter la Cure pour aller habiter aux Métairies. Le sort décida que ce serait l'oncle Jacques. Il y porta donc ses pénates et s'y instal-

la avec sa famille. Il ne fut pas d'ailleurs le plus mal partagé, car les terres étaient meilleures que celle de la Cure et avait été bien cultivées depuis longtemps. Il y est resté jusqu'à sa mort en 1917.

Il s'était marié tard, à l'âge de 36 ans avec la fille d'un cultivateur qui exploitait la ferme de Champolly situé dans la plaine entre Tauché et Prahecq. Elle était née à Vouillé en 1842 et avait elle-même trente ans. C'était une femme grande et fière, travailleuse et très économe. Elle n'avait pas d'instruction, n'ayant jamais fréquenté aucune école, ce qui ne l'empêchait pas de débrouiller parfaitement les comptes du ménage, car elle était intelligente et avait beaucoup de bon sens. Elle s'intéressait aux affaires et donnait à son mari des conseils qui étaient souvent suivis. Elle n'était certes pas sans défaut, mais c'était une ménagère d'ordre et de soins. C'était aussi une mère de famille qui savait bien élever ses enfants. Elle comprenait d'autant mieux l'utilité de l'instruction qu'elle en était privée. Aussi s'intéressait-elle beaucoup aux études de ses enfants, veillant à ce qu'ils apprissent régulièrement leurs leçons. Et quand je revenais à la Cure pendant les vacances, elle me parlait toujours de leur travail scolaire.

De même que l'oncle Jacques s'occupait des affaires importantes, c'était la tante "Magneronne" (1), sa femme qui dirigeait le ménage, faisait la cuisine, élevait les volailles et engraisait les porcs. Installée dans sa nouvelle maison, elle continua à la diriger avec une sévère économie avec l'aide de ses deux filles cadette, l'aîné s'étant marié quelques années avant. Elle était délivrée des soucis de la communauté. Elle aurait même voulu que les deux frères se séparassent beaucoup plus tôt. Malheureusement un accident vint mettre un terme à son activité. Comme elle faisait boire le bétail, elle fut bousculée par un jument. Elle tomba sur le sol de la cour et se fractura une jambe (2). Elle n'en guérit jamais complètement et resta le reste de sa vie sans pouvoir marcher autrement qu'avec des béquilles. Elle n'en dirigeait pas moins la maison et tout se faisait par ses ordres.

L'oncle Jacques et elle avaient eu quatre enfants. L'aîné Louis est né en 1874. Intelligent et sérieux, il fut un des meilleurs élèves de Mr Augereau. À 12 ans, il était reçu premier du canton de Celles au certificat d'études et quand Mr Augereau perdit sa première femme c'est lui qui avec l'adjoint assura le service de sa classe. Il aurait pu facilement continuer ses études pour être instituteur, mais il était indispensable à la ferme, d'autant plus qu'il avait trois sœurs derrière lui. Il resta donc à la culture. Il s'est marié avec la fille d'un cultivateur Victorine Robert qui est une grande travailleuse. Ils ont eu deux enfants, un fils, Alcide qui est l'aîné marié lui-même à Éva Proust. Ils ont déjà trois enfants: deux fils, Robert et André et une fille Paulette. Aimée, la sœur d'Alcide s'est mariée récemment avec Marcel Houmeau, un cultivateur de Mougou.

Après la mort de ses parents (sa mère est morte en 1913 et son père 1917) il (3) a pris à son compte la ferme des Métairie qui appartient maintenant à Mme Vaury.

Comme il a perdu un oeil à la guerre, il est titulaire d'une pension de 50 % et de la médaille militaire. L'aîné de ses sœurs Marie, s'était mariée avec un de ses voisins Henri Garcin. Ils eurent deux enfants, une fille Marie mariée elle-même avec un de ses cousins Philippe Sabourin et un fils Fernand mort à vingt-deux ans. Sa mère était morte longtemps avant lui en 1905 je crois. Des deux autres filles de l'oncle Jacques, la cadette Modeste est atteinte comme l'était sa mère de rhumatisme, mais plus gravement. Elle marche péniblement et ne peut guère se livrer à un travail fatigant. Elle ne s'est pas mariée et vit avec sa sœur Sophie, la plus jeune de la famille qui a épousé un de ses voisins Eugène Gibouin. Ils habitent maintenant à la Cure dont ils ont acheté une partie de la maison avec les servitudes, écurie, grange etc. ... Et trente cinq boisselés de terre dans la Gagnerie qu'ils exploitent avec celles que le cousin Gibouin a héritées de ses parents (4). Ils ont quatre enfants, deux fils, Maxime qui va avoir vingt ans et Fernand qui a quatorze ans tous deux intelligents et très sérieux, et deux filles Magdeleine (18 ans) très gentille et Suzanne (10 ans) qui prépare son certificat d'études. C'est une famille qui a bien du mérite. Le père étant atteint du mal de Pot (5) ne peut pas travailler la cousine Sophie a dû mettre la main à la charrue pendant que ses enfants étaient petits. Maintenant, c'est Maxime qui fait les gros travaux. Maxime et Fernand ont obtenu tous deux leur certificat d'études à 12 ans. Ils ont encore fréquenté l'école l'année suivante et ont suivi assidûment le cours d'enseignement que fait Mr Marché l'instituteur. Aussi ont-ils obtenu les diplômes qui en sont la consécration... Sur les instances de Mr Marché et du professeur d'agriculture Fernand a concouru pour une bourse à l'école d'Agriculture d'hiver de St-Maixent et il a obtenu une bourse complète ce qui représente presque la totalité des frais de pension. J'ai voulu en finir avec la lignée et de l'oncle Jacques avant de parler de l'oncle Louis.

## II - L'oncle Louis: -

L'oncle Louis était le plus jeune des fils de mon grand-père. Il était né en 1841 à la Bonnauderie de Vitré. Par certains côtés, il différait passablement de l'oncle Jacques. Il avait à peu près la même taille (1,70 m environ), mais il était plus svelte. Ayant accompli sous l'Empire plus de cinq ans de service militaire, il y avait acquis plus de souplesse et d'élégance. D'une nature expansive, il aimait à raconter ses aventures, et comme il était intelligent et qu'il avait su observer, sa conversation était intéressante. Incorporé dans l'infanterie de marine, il tint garnison à Brest où il vit évoluer dans la rade les grands vaisseaux de lignes tels que la "Bretagne" et le "Louis XIV" tous à la voile en ce temps-là. Il remarqua aussi les gigantesques travaux qu'on faisait dans le port (construction de môle et de jetées).

Il fut envoyé ensuite avec une partie de son régiment à l'île Taïti, au milieu de l'océan Pacifique et fit, pour s'y rendre un long voyage sur la frégate de la "Néréide". Il en a rédigé la relation sur un cahier que sa fille, ma cousine Hortense a bien voulu me communiquer. Je me fais un plaisir d'en citer plusieurs passages qui, étant donnée l'instruction très élémentaire qu'il avait reçue, ne s'en tirait vraiment pas trop mal. Je n'ai guère corrigé que les fautes d'orthographe.

### Voyage sur mer de France à Taïti -

"Embarqués à Brest, sur la frégate de la "Néréide" le 6 février 1864, par un temps de pluie et de neige, nous mettons à la voile le 17 du même mois à une heure de l'après-midi. Nous nous engageons dans l'océan Atlantique par un beau temps. Nous ne tardâmes pas à perdre la terre de vue. Nous regrettions le beau pays de France en nous éloignant du toit paternel où nos chers parents pleuraient leurs enfants exilés. Quelques jours après le départ, en passant par le golfe de Gascogne, la mer devint mauvaise. La frégate balancée par les vagues comme une coquille de noix sur l'eau. Le roulis et le tangage ne tardèrent pas à donner le mal de mer aux passagers. Presque tous en furent atteints. Point d'appétit, point de courage, point de force, rien que des vomissements de tous côtés.

Après dix à douze jours de mer, nous arrivons à Las Palmas, port espagnol des îles Canaries. Nous relâchons et y restons quatre jours pour faire de l'eau et prendre quelques vivres. La chaleur était déjà excessive. Nous fûmes étonnés de voir les habitants de ces îles accoster notre bord avec des embarcations pleines de fruits: oranges, bananes etc. ... qui attireraient nos regards surpris. Seulement, c'était hors de prix. Mais comme la plupart d'entre nous n'avaient jamais goûté de banane, fruits nouveaux pour nous, on était heureux de pouvoir s'en rafraîchir. Le 6 mars, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes vers le cap de Bonne Espérance qui est à 2 500 lieux de la France....

... De jour en jour la chaleur devenait plus grande. C'est que nous approchions de l'équateur et le 19 mars, nous passions sous la ligne du soleil. La chaleur était étouffante. Là, selon la tradition, une grande fête fut célébrée: nous subîmes le baptême du père La Ligne. C'était quelque chose d'admirable, toutes les pompes à incendie du bord étaient allumées et fonctionnaient avec rapidité, envoyant à une hauteur extrême l'eau qui retombait en torrents sur le pont du navire, en moins de dix minutes il fut tout inondé. Nul n'a été exempté de ce baptême, pas même le commandant du bord. C'est lui-même qui a commencé ce joyeux divertissement.

Après 65 jours de navigation nous apercevons le cap de bonne espérance et pendant huit jours nous avons été en vue de la terre sans pouvoir en approcher davantage. Tantôt le vent nous était contraire, tantôt le temps était calme. Nous étions toujours en face de la passe de la baie, à paravirer de tribord a bâbord. Enfin, le huitième jour qui était le 7 mai, on se décide à passer entre les deux montagnes qui forment l'embouchure de la baie. Sitôt que nous eûmes dépassé ces deux pics, nous

aperçûmes une étendue d'eau immense et dans le lointain, à l'horizon la ville Simonsbé, où nous devions aller mouiller le soir, à huit lieues de la passe. Mais un vent frais s'éleva qui de plus en plus nous devint contraire, et de là, un ouragan, une tempête se dressa contre nous avec fureur. Toute la voile étant sur la frégate, nous marchions avec une force irrésistible vers une pointe de rocher à fleur d'eau qu'on n'avait pu apercevoir, quand tout à coup, un officier de bord qui était de quart dans la hune du petit hunier cria d'une voix désespérée "Un rocher droit devant nous !" Ah ! Ce moment critique un frisson s'empara de tous. C'en était fait de nous sans le sang-froid d'un officier du bord qui, à cent mètres de ce rocher, d'une voix tonnante et ferme commanda une manœuvre décisive. Oh! À sa dernière parole, tout le monde s'élança avec un courage extraordinaire. En un instant la frégate était virée de bord. Nous pûmes ainsi éviter une mort qui nous tendait ses bras sanglants. Il nous aurait fallu tous périr, car nous étions à deux lieues de terre.

Pour comble de malheur, à peine délivrés de ce mauvais pas, les vagues nous entraînaient une seconde fois dans le péril au moment même où l'amiral anglais commandant la rade donna l'ordre de mettre à l'eau toutes les embarcations disponibles pour venir à notre secours, car il nous voyait entraîner dans le gouffre. On commanda de mouiller et de larguer les voiles. On mouilla une ancre à tribord. Cela n'arrêta guère le navire dans sa vitesse précipitée; on en mouilla une seconde, et enfin une troisième. À ce moment, le navire se ralentit, mais le vent qui était d'une force extraordinaire nous entraîna une troisième fois vers la mort. Comme on allait mouiller la quatrième ancre, la frégate s'est jetée sur un vieux gros navire anglais qui sert de détention aux prisonniers et qui était ancré et amarré de tous bords. Par bonheur une ancre de notre navire s'est accrochée à une chaîne de bâtiment et nous sommes demeurés là. Cela a été notre salut, car nous allions nous briser sur cette pointe de rocher où les vagues se heurtaient avec une agitation terrible. C'est après une grande partie de la nuit qu'à force de travail et de manœuvres fatigantes, nous sommes parvenus à stabiliser un peu notre navire pour attendre le jour.

Le lendemain matin, une vapeur anglais est venue nous reconnaître et nous a remorqué à 900 mètres de là, où nous étions à l'abri du vent.

Au moment du choc des deux navires, des fracas se font entendre et causent de grands dégâts à la frégate. Il a fallu rester une vingtaine de jours au mouillage pour faire les réparations qui ont coûté 40 à 50 000 Francs. Le 24 mai, nous avons entendu une canonnade acharnée de tous les bâtiments de baie 15 gros navire armés en guerre en l'honneur de la reine Victoria dont c'était la fête. Enfin nous partons le 27 mai. Nous mettons à la voile pour nous diriger sur l'île de la Réunion (ou Bourbon) colonie française. Notre voyage a été assez heureux les vents nous ont été favorables. Au bout de 23 jours de mer nous arrivons à la Réunion. Il nous a fallu mouiller à deux kilomètres et demi de terre: la rade se trouve en pleine mer et n'est abritée que d'un seul côté. Les vents du Nord y sont généralement très forts, et bien des fois, les navires qui y sont en mouillage sont obligés de faire voile pour se retirer de cet endroit où ils ne reviennent qu'au bout de huit à dix jours.

L'île de la Réunion est remarquable par ses plantations de canne à sucre, de tabac, de café etc. ... La capitale est St Denis. Nous avons admiré ses belles maisons richement ornées de grands arbres.

Après quatorze jours de relâche, nous avons mis à la voile pour faire route vers Sydney en Australie. Dans les premiers jours de ce trajet, nous avons été favorisés par le vent, mais peu de temps après la mer devint grosse et mauvaise, le vent était violent et le froid de jour en jour plus rude. Pendant 20 à 25 jours la mer fut épouvantable, les vagues s'élevaient à une hauteur extrême, la pluie, la neige, le verglas nous était un accompagnement de tous les jours.

Nous apercevons la terre de Sydney le 16 août et le lendemain nous rentrons dans la baie par l'aide d'un vapeur anglais qui va nous remorquer à une distance de 5 à 6 lieues en mer. Nous arrivons au mouillage à la nuit tombante si bien que nous ne pouvons admirer la ville et le port qui sont d'une beauté remarquable.

Le port est large et traverse la ville en serpentant d'une extrémité à l'autre. Les petits paquebots anglais y font un mouvement perpétuel en transportant les vivres et marchandises du pays.

La ville de Sydney est très grande, les rues sont larges et droites et la largeur des trottoirs est en proportion de celle des rues, les maisons sont grandes, hautes et très belle; la plupart sont bâties en corail. C'est une des plus belles villes que j'ai vues. Nous y avons relâché 21 jours pour faire de l'eau et prendre une grande quantité de vivres.

Sitôt le chargement fait, nous levâmes l'ancre et nous des appareillâmes pour faire voile sur la Nouvelle-Calédonie qui se trouve à 300 lieues de Sydney. C'était une nouvelle possession Française occupée en 1867. Au bout de dix jours de marche nous sommes à la hauteur de l'île des Pins. Le 7 septembre, à huit heures du matin, nous aperçûmes la Nouvelle-Calédonie avec ses montagnes dont les sommets mornes et bleuâtres se perdent dans les nuages. Au moment où nous entrions dans la baie, nous entendîmes les cris de joie de nos camarades qui apercevaient les couleurs tricolores du pavillon Français flottant sur la frégate. Ils étaient là en garnison depuis trois ans; ils nous criaient: "La relève ! La relève ! Ce n'est pas trop tôt". Le lendemain de notre arrivée, on fit débarquer les troupes qui étaient à destination de la Nouvelle-Calédonie, la 24ème compagnie d'infanterie de marine et une batterie d'artillerie de marine.

La terre de Nouvelle Calédonie est très montagneuse et rapporte, très peu (6). La ville de Port de France (7) qui est la capitale est récemment bâtie, depuis la prise de possession par les Français. Elle est toute petite, mais assez gentille; les arbres ne sont pas encore assez grands pour donner de l'ombre. La chaleur y est ardente en plein jour. Mais le soldat n'y est, pas trop malheureux, car le climat est sain et les maladies ne sont pas fréquentes.

Les habitants de ce pays sont totalement sauvages et anthropophages. Leur teint est d'un nègre jaunâtre, ils ont les yeux rouges et féroces, l'air barbare.

L'île de la Nouvelle Calédonie est presque inabordable, elle est entourée de nombreux cordons de récif, il n'y a que deux ou trois passes: celle de Fort de France (Nouméa), est la plus grande, mais elle est très difficile.

Nous partons de la Nouvelle Calédonie le 7 octobre après avoir embarqué des troupes d'artillerie et d'infanterie afin d'effectuer leur retour en France. Nous nous dirigeons vers notre destination l'île de Taïti qui est à neuf cents lieues de la Nouvelle Calédonie. À mesure que nous en approchions, tout le monde éprouvait un contentement général lorsqu'un beau matin le 7 novembre, nous apercevons la terre de Taïti. Ah ! c'en était des cris de joie et des acclamations enthousiastes: " Taïti ! Taïti ! notre destination tant espérée! ".

Ce jour même, la mer devint calme et nous fûmes obligés de rester au large; le lendemain, nous avançons assez vivement vers la terre quand tout à coup un vent du nord se dressa devant nous et nous obligea à demeurer une seconde fois au large. Le troisième jour, à la pointe du jour, nous vîmes arriver l'avisos Latouche Tréville qui vint nous chercher en pleine mer, à une distance de cinq lieues et nous remorqua jusqu'au milieu de la rade.

Ah! il fallait voir, sur le quai Napoléon, la foule des personnes qui étaient venues saluer notre arrivée et qui de loin nous criaient " Des Français des nouvelles de France! des soldats français ! la relève! là relève! ".

Après quelques minutes de mouillages, des embarcations, des pirogues chargées de fruits de toutes espèces, des oranges, des bananes, des cocos etc. ... viennent accoster notre bord. Vers dix heures, on donna l'ordre de faire débarquer les troupes... On nous fit mettre sac au dos et on nous débarqua presque aussitôt. Nos camarades qui nous espéraient depuis longtemps, étaient très content de pouvoir nous serrer la main.

Du quai Napoléon, on nous conduisit à la caserne. Les clairons en tête nous sonnaient des marches militaires pour nous dégourdir les jambes, car depuis neuf mois nous étions renfermés comme des oiseaux dans leur cage et privés de toute promenade. A la fin, on finit par ne plus se tenir sur ses jambes.

Il faut dire aussi que le voyage nous avait beaucoup fatigués et que nous avions éprouvé les rigueurs de températures extrêmes, tantôt la chaleur était ardente. Nous avons eu deux hivers et deux étés pendant notre traversée.

Enfin nous voilà dans ce beau pays de Taïti. L'île de Taïti est une des plus belle de l'Océanie, sa capitale est Papeete. C'est là que réside la Reine Pomare IV et le Commandant commissaire impérial gouverneur des îles placées sous le protectorat de la France. Les habitants de ces îles sont beaucoup moins sauvages que ceux des autres parties de l'Océanie. Lors de la découverte de l'île de Taïti et des îles voisines on a trouvé des hommes robustes, beaux, bien faits et peu sauvages, et de jour en jour la civilisation des Français a fini par les gagner.

D'ailleurs ils ont une langue qui se traduit très bien, ils tiennent même à la conserver tandis que les sauvages de la Nouvelle Calédonie et des îles de la Mélanésie n'ont que des cris pour se faire comprendre. Les Taïtiens savent tous lire et écrire le français, mais la plupart n'osent le parler parce qu'ils ne peuvent pas

bien s'exprimer; ils disent qu'ils sont honteux de ne pouvoir pas bien parler devant des Français. Leur alphabet n'a que quinze lettres: A, B, D, E, F, H, J, M, N, O, P, R, U, V, T.

La terre de Taïti est très fertile et très productive. Si les Indiens savaient en profiter, ils pourraient en retirer de grandes richesses, mais ils sont paresseux et insouciants, vu que la terre leur fournit de quoi vivre sans la travailler. Elle produit en effet les fruits les plus délicieux et les plus nourrissants, tels que l'orange, le coco, la banane, la goyave, le fei, le maïore ou fruit de l'arbre à pain, le taro, la patate douce, l'igname, etc. ... Tout cela leur procure une nourriture suffisante en tout temps. Leur seul travail consiste à entretenir un petit jardin auprès de leur case pour la culture de ces différents fruits, et à faire une partie de pêche. C'est là leur travail favori: du matin au soir, on les voit partir dans des pirogues ou nacelles sur les récifs et s'y livrer à la pêche des poissons et de toutes espèces de coquillages.

Dans certaines îles, les Indiens se livrent à la pêche des nacres et c'est de là que proviendrait en grande partie leur fortune. Mais ils ne savent pas tirer partie de l'argent, d'ailleurs, ils ne savent pas le garder, dès qu'ils ont une pièce de 10 ou de 20 francs, ils se livrent à la boisson, ils boivent de l'eau-de-vie du pays qui est d'une force de 25 à 30 degrés.

Il y a à Taïti beaucoup de colons. européens de divers pays qui se livrent à toutes les branches de commerce, ils possèdent aussi de belles propriétés où ils ont des plantations de café, de vanille, de coton surtout qui sont d'un grand rapport à Taïti .

La ville de Papeete est belle et assez grande. Elle est bâtie sur un emplacement plat, les rues sont larges et ornées de grands arbres dont les branches vigoureuses arrondissent au-dessus des rues leur feuillage touffu et verdoyant en formant une voûte qui garantit le promeneur des rayons ardents du soleil tropical. Les maisons sont en grande partie en planches, mais bien construites, elles sont ouvertes en pandanus. Il n'y a que les principaux bâtiments qui sont en pierre; le palais du Gouvernement, celui de la reine, le tribunal, la caserne, la direction du génie et plusieurs magasins appartenant à des négociants.

Taïti a été appelée à juste titre la reine de l'Océan Pacifique par les grands navigateurs Cook et Bougainville, car c'est vraiment un paradis terrestre, les arbres y sont toujours verts et couverts de fleurs ou de fruits, la température est modérée le matin et le soir, on respire un air embaumé de mille parfums exhalés des arbres odoriférants et des fleurs d'Europe et des tropiques.

Les habitants ont le teint cuivré, le nez largement épaté, la bouche un peu grande et les lèvres plutôt grosses, les yeux noirs vifs et brillants, les cheveux d'un noir d'ébène, sauf quelques exceptions. Les femmes sont généralement plus blanches et plus belles que les hommes. L'habillement des hommes consiste en un chapeau de pia ou écorce de bambou une belle chemise très fine et un pantalon blanc de coutil ou de toile. La plupart, la semaine n'ont pour vêtements qu'un morceau d'indienne qu'ils nomment paréo et qui remplace le pantalon. Les femmes ont aussi pour coiffure un chapeau de paille orné de plumes d'autruche de différentes couleurs elles mettent une grande robe de mousseline ou de soie, semblable au peignoir des dames européennes. Un très petit nombre ont des chaussures. ils n'y a que les plus avancés en civilisation qui mettent des souliers les jours de grande fête.

Leur religion est protestante, mais ils sont très superstitieux.

L'île ne renferme aucun animal malfaisant si ce n'est le taureau sauvage, le cent pieds et quelques petits lézards (dits sourds) le scorpion, mais aucune de leur blessure n'a de gravité. Les bœufs, les chevaux, les moutons, les chèvres, les porcs, les volailles de toutes espèces y abondent, mais aucun oiseau gazouilleur ne sillonne l'air si pur ne chante dans les arbres verdoyants des magnifiques vallées."

J'ai à peu près tout transcrit de cette relation. J'en ai respecté le style, n'en corrigeant que quelques incorrections. J'ai voulu y changer des expressions, mais je me suis aperçu que cela détruisait la personnalité du style et rendait moins bien la pensée de l'auteur. Aussi l'ai-je rarement fait.

Du séjour de mon oncle dans l'île de Taïti je ne dirai pas grand chose.

La vie de garnison était sans doute assez monotone. Quant aux mœurs et à la vie des Indiens, il les a assez bien décrites dans le récit que je viens de transcrire. Tout ce que je puis me rappeler de ce que je lui ai entendu dire d'eux est à leur avantage. Par exemple dans leurs réunions ou palabres, il vantait leur attention à écouter l'orateur dans le plus grand calme. Il les avait d'ailleurs en grande estime.

FAISANT FONCTION DE GENDARME:

Pendant son séjour à Taïti, l'oncle Louis avait pendant un certain temps rempli les fonctions de gendarme colonial. Je vois, transcrit sur son cahier, onze procès verbaux qu'il avait dressés dans l'exercice de ses fonctions. Je reproduis le suivant:

PROCÈS - VERBAL

constatant que le sieur Larague a contrefait les marques de la douane

-----  
Nous, Pairault Louis, caporal d'infanterie de marine, faisant fonction de gendarme et Gey Louis-Joseph, gendarme à la résidence de Punaavia, revêtus de nos uniformes, nous trouvant de service en ville conformément à l'ordre de nos supérieurs et ayant été informé par la rumeur publique que le sieur Larague, Marchand de mousseline et autres objets de cette nature, demeurant en la rue quai Napoléon, était soupçonné d'avoir appliqué sur divers ballots de marchandises qu'il avait introduite en fraude, de fausses marques de la douane, nous nous sommes à l'instant transportés au bureau des employés de cette administration et leur avons fait part de ce qui était parvenu à notre connaissance.

De suite, le sieur Fougère, vérificateur, s'est rendu avec nous à l'étalage du sieur Larague, et, y étant, s'est fait représenter les marchandises qui s'y trouvaient. La vérification qu'il en a faite en notre présence lui a fourni la preuve qu'en effet, sur sept ballots, cinq étaient revêtus de plomb sur lesquels une fausse marque de la douane avait été appliquée. Le sieur Larague interpellé de faire connaître en quel lieu, quand et par qui ces ballots avaient été introduits en Océanie, a refusé de répondre, prétextant que ces marques étaient légales, que rien ne pouvait faire croire à leur contrefaçon et qu'il n'avait de compte à rendre à personne à l'occasion de ses marchandises.

Le sieur Fougère vérificateur des douanes a déclaré alors au sieur Larague qu'il saisissait les cinq ballots revêtus de marques présumées fausses, qu'il lui en déclarait procès verbal et l'engageait à venir assister en son bureau à la vérification des marchandises contenues dans les dits ballots, comme aussi à la remise qui serait faite à l'autorité compétente des plombs empreints de marques contrefaites. Le sieur Larague ayant déclaré ne vouloir obtempérer à cette invitation et attendu que l'existence de fausses marques de la douane sur les marchandises du sieur Larague fait présumer qu'il est l'auteur de la contrefaçon, et, alors qu'il n'en serait pas l'auteur, comme il le prétend, il est constant qu'il en a fait usage, ce qui, dans l'un et l'autre cas, constitue au terme de l'article 142 du code pénal, un crime susceptible d'être puni de peines et infamantes, nous lui avons déclaré, au nom de la loi que nous l'arrêtons et qu'il allait être par nous conduit par devant Mr Le Secrétaire Général, et mis à la disposition de ce magistrat ce que nous avons fait sans désespérer, après avoir invité le sieur Fougère, vérificateur des douanes à remettre au parquet, comme pièces à conviction, les marques contrefaites qui ont été saisies sur les marchandises du dit sieur Larague.

De tout ce que dessus, avons rédigé le présent procès-verbal pour l'original être remis à Mr Le Secrétaire Général, et copie adressée hiérarchiquement à notre Maréchal des logis, commandant la gendarmerie de Taïti.

Fait et clos le 28 mars 1865.  
signé: PAIRAULT GEY

Il resta environ deux ans à Taïti, île enchantée dont le climat tropical est tempéré par la mer, et dont la végétation luxuriante et l'abondance des fruits divers permet aux indigènes une vie facile et paresseuse.

Pendant le séjour qu'il y fit l'autorité militaire organisa un voyage autour de l'île dans le but d'établir des relations amicales avec les chefs de district et les indigènes. Il écrivit un récit intéressant de cette petite expédition dont il faisait partie. Sa fille Hortense (Mme Laidet) m'a communiqué le cahier qui contient ce récit, mais les premières pages ayant été déchirées, je n'ai pu voir comment le voyage avait été organisé.

VOYAGE AUTOUR DE L'ÎLE DE TAÏTI (Extraits) "

"...

Nous nous engageons dans les montagnes par un beau temps. C'est un plaisir d'escalader ces escarpements, d'autant plus que, une fois au sommet, la fraîche brise du large et le gracieux coup d'œil des vallées voisines et des horizons fuyants, encore noyés dans les vapeurs légères du matin, compensent largement la fatigue de quelques minutes d'ascension".

Pourrait-on faire une description plus parfaite de paysage ? L'oncle Louis n'avait fréquenté que l'école de son village et encore quelques mois d'hiver seulement. Il est vrai qu'alors l'âge de la scolarité allait jusqu'à dix-huit ans. Mais il avait l'esprit curieux et observateur et savait goûter les beautés de la nature. Je n'ai guère relevé dans son récit que des fautes d'orthographe par-ci, par-là. Voici maintenant décrite l'arrivée de la colonne à Taravao:

"Vers une heure, on dépasse un blokaus construit au bord de la mer, et nous apercevons au-dessus de nous le pavillon tricolore qui flotte sur Taravao, place forte occupée par un détachement de notre régiment. La garnison en armes est rangée en bataille sur le plateau. On vient nous reconnaître. La sentinelle avancée arrête la colonne en criant "Qui vive ? " On lui répond " France ! " " Quel régiment ?" "2ème d'Infanterie de marine " Quand il vous plaira "

Au même moment, la colonne se remet en marche, les clairons sonnent le pas de charge pour monter à Taravao. Le Commandant du poste vint saluer le Commissaire impérial. Les troupes dressent les tentes et chacun de nous se met en quête pour préparer la soupe que nous mangeons avec un appétit dévorant. Les moins fatigués arpentent ensuite le terrain uni du plateau. Voici la nuit. Mais le temps est si doux, l'air si pur, la lune verse si abondamment ses paisibles clartés sur la nature endormie que beaucoup d'entre nous se livrent à de nocturnes excursions".

Et ce paysage de montagnes n'est-il pas bien présenté ?

"À mesure que nous nous rapprochons du sud de la presqu'île, le pays devient plus pittoresque, les montagnes ont changé d'aspect et laissent voir à nu leur squelette de granit, leurs arêtes abruptes, dentelées, déchirées, percent partout la végétation vigoureuse qui paraît vouloir les envahir en plusieurs endroits, des blocs énormes se dressent dans un pêle-mêle grandiose et témoignent de la puissance des convulsions qui à une époque inconnue, ont bouleversé le sol de Tarapu.

Parmi ces grandes masses immobiles d'arbres et de rochers, de nombreux torrents bondissent et font jaillir en cascades leurs eaux tumultueuses au milieu desquelles les rayons du soleil se jouent en reflets grisés. Il y a des effets de lumière, des oppositions de teintes, une vigueur de contraste à ravir un paysagiste. Aussi nous admirons avec enthousiasme ces masses d'eau qui tombent d'une hauteur énorme."

Voici maintenant l'arrivée à Tautira:

"La Cheffesse et les habitants de son district sont rangés sur deux rangs devant la Chefferie formant une allée pour recevoir le Commandant et les troupes, des chœurs sont chantés au moment où la colonne arrive et des cris enthousiastes sont poussés en l'honneur de l'Empereur et de la France et, après l'échange des compliments ordinaires, les troupes dressent les tentes ."

Et plus loin, je lis ceci:

" 14 juillet - Nous laissons Tautira à six heures du matin. La Cheffesse nous accompagne jusqu'aux limites de son district et on se sépare d'elle au moment où le jeune chef de Puen vient avec le drapeau de son district à la rencontre du commandant commissaire impérial. C'est chez ce chef que doit se faire la halte du déjeuner, et nous arrivons au moment où s'achèvent les préparatifs du repas. Ici, un bœuf a été abattu pour être offert au détachement. On vient de retirer son corps tout entier du four Kanague, et cette masse cuite à point entourée d'une bordure de petits porcs rôtis exhale une odeur appétissante, le tout reposant sur un épais lit de feuillage. Les tables destinées à recevoir les troupes sont couvertes de mets de toute nature, dont l'abondance donne à croire que nous sommes à jeun depuis plusieurs jours."

Voici maintenant la description de l'attaque du fort de Taravao par les troupes du détachement:

" Pendant que le repas s'achève nos hommes construisent avec des branches de bourao trois ou quatre échelles légères qui leur serviront à escalader les murs de Taravao car ils n'ont pas oublié qu'on va les conduire au feu (g) . Après une marche courte et peu fatigante, nous sommes à Mfaiti. On s'y arrête près de l'église pour dresser le plan de l'attaque. Deux colonnes de tirailleurs partent en avant, l'une qui prend par le bord de la mer, doit tourner la position et se découvrir à un signal donné, l'autre, par l'intérieur, va inquiéter le coté ouest du fort et la réserve et l'artillerie restent en arrière avec le commandant. Nous arrivons silencieux et cachés par des bois épais jusqu'à trois cents mètres des murailles. À un signal du commandant, on ouvre le feu, la fusillade commence, le canon gronde, le fort répond, l'action devient générale. Presque aussitôt la fusillade de nos tirailleurs s'entend dans le lointain. La garnison par un feu bien nourrit soutient l'attaque pendant deux heures mais trop peu nombreux et elle ne peut défendre à la fois les quatre faces du fort et pendant qu'elle concentre ses forces pour repousser la deuxième colonne qui l'occupe du coté de l'ouest, le premier détachement arrive au pas de charge, les tirailleurs montent à l'assaut au moyen des échelles dont ils s'étaient munis et fusillent du haut des murs les assiégés qui succombent sous la foudre d'un simulacre de combat acharné. Les défenseurs du fort sont obligés de se rendre et d'ouvrir leurs portes au gros de notre armée. Nous entrons triomphalement dans la citadelle. Cinq minutes après la paix est faite et l'accord le plus franc, le plus parfait règne entre vainqueurs et vaincus. Ni morts, ni blessés, car nous étions transformés en acteurs du cirque impérial."

Voici maintenant la colonne en marche:

" 16 juillet - le détachement laisse Taravao de grand matin pour se rendre à Tahupoo. Au bout d'une demi-heure de marche, on passe un bras de mer peu profond, mais large de cinq à six kilomètres. Nous nous y engageâmes avec témérité. C'était un curieux spectacle de voir des petits soldats sac au dos s'avançant lentement au milieu des lames qui montaient jusqu'à la ceinture. A part ces légers accidents, on atteint sans encombre la terre ferme. Chacun secoue et tord ses vêtements mouillés et la marche continue."

Après avoir fait halte à Matavac, où le détachement est accueilli par les acclamations les plus franches et les plus sympathiques la colonne reprend sa marche

" Nous partons à une heure de l'après-midi. Le sol présente sans cesse à nos yeux de magnifiques richesses, des forêts d'orangers, La couleur jaune des oranges nous offre un coup d'œil admirable. Le parfum qu'elles répandent est délicieux. Quelle fortune recèle cette nature encore vierge, pleine de vigueur et de force, inondée de lumière et toujours inexploitée (9)."

Et plus loin,

"Nous laissons Tahupoo au point du jour. Les paysages que nous avons admirés hier à notre passage ne perdent rien à être vus aujourd'hui à travers les brumes transparentes du matin. On pourrait passer des années au milieu des beautés naturelles de cette île fortunée sans en épuiser jamais la féconde variété" .

Et parlent de chaleureuses réceptions

"À cinq heures, nous arrivons à Teahupoo. Nous y sommes reçus comme à Matanae. À peine avons-nous planté nos tentes que les habitants nous comblent de vivres et de rafraîchissements. Après le cérémonial de la réception, on va se restaurer par un repas bien ordonné offert par la générosité des habitants. Les soldats se pressent en foule au milieu des tables autour desquelles circulent de jeunes et jolies indigènes parfumées de monoi, couronnées de fleurs et parées comme des victimes pour un sacrifice."

Même enthousiasme à Vairo:

..."les parois de la case dans laquelle doit se faire le lama-raa-maa (10) sont tapissées de fleurs et de verdure; les feuilles du mahire, du nahe et du palmier y abondent et répandent partout leurs parfums pénétrants. Les tables garnies de franges de couronnes faites avec des fruits rouges de pandanus supportent comme ornements des troncs sculptés de fer dans lesquels sont fixés de longs rameaux flexibles réunis par des guirlandes de tiaré."

Voici maintenant une étape plus fatigante:

"18 juillet. Au point du jour, nous levons le camp de Taravao, et par un beau soleil d'Austerlitz, mais plus chaud, nous prenons définitivement la route de la capitale par le côté droit de l'île. L'étape est longue, mais il n'y a pas à se décourager, car la journée de demain doit être consacrée au repos. La marche devient lente au milieu des marais dans lesquels nous sommes engagés. La route est minée par les eaux de la saison des pluies; il ne reste plus qu'un informe pavage de blocs de corail parsemés çà et là, et si on veut éviter de rouler dans la boue, il est nécessaire de marcher avec prudence, d'autant plus que l'eau et le vase empêchent de bien voir les endroits où se posent les pieds. Nous rencontrons ensuite des bancs de sable, des rivières et une chaîne de montagnes dont la terre est tellement grasse que nous avons de la peine à nous tenir debout pour la franchir. C'est la seule d'ici à Papeete. Elle a peu de hauteur, et malgré sa pente rapide nous voici au sommet. De ce point élevé nous voyons dans son ensemble le port Phaeton qui s'étend à l'ouest. Les eaux calmes de la baie baignent le rivage boisé. De chaque côté, les montagnes s'élèvent en gradins que le soleil du matin caresse de ses rayons rouges et dont les pics orgueilleux semblent adoucis."

Au district d'Atimaono, où l'on fait une grande halte,

"après le repas, on va se promener, visiter la vaste plantation de coton de Mr Stessart, un des plus riches négociants anglais de Taïti ."

A Papara, un des plus grands districts de l'île, l'enclos, pourtant si vaste de la chefferie peut à peine contenir la multitude des assistants refoulés sur les côtés pour faire place au détachement qui se range en bataille pendant que les belles allées humaines qui l'entourent poussent des cris de joie et des acclamations: Vive l'Empereur ! Vive la France !"

"Vers cinq heures, les troupes vont se placer aux tables dressées en fer à cheval dans l'enclos. Ici, comme ailleurs, les habitants nous comblent de vivres de toute nature, et vers le soir, les himene de Papara se font entendre, et par la hardiesse et l'ensemble de l'accord, les chœurs sont vraiment remarquables .

21 juillet - la colonne se remet en marche pour se rendre à Paca. Nous arrivons assez promptement à la pointe de Mara. Ici, la montagne ne laisse entre elle et la mer qu'un tout étroit passage. Sur sa pente presque verticale, des arbres, des fougères entrelacent de mille manières leurs tiges et leur feuillage épais; les énormes racines rampantes du hutu s'enfoncent comme des griffes dans les anfractuosités du roc qui semble en plusieurs endroits être fendu sous les constants efforts de cette végétation puissante, de gros quartiers de roche gisent çà et là sur les cotés du chemin, la plupart couverts de mousse ont depuis longtemps roulé des hauteurs, mais quelques autres encore garnis de terre végétale, ont été entraînés depuis peu, et indiquent au voyageur qu'un long séjour dans cet endroit pourrait être dangereux.

Cependant on ne peut passer à Mora sans en visiter les cavernes si remarquables par le singulier phénomène d'optique qu'elles présentent. En se frayant un passage à travers un bois de lianes et de végétaux enchevêtrés. On arrive en présence de l'ouverture des grottes. Une nappe d'eau paisible et sombre s'étend aux pieds de l'observateur. Elle baigne partout les parvis et la voûte de deux excavations assez larges, mais dont le fond paraît être immensément éloigné, et l'œil se perd dans ces dédales. Il y a quelque chose de bien remarquable, car si on s'efforce d'atteindre avec une pierre un point quelconque qui paraît assez rapproché, on est littéralement stupéfait en voyant le projectile, quelle que soit d'ailleurs la force du bras qui le lance, tomber à peine au cinquième de la distance à parcourir. L'illusion est complète. Le but qu'on veut atteindre paraît si proche, qu'il faut répéter plusieurs fois les mêmes essais avant d'être convaincu de leur inutilité ...

On y a même tiré des coups de pistolets d'un assez fort calibre, chargés à ballés, et dont les projectiles retombaient, comme les pierres aux pieds du tireur. Il semble que les corps pesants, pierres, fer, pièces de monnaie, plomb etc. ... qui ont servi à l'expérience, perdent toute force de projection en avant, se soustraient même aux lois de la pesanteur et se comportent comme le feraient à l'air libre une plume ou tout autre objet léger." ...

..." Après avoir fait halte pour déjeuner, nous accélérons notre marche, nous dépassons la seconde pointe de Mara. Devant nous, se dégagent des brumes du matin, l'île de Moorea s'élève peu à peu sur la mer et détache vigoureusement ses crêtes sinueuses sur le bleu pur de l'horizon.

Ici, la route est large, unie et facile. Elle passe sous des massifs de cocotiers et s'enfonce sous de fraîches variétés d'orangers. Plus loin, elle se continue fatigante à travers d'énormes bancs de sable et des buissons de goyaviers brûlés par le soleil. Le temps est lourd, la chaleur accablante, la marche ralentie, car à chaque ruisseau s'arrêtent en foule des traîneurs altérés. Vers trois heures seulement, nous atteignons le village de Paca, nous y trouvons tous les habitants réunis près de la case du chef: d'un côté, les hommes coiffés de beaux panamas et couverts de ? (11) ...rouges et jaunes avec de beaux pantalons et des souliers vernis, eux qui, pendant les autres jours, marchent pieds nus et se couvrent avec un simple paréo, à notre droite sont rangées les femmes; pour coiffure, elles ont un magnifique chapeau avec des plumes multicolores et de gracieuses couronnes faites avec des touffes ondoyantes de Tavareva. Ces légères parures ont coûté bien des heures de travail - il a fallu aussi beaucoup de temps pour enlever aux cocotiers l'épiderme nacré de ses feuilles et pour tresser les blanches pailles de pia. Enfin, toute la population du district est réunie sur la place de chefferie pour recevoir la colonne en poussant des cris enthousiastes de Vive la France ! Vive l'Empereur ! Vive la Reine !

Le dîner est offert par le chef Tetofao. Des tables dressées sous une tente de feuilles de cocotiers, près de la chefferie, et formant un vaste carré sont destinées aux trois cents hommes du détachement; une autre table placée au milieu du carré recevra Mrs les officiers. Ici, l'abondance des viandes et des mets de toutes sortes surpasse tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Pour en donner une idée, disons que chaque table de douze couverts supporte, alignés sur deux rangs douze porcs rôtis, de taille très respectable, et qu'il ne faut pas songer à compter les poulets, canards, poissons et vivres de toutes sortes qui s'alignent en pyramides par-dessus ces pièces de résistance. Il y aurait certainement de quoi rassasier deux milles hommes pendant une jour-

née entière. C'est un festin homérique qui rappelle les noces des nobles de l'ancien temps.

Les Indiens s'empressent autour des tables à renouveler les plats et les provisions et répètent sur tous les tons: " Mangez, amis, mangez !" Ces braves gens croient nos estomacs européens doués de cette élasticité complaisante qui, les jours de grande armua-raa-maa, permet aux leurs d'engloutir des quantités d'aliments vraiment effrayantes. Un tel festin suffit à leur nutrition pendant les deux ou trois journées suivantes qu'ils passent dans une espèce d'engourdissement."

Voici maintenant l'arrivée à Faara:

"30 hommes environ de ce district ont imaginé pour être agréables au Commandant, de former une garde d'honneur. Ils sont habillés de tuniques de drap rouge avec épaulettes, de pantalons blancs et coiffés de shakos. Ils se sont procuré des sabres et des fusils et manœuvrent avec l'accord et l'ensemble des vieux soldats de l'Empire, et c'est entre deux haies de ces soldats improvisés que le Commandant et le corps expéditionnaire font leur entrée dans le district de Faao. Les détachements d'infanterie et d'artillerie qui n'ont pas fait partie de l'expédition sont depuis longtemps arrivés à Faara et sont rangés en bataille devant la chefferie pour attendre notre arrivée. Chacun est heureux de revoir des frères d'armes et des amis. On se communique quelques détails de la promenade."

...Puis, " c'est l'immense banquet offert par la reine qui s'est rendue à Faara depuis plusieurs jours pour en surveiller les préparatifs. Jamais, dit-on pareil repas ne s'est donné à Taïti, à la connaissance des anciens colons ... La Fare-hau, la plus vaste des cases de l'île sert de salle à manger. À l'une des extrémités, une longue table ovale est destinée à la Reine, au Commandant, aux officiers, aux dames, aux chefs et cheffesses. Sur les cotés, tous les soldats, matelots et civils présents, 600 hommes environ vont s'asseoir à des tables abondamment garnies de plats de toutes sortes. Le pain, le vin, la viande figurent avec une abondance effrayante. Enfin, au centre, tout ce qui peut entrer de la population indienne prend place sur des nattes alignée en travers à un mètre de distance et séparées par des monceaux de mets de toutes espèces. Dire ce qui fut consommé à ce festin; dire quelles hécatombes de bœufs, de porcs, de volailles, quels effrayants volumes de maïons et de féi, quelles charges de vivres de toute nature il y fallut pour satisfaire tous ces estomacs, est une tâche devant laquelle nous reculons.

Pendant le repas, plusieurs toasts sont portés à la Reine et à l'Empereur. Les chants indiens commencent à se faire entendre. Quelques soldats aussi se réunissent pour former une chorale (12) et exécutent quelques-uns de nos chants nationaux que le commandant et les officiers applaudissent avec plaisir ...

Enfin le repas se termine au milieu de la foule qui pousse des cris d'enthousiasme, quand, tout à coup les clairons sonnent la marche du régiment. Il était dix heures du soir, tous les soldats se rallient aux faisceaux, un peu en gaieté; chacun fait ses préparatifs de départ. Un instant après, les clairons rappellent au champ, c'est le signal du départ.

La Reine et M. le Gouverneur vont en tête avec leur nombreuse escorte, suivis de tous les officiers et soldats. Tout le monde se met en mouvement pour se rendre à Papeete tous les habitants de Paara viennent nous accompagner jusqu'à la capitale avec chacun un flambeau à la main; ils se placent de distance en distance le long de la colonne de manière à éclairer tout le monde, ils nous couvrent de fleurs, de couronnes, en criant toujours la même répétition: " hourra -farani -houra !" Les clairons et tambours sonnent et battent continuellement des marches de retraite, on aurait dit une véritable retraite aux flambeaux.

Nous arrivons assez rapidement à Papeete. Toute la population est sur notre passage. Nous faisons notre entrée dans la ville au milieu d'un enthousiasme indescriptible et des acclamations des plus vives et les plus franches que nous poussons en entrant dans la cour du quartier, où le Commandant, accompagné de son état major, se sépare de nous en nous félicitant de notre courage.

Il garde un excellent souvenir de cette longue tournée pendant laquelle nous avons été constamment en contact avec la population Taïtienne, il est heureux de voir que nous avons supporté pendant dix-huit à vingt jours les pénibles fatigues du tour de l'île de Taïti avec beaucoup d'endurance, sous le lourd fardeau de nos sacs, et nous nous sommes séparés aux cris de Vive la Reine! Vive le Commandant!"

..." Le tour de l'île était fini, l'aigle impérial avait volé de clocher en clocher et nous pourrions dire avec orgueil que nous étions les premiers soldats qui avons fait le tour de l'île de Taïti, séparés de la mère patrie par l'immensité des mers, à une distance de six mille lieues."

Je ne voulais citer que quelques extraits de cette relation de voyage mais tous les passages me semblaient si intéressants que j'en ai peu sacrifié.

L'impression qui ressort de ce récit, c'est la beauté et le pittoresque des sites de cette île enchantée, l'exubérance de sa végétation, ainsi que la franche hospitalité de ses habitants et leur enthousiasme à recevoir les soldats français.

C'est pendant son séjour à Taïti que l'oncle Louis reçut les galons de sergent, car il avait fait les fonctions de gendarme avec le grade de caporal.

A cette distance du pays natal, les nouvelles qu'il recevait de ses parents et amis étaient plutôt rares, et il lui fallait profiter du passage des bateaux pour envoyer lui-même ses lettres. Il avait noté sur son cahier la date de chacune des lettres qu'il écrivait ainsi que celle de la réponse. On peut voir qu'elles ne sont pas rapprochées:

Nouvelles reçus hors de France:

- 1°) Écrit à mes parents au Cap de Bonne Espérance le 20 mai 1864 et reçu la réponse le 9 novembre à Taïti.
- 2°) Écrit à mes parents le 14 novembre 1864 et reçu la réponse le 22 juillet 1865.
- 3°) Écrit à Vimpierre le 4 février 1865, et reçu la réponse le 20 août 1865.
- 4°) Écrit à mes parents le 28 juin 1865 et reçu le 25 février 1866.
- 5°) Écrit à mon cousin Charles le 20 mai 1865 et reçu le 26 décembre de la même année.
- 6°) Écrit à François Magneron le 22 août 1865 et reçu la réponse le 25 février 1866
- 7°) Écrit à mon oncle de Vitré le 28 décembre 1865 et reçu la réponse le 1er août 1866
- 8°) Écrit à mes parents le 28 février et reçu la réponse le 1er septembre 1866.
- 9°) Reçu une lettre de mon oncle de la Groie-l'Abbé le 1er avril 1866.
- 10°) Écrit à mon oncle de la Groie-l'Abbé le 3 avril 1866.

Il avait gardé un excellent souvenir de son séjour à Taïti. Néanmoins il vit arriver sans déplaisir le moment de son retour en France. Ce deuxième voyage sur mer fut beaucoup moins long que le premier, car il se fit sans escale en doublant le cap Horn pointe extrême de l'Amérique du Sud.

- (1) Marie Magneron, fille de François Magneron et d'Henriette Chebrou née à Vouillé le 9 mars 1842, décédée à Ste Blandine le 27 mars 1913.
- (2) col du fémur
- (3) on l'appelait et on l'appelle toujours "Pairault" pour ne pas confondre avec l'oncle Louis, quand ils habitaient ensemble à la Cure.
- (4) ils ont affermé aussi, je crois pour occuper les enfants qui grandissent.
- (5) cela est faux, c'est la disparition complète de synovie dans la colonne vertébrale et les hanches.

Maxime GIBOUIN.

- (6) cela a changé depuis
- (7) elle s'appelle maintenant Nouméa.
- (8) il s'agit évidemment d'une manœuvre qui était prévue.
- (9) elle doit l'être maintenant.
- (10) grand repas.
- (11) sans doute il s'agit de vêtements qui couvrent le haut du corps, dont le nom n'est pas exprimé.
- (12) il devait en être. Je parlerai plus loin de ses talents de chanteur.

### Voyage sur mer de Taïti en France:

(Ce ne sont que des notes succinctes relatant les divers incidents de la traversée.)

"Embarqués à Taïti (Océanie) le 22 septembre 1866 pour retourner en France à bord de la Frégate la "Sybille", Partis de la rade le 23 à 9 heures du matin, par l'aide du remorqueur le Latouche-Treville.

Après avoir passé près des îles Tuamotu, nous nous dirigeons vers le Cap Horn. Le 28 septembre, un navire en vue, le 6 octobre, un navire en vue, le 19 octobre avoir passé près de l'île Diego Almiraz; le 20 avoir doublé la pointe du Cap Horn; à 7 heures du matin; même jour à 9 heures du matin aperçu un banc de glace à tribord, du côté de la Terre de feu, même jour aussi aperçu un navire français; le 21, un navire en vue: le 22 aperçu un navire à tribord, près de la terre; le 23 passé à la hauteur des îles Malouines; le 24 aperçu un second banc de glace à bâbord, du côté opposé à la terre, il a dit-on une lieue de circonférence et sa hauteur est de 40 à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer; le 27 le petit foc a été enlevé par un coup d'orage; la mer était tout à fait houleuse sans être mauvaise, mais toujours un vent debout accompagné de pluie et de froid qui a duré jusqu'au 5 novembre. Le 9 novembre, vu un navire anglais qui a communiqué avec nous par le moyen du télégraphe; le 12 aperçu un autre navire dans le lointain; le 13 aperçu les îles de la Trinité, le 14 un navire en vue; le 15, un navire en vue; le 16 passé la ligne du soleil à 4 heures du matin et avoir aperçu 2 navires: le 18 à hauteur des îles de l'Ascension; le 19 aperçu 7 navires dans la journée, dont 3 ont passé à portée de fusil de nous et nous ont rendu les honneurs; le 20 les passagers ont lavé les hamacs - avoir aperçu 2 navires; le 27 aperçu un navire dans la brume du matin; à 4 heures du soir, en vue d'un autre navire; le 28 arrivé à la hauteur de l'île Ste Hélène et avoir aperçu un navire américain qui a passé près de nous, le 30 trois navires en vue; le 1er décembre, 3 navires en vue; le 2 un navire en vue; le 3 navire en vue, le 5 un navire en vue; le 7 un navire en vue; le 8, deux navires en vue; le 9 en vue de la terre des Malouines; le 10 un navire en vue, le 18 trois navires en vue; le 19 en vue des feux de l'île d'Ouessant à 9 h du soir et le 20 sur les 2 à 3 heures du matin en vue de phare du Goulet de Brest et sur les 5 heures aperçu la terre. Vers 6 heures et demie, à la pointe du jour nous avons mouillé entre les deux terres pour attendre le jour et la brise.

Vers 8 heures et demie, on lève l'ancre et à 10 heures nous sommes mouillés dans la rade de Brest.

Le tour du monde est fait et le voyage terminé après être restés près d'un an sur mer. La lecture de ces mots paraîtra sans doute monotone, mais pour celui qui les a rédigées, les moindres incidents avaient de l'importance dans la solitude de la pleine mer.

### Campagne de 1870:

Je n'en ai pas encore fini avec la vie militaire de L'oncle Louis. Au début de la guerre de 1870, dans le courant d'août il fut rappelé comme ancien soldat d'infanterie de marine pour la défense de Paris. Il était occupé au battage du blé à Conzais, quand on vint lui annoncer qu'il devait partir. Son régiment occupait le plateau d'Avron qu'il fallut ensuite évacuer pour occuper le Port d'Ivry. Il assista à la bataille de Champigny; il participa aussi à la défense du fort du Mont Valérien et au combat de la gare aux bœufs où l'infanterie de marine se distingua.

Il essuya, en pleine campagne les rigueurs de ce terrible hiver, il connut les affres de la faim pendant le siège, mangeant du pain fait avec des substances innommables.

Après l'armistice, il visita en sa qualité de sergent, les hôpitaux de Paris pour y relever le nom des soldats malades. Il put ainsi connaître les différents quartiers de la capitale. Son régiment devrait être caserné non loin de la place de la Bastille car je lui ai entendu dire que lorsqu'il avait un peu perdu sa route, dans les rues de Paris, il regardait en l'air pour tâcher d'apercevoir

par dessus les toitures des maisons, le génie de la colonne de juillet qui était pour lui un point de ralliement.

Il fut libéré vers la fin de l'hiver. Je me rappelle toujours un peu vaguement il est vrai (j'avais 7 ans) son arrivée à Conzais avec Martineau, un domestique qui faisait partie de la garde mobile et avait été évacué en Suisse avec l'armée de Bourbaki. Je vois encore l'uniforme de drap rouge de Martineau et celui de marsouin de mon oncle. Ils étaient assis à table pour souper. Martineau ne semblait pas trop fatigué mais mon oncle paraissait accablé; il était couché sur la table et ne montrait aucun appétit bien que Martineau l'invitait à manger des pissenlits. Mon oncle Louis, ayant fait cinq ans et demi de service militaire dont un an de voyage sur mer et deux ans passés à l'île de Taïti, et ayant encore fait la guerre de 1870, sous Paris, faut-il s'étonner qu'il eut gardé un souvenir ineffaçable de ce temps passé sous les drapeaux ? et qu'il aimait à raconter jusqu'aux moindres incidents de sa vie militaire ? Mais c'était surtout les événements qui se rapportaient à cette île de l'Océanie qu'il aimait à évoquer. Il ne tarissait pas sur les détails de sa vie dans cette île enchantée, décrivant les mœurs de ses habitants, la beauté de ses paysages, la majesté de ses montagnes. Dans la famille, nous l'écoutions toujours avec plaisir. Mais les paysans, ses voisins, s'y intéressaient moins et se lassaient assez vite de l'écouter. Aussi, lui donnaient-ils, parfois un peu narquoisement le surnom de "Taïti", ce qui n'était d'ailleurs pas très méchant.

Comme presque tous les membres de la famille Pairault, c'était un chanteur passionné. Il chantait comme les oiseaux chantent, en travaillant, en bêchant au jardin, en exécutant un travail de grosse menuiserie, ou en conduisant la charrue et aussi le dimanche, en faisant sa toilette, surtout quand le soleil rayonnant d'un vif éclat, réjouissait la nature.

J'ai demandé à sa fille Hortense qui est ma filleule, de m'envoyer un extrait du cahier de chansons qu'il avait copié, et voici ce qu'elle me répond:

"C'est avec un plaisir infini que je vous envoie ces chansons, il me semble retourner de trente ans en arrière, au soir, à la veillée, quand les pieds sur ses sabots de bois, devant le feu, en faisant des paniers ou des palissons, mon père nous sifflait ou nous chantait ses belles chansons que nous reprenions ensuite avec lui, en tournant notre rouet avec Sophie (1) et la pauvre Madeleine (2) surtout qui avait une voix si harmonieuse que c'était un rêve de l'entendre chanter".

Voici ces chansons dont je ne vais citer que le titre et quelques vers:

Le louvetier	Je suis grand louvetier du roi Et passé maître en vénerie, Jamais un loup n'a devant moi Fait un pas sans perdre la vie Aussi dès l'aube au rendez-vous, Je suis à la fontaine aux loups etc. ...
--------------	--

C'est une de celles que je lui ai entendu souvent. Et celle-ci qui fait penser à la belle poésie de Victor Hugo.

Cain tua Abel            Au fond de quel désert m'enfuirai-je moi-même  
                             Pour dérober mon front à la foudre du ciel  
                             En tout temps, en tout lieu, l'on me crie anathème,  
                             Où n'entendrai-je plus le dernier cri d'Abel  
                             Il me disait: "songe à notre mère,  
                             Le même lait autrefois nous nourrit"  
                             Et sans pitié, moi j'ai frappé mon frère,  
                             Je suis maudit! je suis maudit !

En voici une autre qu'il chantait très souvent

Maure et captive        Ne pleure plus vierge de France  
                             Sur ton pays tant regretté,  
                             Ouvre ton cœur à l'espérance,  
                             Pars, je te rends la liberté  
                             Que Dieu te guide et te protège  
                             Va-t-en bien loin, bien loin de moi,  
                             Ta voix me rendrait sacrilège  
                             Et j'oublierais mon Dieu pour toi.  
                             Ce Dieu que tu blasphèmes m'ordonne d'être humain,  
                             Mais quand tu seras loin (bis)  
                             Pense à moi si tu m'aimes, si tu m'aimes !

Et encore celle-ci:

La Juive                Jeune fille, toi que j'adore,  
                             A genou, je viens te bénir,  
                             Je vais mourir si jeune encore  
                             Hélas que vas-tu devenir ?  
                             Viendras-tu prier sur la pierre etc. ...

J'en cite encore plusieurs autres:

Adieu Venise            Canaux où ma fraîche gondole  
                             Voguait le soir avec espoir,  
                             Les accords de ma barcarolle  
                             Ne vous troubleront plus le soir.

et le refrain

Adieu Venise  
Mon beau pays Terre promise  
Doux paradis; etc. ...

Et cette sérénade dont je me rappelle l'air:

Il est minuit chaque porte est close,  
Pas une lumière au balcon,  
L'amour veille quand tout repose,  
Partons, partons, partons etc. ...

Voici encore

Brise du soir            Quand les brises du soir passent sur la vallée  
                             Je crois encore la voir mon âme est consolée,  
                             Elles m'apportent sur leurs ailes  
                             Les souvenirs de mon pays, etc. ...

Refrain

Écho, redis-moi la chanson du pays etc. ...

Et celle-ci qu'il chantait en nous en expliquant les termes: âme captive va (la vapeur), ta colonne passe (la fumée).

La locomotive	Oh! ma locomotive, Quand ton âme captive, En vapeur fugitive, Sors de tes flancs brûlants	Refrain Tu pars, belle d'audace Tu dévores l'espace Et ta colonne passe Comme un éclair Dans l'air.
---------------	--	--

Et ma filleule ajoute: " Il est bien loin le temps où cette chanson faisait son apparition. Depuis, les autos, les avions, l'électricité etc. ... et le stylo avec lequel j'écris: que d'inventions !" Voici maintenant:

Gérard, le tueur de lions, qui a chanté sa "bonne carabine"  
Je t'aime bien, ma fidèle compagne,  
Je t'aime mieux que l'or de la casbah  
Allons, allons, encore une campagne,  
Attendons l'heure où le lion viendra  
Hier, il a, dans la ferme voisine,  
Mangé deux bœufs, c'est un rude causeur.  
Quand il viendra, ma bonne carabine,  
Fais ton devoir, frappons, frappons au cœur.

Je termine par la chanson de ma tante "Pairaude" que la cousine Madeleine chantait si bien:

Rêves parfums, au frais murmure,  
Petit oiseau qui donc es-tu ?  
Je suis l'amant de la nature,  
Crée par Dieu, par lui vêtu etc. ...

et dont voici le dernier couplet:

Dans tes chansons, toujours joyeuses,  
Petit oiseau, que chantes-tu ?  
Je chante mes plumes soyeuses  
Ma liberté, mon bois touffu,  
Je chante l'astre qui rayonne  
Et ma campagne et mes amours,  
Je chante le Dieu qui me donne  
Un grain de mil et les beaux jours.

Ces chansons naïves valent bien les refrains de cafés-concerts et les scies à la mode du jour.

J'ai entendu l'oncle Louis chanter bien d'autres chansons dont j'ai retenu quelques bribes que je fredonne aussi parfois en binant mon jardin. J'aime à répéter ces airs d'autrefois. Cela rappelle un passé de plus de cinquante ans. Un des refrains qu'il lançait avec plaisir était celui-ci:

Trois fois trente hivers ont blanchi ma tête,  
Je ne suis plus jeune, mais je chante encore,  
Comme au temps passé, chaque jour de fête,  
De mes doux accents j'ouvre le trésor.  
Sous un ciel d'azur, tant que j'entendrai                   (  
Chanter les oiseaux, moi Je chanterai.                    (bis

Ou bien, ce chant de laboureur,

Aux paysans, le bon Dieu donne  
Les blés aux riches épis d'or,  
Les grappes que mûrit l'automne,  
La terre et son fécond trésor  
C'est sur son sein que sans relâche,  
Prodigue, il sème à pleine main,  
Aussi plus tard il en arrache  
De quoi nourrir le genre humain

Refrain                    Paysan, la nuit s'achève,  
                              L'alouette va s'éveiller,  
                              Avant que l'aube se lève,  
                              Aux champs il te faut travailler.  
                              Vite à la charrue, mes grands bœufs, voici le sillon !  
                              Hue! marchez! ou gare à l'aiguillon !

J'en passe et des meilleurs, comme la chanson des montagnards pyrénéens qu'il avait chanté avec ses camarades de régiment à bord de la frégate, par les belles soirées où la mer était calme. Mais il ne faut pas que j'oublie le Petit Bordeaux qu'il lançait à la fin des repas de société, quand il était en train:

                              Petit cigare à robe grise  
                              Humble et fier comme un grillon,  
                              Par toi le monde fraternise:  
                              Noble, manant sont tous égaux  
                              Devant le petit Bordeaux  
                              Devant le petit Bord, bord, bord,  
                              Devant le petit Bordeaux.

Je m'arrête car je n'en finirais pas. L'oncle Louis était un gai boute-en-train. Il avait conservé dans son langage des termes d'ordre maritime ou militaire: lorsqu'on lui versait à boire, pour indiquer que son verre était suffisamment plein, il disait subitement "Stop! " en levant le verre. Avait-on un travail à exécuter rapidement, par exemple, du foin à rentrer ou à mettre à grosses meules à l'approche d'un orage, il entraînait son personnel en disant: "Il faut enlever ça à la baïonnette "

L'oncle Louis n'était pas sans défaut, mais par son caractère ouvert et loyal, il était sympathique à toute la famille et à ses voisins.

Il s'était marié en 1874, à l'âge de 32 ans, avec Rose Fouchier qui n'en avait que dix neuf dont le père habitait le hameau de Bois-Renoux. Il avait un fils de deux ans plus âgé que sa fille, qui se maria avec la plus jeune de mes tantes Françoise dont je parlerai plus loin. La tante Rose différait de caractère avec la tante Magneronne. Elle était moins proche de ses intérêts et manquait un peu d'ordre et de soin dans ses affaires, ce qui faisait quelquefois disputer l'oncle qui avait conservé ses habitudes d'ordre du régiment. Mais, en somme, ce n'était pas une mauvaise personne.

J'ai raconté plus haut qu'à partir de 1875, l'oncle Jacques et l'oncle Louis exploitèrent la ferme de la Cure en communauté et qu'ils se séparèrent vers 1892. L'oncle Jacques étant allé habiter aux Métairies, ce fut l'oncle Louis qui resta à la Cure. Ayant une nombreuse famille à élever, il eut quelques difficultés à faire ses affaires étant donné surtout qu'il traversa une période défavorable à la culture (sécheresse de 1893, invasion des sauterelles etc. ...). Néanmoins il finit d'y élever ses enfants (il en avait eu huit) et quand il mourut en 1903 il était à peu près sorti de peine.

Après sa mort, l'aîné de ses enfants Auguste aidé des conseils de l'oncle Fouchier prit la direction de la ferme jusqu'à la fin du bail. La famille se sépara ensuite Auguste se maria et alla habiter Exireuil. Il est maintenant gardien de bureau à la poste de St Maixent, Il a deux frères beaucoup plus jeune que lui qui sont à Paris, l'un Charles est dans la Police municipale. Je ne sais pas ce que fait l'autre Émile. Quant à ses sœurs, l'une Julie est décédée à l'âge d'une vingtaine d'années vers 1895. L'autre Louise s'était mariée la première avec Geoffriau de Bonneuil. Elle n'a eu qu'une fille qui a épousé un de ses cousins Auguste Sabourin. Hortense, ma filleule, vient ensuite. Elle habite à Taverne près de Périgné. Son mari Laidet exerce la profession de maçon. Ils ont trois enfants, une fille mariée à Touzot, marchand de bestiaux à Négressauve, un fils marié à Brioux maçon comme son père et une autre fille de dix huit ans, Alice, qui est couturière.

La suivante doit être Constance, mariée à Naslin. Elle a d'abord habité Pied-de-Lièvre près de Bois-Renoux. Ils ont plusieurs enfants qui doivent être grand maintenant. Naslin exploite actuellement une ferme à Gascognolles; La plus jeune fille de mon oncle est Alida qui a épousé Alcide Julien Pairault qui exploite l'importante ferme de la Barbinière de Thorigné. Ils ont cinq filles dont une est mariée avec un instituteur.

Cette énumération généalogique paraîtra peut être fastidieuse, mais j'ai voulu, autant que possible, indiquer tous les descendants de la famille Pairault.

Maintenant, il faut que je revienne en arrière. Il y avait, comme je l'ai dit, deux ménages à la Cure, et comme les enfants, des deux cotés, naissaient à des intervalles assez rapprochés, mes deux tantes étaient en partie absorbées par les soins divers à leur donner, une servante était donc indispensable pour aider au travail de la maison et pour conduire aux champs le troupeau de moutons. Il fallait en outre un grand domestique pour toute l'année et un autre pendant les travaux d'été, et je ne parle pas de moi, dont les services n'étaient cependant pas négligeables.

(1) la plus jeune fille de l'oncle Jacques.

(2) Madeleine Vallet, fille de la tante "Pairaude" décédée en 1904.

III - LE COUSIN JACQUES (PAIRAULT) -

Le domestique à l'année était un cousin de mes oncles et de ma mère: Jacques PAIRAULT. Pour le distinguer de l'oncle Jacques, on l'appelait "Jacquet". Son père devait être fils de David PAIRAULT qui avait pris une ferme dans la commune d'Aiffres en sortant de la Groie-l'Abbé. Il s'était marié avec une sœur de ma grand'mère. Il exploitait avec mon grand-père (chacun par moitié et séparément) la ferme de la Bonnauderie. Il avait eu un autre fils qui était mort au régiment et deux filles qui étaient mariées, l'une à Ingrand, l'autre à Madier. En sortant de la Bonnauderie, il alla s'établir au moulin de Moinard, sur le Lambon, non loin de la Bonnauderie.

Sa femme et lui moururent avant 1870. Le cousin Jacques était donc orphelin. Jusqu'à son mariage, sauf un service qu'il fit à la Groie-l'Abbé, il fut tout le temps domestique soit à Conzais avec l'oncle Pierre, soit à la Cure, et il était considéré comme un membre de la famille.

J'allais souvent travailler avec lui. Il avait huit ans de plus que moi. Il n'avait pas fait de service militaire, son frère étant mort sous les drapeaux. Il aimait lui aussi chanter en travaillant. C'étaient le plus souvent des chansons champêtres qu'il répétait, idylles naïves et romances sentimentales, telle que:

Jeannette a cassé sa marmite  
Jeannette, la belle fermière,  
S'en' allait aux champs un matin,  
Portant dans une marmite en terre  
Le déjeuner de son cousin  
Et comme elle allait un peu vite,  
Un caillou se trouvant par là,  
Et la pauvrette trébucha  
Et fit une chute subite.  
Se relevant avec douleur,  
Elle s'écriait Dieu quel malheur !  
Jeannette a cassé sa marmite (bis)

L'aventure se termine d'ailleurs par un mariage. Il chantait souvent cette autre chanson d'allure plutôt mélancolique. Il s'agit d'une pastourelle abandonnée par son berger:

Auprès d'un bois, non loin de sa chaumière  
S'y promenant à la fraîcheur du soir.  
Versant des pleurs, une jeune bergère,  
Disait ainsi les yeux sur son mouchoir:  
Il est bien tard et l'heure est avancée,  
De mon berger je n'entends pas les pas,  
Il m'a trahi, cruelle destinée,  
Je l'attends bien, mais lui ne revient pas etc. ...

Je cite aussi ce passage:

Quand le soleil fait place à la nuit sombre,  
Bien doucement murmure le Zéphir  
Si je l'entends qui soupire dans l'ombre,  
C'est un beau rêve ah ! laissez moi dormir (bis)

Il chantait encore les chansons de l'oncle Louis telles que: Maure et captive, qui évoque la captivité d'une jeune Française qu'un chef généreux rendait à la liberté, et ce naturaliste qui ne manque pas d'originalité:

Buffon Cuvier & Lapeyrou  
Classaient ainsi tous les animaux:  
Insectes, poissons, quadrupèdes,  
Crustacés, reptiles et oiseaux.  
J'ai réformé cette méthode  
Et je trouve bien plus commode  
D'assortir lorsque je les vends,  
Les animaux avec les gens.  
Messieurs, je ne vends pas je donne,  
Mes animaux les plus chéris,  
La fauvette à la prana donne  
Et le caniche aux vieux amis.  
J'ai le tigre pour le farouche  
Le susceptible prend la mouche,  
J'offre le paon aux vaniteux .  
Et l'abeille aux gens mielleux etc. ...

Parfois aussi c'étaient des chansons plus légères des gaudrioles qu'il répétait mais assez rarement.

Comme je l'ai dit plus haut, nous allions tous les deux dans la Gagnerie, nos outils sur l'épaule, sarcler des pommes de terre ou des betteraves, faner du sainfoin ou étendre du fumier, selon la saison, travaillant au grand air, quelquefois sous la pluie, sous les rayons ardents du soleil d'été, mais quand le temps était clément que l'alouette chantait dans les airs lui aussi lançait ses refrains joyeux. Nous travaillions avec plaisir, et le soir, en revenant des travaux nous entonnions ensemble quelque chant s'harmonisant avec le calme de la nature.

Avant sa mort (1916) sa femme et lui s'étaient par testament donné mutuellement la jouissance de leurs biens pendant leur vie. Sa veuve, la cousine Julie Lavergne a donc de quoi subvenir à tous ses besoins. Aussi a-t-elle affermé toutes ses terres. Elle n'est pas d'ailleurs inactive: elle rend encore beaucoup de services à ses neveux et à ses voisins et s'occupe chez elle de travaux de broderie.

IV LA TANTE "PAIRAUDE" née à Vitré (la Bonnauderie) le 20 octobre 1839, décédée à Sainte Blandine le 13 avril 1913.

J'en ai maintenant fini avec la maison de la Cure et les personnes avec qui j'y ai vécu de dix à dix huit ans. Mais comme je l'ai dit dans le courant de ce récit, j'avais deux tantes qui s'étaient mariées à Ste Blandine. L'une était la tante "Pairaulde" (on ne l'appelait jamais autrement, mais son prénom était Madeleine). Son mari, Louis Vallet était de famille catholique, mais ils furent mariés au temple, et leurs enfants Louis et Madeleine y furent tous deux baptisés. Louis Vallet possédait

sa maison et quelques bouts de champs, insuffisants pour l'occuper tout le temps. Il s'engageait donc une partie de l'année. Au début de l'année 1875, il fut victime d'un coup de pied de cheval et mourut quelque temps après. Quoique catholique, il voulut être enterré par le pasteur de Verrines Mr le Beau qu'il avait entendu plusieurs fois et qui avait un véritable talent de parole.

Ma tante restait seule avec ses deux enfants, dont l'aîné Louis, avait à peine huit ans. Elle fit labourer ses terres par mes oncles qui lui semaient son blé, rentraient ses récoltes et battaient ses gerbes. Elle avait une très bonne vache renommée pour la qualité de son lait en crème (ma tante faisait je ne sais combien de livres de beurre par semaine) et ses veaux étaient recherchés par les éleveurs. Elle pouvait engraisser des cochons dont un était sacrifié pour la viande du saloir, de sorte qu'en pratiquant une stricte économie, elle subvenait à tous ses besoins et à ceux de ses enfants qui grandissaient peu à peu. Louis se développa un peu tard et ne devint ni très grand ni très gros, mais il est solide et jouit d'une bonne santé. Il cultiva ensuite lui même ses terres avec sa mère. Sa sœur Madeleine était d'un tempérament très délicat, elle avait des saignements de nez assez fréquents et abondants qui l'affaiblissaient beaucoup. Elle se maria avec un de ses cousins Élie Vallet mais sa faible constitution ne put supporter la maternité. Le docteur fut obligé de l'accoucher avant terme et elle mourut de l'opération vers l'âge de trente ans. C'était un caractère doux, paisible, elle était intelligente, elle aimait la lecture et chantait divinement.

Quant à Louis, il s'est marié avec une jeune fille de son village Eugénie Marteau. Ils n'ont eu qu'une fille Clotilde. Elle a déjà deux petits garçons. Son mari Omer Thebault est rentré gendre chez Louis Vallet qui a peu à peu agrandi son domaine en achetant des champs par ci par là au hasard des occasions. Mais, comme ce ne serait pas tout de même suffisant pour les occuper Louis a affermé les terres d'un voisin Edmond Hypeau. Il a aussi agrandi sa maison en y ajoutant une chambre avec parquet ciré; son gendre et lui ont creusé une citerne et avec les pierres qu'ils ont retirées, ils ont encore fait bâtir un bâtiment de servitude avec cave par dessous.

V LA TANTE VICTOIRE - née à Vitré le 1er février 1846, décédée à Ste Blandine en 1916.

La tante Victoire s'était mariée avec Abraham Suire qui exploitait avec son frère une petite ferme à Ste Blandine. Ils se séparèrent plus tard et mon oncle resta seul dans la ferme ou plutôt la borderie. Il eut cinq enfants. L'aînée Louise s'est mariée avec Pierre Sabourin, fils d'un petit propriétaire de Saumon. Elle alla habiter avec lui, et comme les enfants se succédaient à intervalles très rapprochés (ils en ont eu dix mais le dernier est mort au berceau) les débuts furent difficiles, mais après la mort de mon oncle Louis, Pierre Sabourin prit sa succession

à la ferme de la Cure. Avec ses enfants, il n'eut pas à employer la main d'œuvre étrangère et peu à peu la prospérité vint leur sourire.

Très estimé de ses voisins, il fut élu conseiller municipal en 1919. Malheureusement sa santé laissait à désirer. Sa ferme s'étant vendue avant la fin de son bail, on l'indemnisait avantageusement. Il vendit ensuite son cheptel dans de bonnes conditions et se retira dans son petit bien à Saumon où il est mort en 1928. Ses enfants, sauf le plus jeune, sont tous mariés, je crois, et la cousine Louise est seule dans sa maison. Elle a eu bien du travail et des soucis pour élever sa famille. Néanmoins, quand on allait chez elle, on la trouvait toujours souriante, son ménage était toujours bien en ordre et sa maison très propre mais elle ne s'en absentait guère. Elle aime beaucoup les fleurs qu'elle cultive toujours avec intérêt.

L'aîné de ses fils Julien, qui s'est marié avec Émilienne Suire de Ste Blandine, exploite une ferme dans la Vienne. Il a déjà plusieurs enfants. J'ai dit, plus haut, que le suivant Auguste avait épousé une petite fille de l'oncle Louis à Bonneuil.

Deux autres, Émile et Olivier sont gendarmes. Philippe s'est marié avec Marie Garcin, une petite fille de l'oncle Jacques. Il habite Verrines et fait le métier de laitier. Théophile qui a suivi les cours de l'École de laiterie de Surgères a d'abord été employé à la laiterie de la Crèche. Il dirige maintenant à son compte une laiterie dans la Creuse (au Moulin neuf par Fourneau). L'aînée des filles de Pierre Sabourin, Emma a épousé Germain Garetier son voisin de Ste Blandine, et la plus jeune Marie est mariée avec un maçon de Brûlain.

L'oncle Abraham, comme on l'appelait avait eu deux autres filles, qui sont décédées. L'une était mariée à un maçon de Triou (commune de Mougou). Elle avait eu, je crois, deux enfants. Elle est morte vers 1900. L'autre Clémence, avait épousé, Frédéric Papeau de Tauché. Elle n'avait pas d'enfants. Elle est morte en 1920. Les deux fils de l'oncle Abraham et de la tante Victoire sont toujours vivants. L'aîné Julien est resté boiteux à la suite d'une maladie de sa première enfance. Étant donné son infirmité, son père voulait lui faire continuer ses études pour être instituteur.

Mr Augereau lui donna des leçons comme il avait fait pour moi. Il se présenta au brevet mais il échoua par deux fois. Il trouva ensuite une autre voie. Le propriétaire de la ferme de mon oncle possédait une distillerie de betteraves à Chavagné. Il l'employa comme comptable. Il y resta longtemps, puis il alla à la Crèche, tenir la comptabilité de Mr Brangier, négociants en alcools divers, qui a été sénateur des Deux-Sèvres. Je crois qu'il est maintenant comptable à la panification coopérative. Il s'est marié avec une veuve qui avait une fille. Ils n'ont pas eu d'autre enfant.

Son frère plus jeune Charles est mon filleul. Il a dix ans de moins que

moi. Il s'est marié avec la fille d'un cultivateur assez aisé Mr Rivault du Chironnail petit hameau de la commune de Celles. Depuis la mort de son beau-père, il est propriétaire d'une exploitation qu'il cultive intelligemment et avec beaucoup de soin, car il est travailleur. Il a eu deux filles dont l'une est mariée à un conseiller municipal de la commune de Vitré et l'autre au fils Nocquet de la Groie-l'Abbé. Il a lui même été élu conseiller municipal de la commune de Celles en 1929. Il a fait la guerre comme caporal.

Son père, mon oncle, est mort chez lui en octobre 1928.

VI LA TANTE "SOISI" née le 3 décembre 1849, décédée le 23 juillet 1919 à Ste Blandine

Ma plus jeune tante Françoise, "Soisi" comme on l'appelait, se maria au mois de février 1875 avec Jacques Fouchier, le frère de la tante Rose, qui avait été domestique à la Cure. Elle alla ensuite habiter chez ses beaux-parents à Boix-Renoux. Ils eurent quatre enfants dont deux sont morts. Charles, l'aîné qui était employé dans les tramways à Chey, est mort en 1928; le plus jeune Alcide mourut vers 1912. Il reste encore un fils Émile marié à la fille d'un petit propriétaire de Croué, commune de Verrines. Ils n'ont pas eu d'enfants, et une fille Marie Louise, mariée à Marché qui avait été domestique chez mon oncle au Puits Mégraut, car l'oncle Fouchier et la tante Soisi avaient pris la succession de mon oncle Pierre à la ferme de Puits Mégraut dans la commune de Montigné et y étaient jusqu'au moment où la ferme se vendit, après la guerre. Ils retournèrent ensuite habiter dans leur maison à Boix-Renoux. Marie-Louise et Marché ont acheté une propriété qu'ils font valoir à Charzay.

Mais je reviens à la tante Soisi qui était ma marraine, ainsi que de trois autres de mes cousins: Pairault de Croué; Louis Vallet et Julien Suire. Étant la plus jeune de la famille, elle avait peut être été un peu gâtée. Elle avait un peu plus d'instruction. Elle était d'un caractère gai surtout avant son mariage, quand elle venait nous apporter nos étrennes à Pairault et à moi à Conzais.

C'était invariablement, deux mouchoirs de poche dont nous n'admirions pas moins les couleurs. Plus tard, avec les soucis du ménage, son caractère se modifia un peu et devint moins primesautier. Elle est morte après la guerre en 1919.

Quant à l'oncle Fouchier, il resta quelques années seul dans sa maison; il était atteint depuis longtemps de douleurs rhumatismales dans les jambes et boitait fortement ce qui ne l'empêchait pas de travailler, surtout au jardinage. Il alla ensuite habiter chez sa fille à Charzay. Dans ses dernières années ses jambes ayant enflé, il ne pouvait plus marcher et restait cloué sur son lit. Il donnait beaucoup de peine à Émile et à sa femme chez qui, à la fin, il s'était retiré. Il est mort au mois de janvier 1930.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA FAMILLE PAIRAULT

J'ai passé en revue assez rapidement tous les membres de la famille Pairault en indiquant même jusqu'à leurs derniers descendants, (j'en ai sûrement oublié), dont la liste n'est d'ailleurs pas close.

Il me reste à en fixer leur caractère commun, ce que j'appellerai l'esprit de famille, et ce n'est pas le plus facile.

Tout d'abord, je tiens à proclamer leur parfaite honnêteté, leur scrupuleuse probité en affaires, et ensuite, leur caractère ouvert et accueillant, leur complaisance à rendre de petits services, ce qui leur assurait l'estime des voisins.

Protestants de vieille souche, l'éducation religieuse qu'ils avaient reçue imprégnait à leur caractère une nuance sérieuse. Je ne les ai jamais entendu prononcer de jurons ni de propos malséants. Chez eux, la tradition s'est conservée plus longtemps qu'ailleurs de dire quelques mots de prière avant le repas et d'assister au temple à l' "assemblée" assez régulièrement surtout aux principales fêtes de l'année. Ces pratiques ont en partie disparu maintenant, la foi étant fort éteinte chez les jeunes. Malgré cela, on a conservé les cérémonies qui font pour ainsi dire l'armature de la religion: baptême, première communion, mariage, enterrement.

Il existait chez eux, il y a un demi-siècle une hostilité très marquée envers la religion catholique qui, si elle n'a complètement disparu s'est fortement atténuée. Le souvenir des persécutions religieuses transmis de père en fils, entretenait cette aversion pour les curés, surtout chez mon oncle Pierre.

A la Cure, quand nous étions à table, mes oncles, qui avaient pris deux femmes catholiques engageaient souvent la conversation sur ce sujet, et bien entendu, démontraient à mes tantes, la supériorité de la religion protestante sur le catholicisme, tout en daubant sur les curés.

N'allez pas croire cependant que les Pairault étaient des puritains austères bannissant le rire et la gaieté. Loin de là, rien de morose n'attristait leur caractère. Ils aimaient à conter les anecdotes plaisantes et fredonnaient souvent, comme je l'ai dit quelque refrain en vaquant à leurs travaux. J'entends encore après cinquante ans et plus, l'oncle Louis bêchant au jardin pendant une belle matinée de printemps où le soleil rayonnait de tout son éclat, où le rossignol nouvellement arrivé, égrenait ses modulations dans le bois du Magnou qui n'était pas encore défriché, lancer à pleine voix ce couplet:

Joyeux laboureur, j'ai pour habitude  
De me rendre aux champs dès l'aube du jour etc. ..

Je le vois encore quand il était venu nous voir à Romans esquisser un pas de danse ronde en tenant par la main la petite Georgette qui n'avait que trois ans, en chantant:

Ce sont les dames de "Roumans" lentreure, lentreure,  
Qui ont fait un pâté si grand, lentreure, lentreure,  
Qui ont fait un pâté si grand  
Qui ne pouvait tenir dans "Roumans"  
Allons danser, lentreure lure lure  
Allons danser lentreure.

L'oncle Jacques chantait plus discrètement, mais son fils Pairault, me disait que, jusqu'à ses dernières années, il a fredonné quelque refrain en vaquant à ses occupations dans la grange ou les écuries.

Mes tantes chantaient aussi, surtout la tante "Pairaude", mais je les ai moins entendues. Je me rappelle encore une chanson que chantait ma mère:

Une douce fraîche brise  
Caressait l'azur des eaux  
Et Ninette de Venise  
Voguaient seule au gré des flots etc. ...

Leur société n'engendrait donc pas la mélancolie. Leur figure à tous, d'ailleurs, n'avait rien de rébarbatif, le sourire s'épanouissait souvent sur leur visage. Certes ils n'étaient pas insensibles aux malheurs de la vie, mais après les jours d'épreuve ils retrouvaient vite leur sérénité, mêlée d'une certaine pointe d'insouciance comme l'alouette qui, après les rigueurs de l'hiver, prend son essor au soleil d'avril.

C'étaient des paysans dans toute la force du terme; ils avaient les qualités et les défauts des gens de la terre; ils n'avaient pas les manières raffinées des citadins; leur politesse était simple, mais cordiale; leur horizon intellectuel ne s'étendait guère au delà de leur milieu, de leurs occupations ordinaires, de leurs relations d'affaires ou avec l'administration. Cependant, comme ils avaient tous un minimum d'instruction et qu'ils avaient plus ou moins lu, leur esprit était moins terre à terre que celui de beaucoup d'autres paysans. L'oncle Pierre et l'oncle Louis qui, pendant leur service militaire, avaient voyagé et vu bien des choses, en avaient conservé un souvenir fidèle qui leur donnait un certain vernis dans la conversation.

- APPENDICE -

I MON GRAND-PERE & MA GRAND'MERE

Je ne me souviens pas du tout de mon grand-père. C'est lui qui veilla sur mes premières années. J'ai dit qu'il était mon parrain. Il reçut mes premières bégayements et me tint sans doute plusieurs fois sur ses genoux. J'étais son premier petit fils. J'avais quatre ans quand il mourut, mais je n'étais plus avec lui à Ste Blandine, j'avais rejoint ma mère à Conzais. Il était encore relativement jeune (soixante et un ans), mais il souffrait d'une affection de poitrine, asthme ? emphysème ? Il lui aurait fallu le grand air, mais les travaux des champs étant trop pénibles pour lui, il restait à soigner le bétail à la maison respirant les poussières des fourrages et les exhalaisons des litières. J'ai parlé de son enterrement dont j'ai un vague souvenir.

Ma mère et mes oncles parlaient de lui avec vénération et se réclamaient souvent de son autorité "défunt papa" faisait ou disait ceci, disait cela".

En revanche, il dut avoir pour ses enfants la plus tendre affection, comme le prouve l'anecdote suivante que m'a contée l'oncle Jacques. Avant de quitter la Bonnauderie il avait vendu la borderie de Montailon, mais l'acte de vente n'était pas encore fait. Mes oncles, qui auraient voulu conserver ce petit bien de famille lui en exprimèrent le désir "Puisque vous y tenez, mes enfants, leur dit-il comme il n'y a rien de passé la vente n'aura pas lieu". Et la borderie resta à la famille "Ce fut peut être une erreur" me disait l'oncle Jacques. Elle nous a en effet causé plus d'ennuis que de profit. Mais ce trait d'affection paternelle mérite d'être cité.

Il fut élu conseiller municipal de la commune de Vitré, ce qui prouve aussi qu'il jouissait de l'estime de la population.

Quant à ma grand'mère qui est morte en 1886 je l'ai très bien connue. Après la mort de mon grand-père en 1868, elle eut la responsabilité des deux fermes de Ste Blandine et de Conzais.

Je la vois encore arriver à la Métairie en s'appuyant sur son bâton, car elle était boiteuse. Elle venait tous les ans nous apporter nos étrennes à Pairault et à moi. Elle venait aussi au moment du battage pour faire la cuisine, et quand elle avait un moment de libre elle se rendait à l'aire pour tirer la paille qui sortait de la batteuse.

Quand je fus rendu à la Cure, elle me gâtait un peu, préparant mon déjeuner quand j'allais "au champ" en remplaçant le fromage maigre par des grillons. Elle allait de temps en temps dans la Gagnerie, voir les travailleurs, examiner les récoltes. A la maison, elle dirigeait le ménage, s'occupait de la basse cour. Je l'ai vue faire des chapons pour le maître, car on payait une partie du prix de ferme en nature.

En 1875, comme elle approchait de soixante dix ans et désirait se reposer, elle abandonna la direction des deux fermes et fit le partage de ses biens entre ses enfants. Ce ne fut pas toutefois sans un serrement de cœur. Je l'ai vue verser des larmes quand on étalait son mobilier dans la cour pour en faire des lots qu'on tirait ensuite au sort. Elle ne fut pas pour cela sur la paille car on lui servit une pension largement suffisante pour subvenir à ses besoins.

On lui acheta tous les ans une barrique de vin et le boulanger lui apportait chaque semaine du pain blanc. Pour le reste, elle mangeait à la table commune chez mes oncles Jacques et Louis qui avaient pris la ferme de la Cure en communauté. Elle leur rendait encore beaucoup de petits services. Elle vécut ainsi une dizaine d'année et mourut en 1886 à l'age de soixante dix neuf ans.

## II LE PAYS DE CELLES

Mon grand-père était donc installé dans la ferme dénommée la Cure à Ste Blandine. Mais avant de raconter la vie de ses enfants je vais essayer de décrire tant bien que mal, ce pays de Celles où s'est développée leur existence.

Je ne dirai pas grand chose de son histoire, n'ayant pas en main les documents suffisants. Je ne peux qu'essayer de décrire son aspect actuel.

Située aux confins de la plaine niortaise et du bocage mellois la petite "ville de Celles-sur-Belle" a une importance commerciale considérable.

### II.1) Le chef lieu du canton: Celles-sur-Belle

Elle se compose, comme beaucoup de localités de même importance d'une rue principale la "Grand Rue" qui n'est que l'ancienne route de Niort à Melle qui la traversait. Cette rue qui a environ cent cinquante mètres descend en pente légère vers l'église. Arrivée là, elle s'incline à gauche, s'élargit considérablement de manière à permettre aux marchands forains d'y dresser leurs étalages les jours de marché. Elle laisse sur sa gauche une petite place et descend rapidement vers la rivière en passant près des Halles, puis elle adoucit sa pente avant de s'engager sur un pont pour déboucher sur la place du Rochereau, autrefois champ de foire aux mules aujourd'hui garnie de cages à cochons les jours de foire ou de marché. Cette place se termine au pied d'une colline abrupte bordée de toute une rangée de maisons et d'où sort sur la droite, une fontaine formée d'un cours d'eau souterrain que l'on a capté par un travail en maçonnerie supportant une dalle en pierre protégée par une grille, où arrive le courant à un mètre au dessus du sol. Cette fontaine dont l'eau est excellente alimente tout un quartier de Celles.

La Belle qui coule au bas de la place s'engage sous un pont, traverse des jardins et des prés qui garnissent une étroite vallée.

C'est dans la Grand rue que je trouve la plupart des commerçants. Mais il faut mentionner en outre la route nationale n° 148 de Nantes à Limoges qui bifurque à l'entrée du bourg avec l'ancienne route (Grand-Rue) et qui est bordée aussi mais moins régulièrement d'un certain nombre de maisons. construites depuis qu'elle a été faite, c'est à dire depuis soixante à quatre vingt ans. C'est là que se trouve le temple, édifice quadrangulaire assez vaste que j'ai vu autrefois rempli de fidèles les jours de grande fête et qui maintenant ...la foi protestante était alors générale parmi la population.

Je cite encore la rue "Belle Face" qui part d'une petite place "au pied du clocher" comme on dit, et qui aboutit à la route nationale en face du temple en longeant le haut du coteau qui surplombe le vallon de la Belle. Elle est moins large et moins longue que la Grand-Rue. A l'opposé, à une cinquantaine de mètres avant le tournant de l'église un tronçon de rue se détache à angle droit de la Grand-Rue et se continue par la route de Vitré où s'égrènent encore quelques maisons assez coquettes.

## II.2) L'église et l'abbaye

Je voudrais maintenant parler de l'église et de l'abbaye, mais les documents me font défaut et je ne puis qu'en dire quelques mots. Je sais seulement que l'église de Celles fut bâtie par Louis XI c'est à dire qu'il en décida la construction lors de son passage dans cette localité; venant de Niort où, je crois, il avait anobli les échevins de cette ville en reconnaissance de l'accueil qu'ils lui avaient fait quand il n'était que dauphin en révolte contre son père.

## II.3) Louis XI à Celles

Le roi Louis XI qui vint presque chaque année à Celles (en pèlerinage) s'y trouve pour la première fois, n'étant que Dauphin le 8 avril 1443. Il avait alors 20 ans. On sait que ce fut à Niort qu'il se retira avec les seigneurs de la Praguerie (révolte contre son père) Louis XI était roi depuis le 22 juillet 1461. Au mois de janvier de l'année 1469, il vient à Celles et y séjourne. Le 19 janvier 1470 Louis XI envoie porter "lettres closes" à Pierre Leydet, bourgeois de Niort (ensemble certaine somme pour être employée à la réparation de l'église N.D. de Celles) et au mois de mars "mil écus d'or". L'église fut reconstruite dans le style ogival de la fin du XV siècle(1477). Par une ordonnance du 16 janvier 1470, Louis XI exempta "en l'honneur de Notre Dame" les habitants de Celles de toute taille et de tout impôt sa vie durant.

Le 21 avril 1470, veille de Pâques, Louis XI fait offrir devant l'image de la Vierge, un cierge de cent soixante livres, acheté de "Pierre Texier, ciergier demeurant à Celles en Poitou".

Louis XI voyageait toujours accompagné de ses équipages de chasse. Voici l'itinéraire qu'il suivit en 1470. Parti de Montils-les-Tours à la fin de mars, il va à Sammarcoles (Vienne), à Thouars, à Puiresnard (commune de Viennay), à la Barre (commune de Sepvret) et à Celles.

Cette église est bâtie au flanc du coteau qui domine la Belle, mais le portail vétuste et vénérable s'ouvre sur la petite place ou parvis dont j'ai parlé plus haut. On y entre sur un palier spacieux d'où l'on descend plusieurs marches pour arriver dans la nef principale. Je ne l'ai guère visitée, mais il paraît que le chœur renferme des beautés rares.

L'église de Celles a été classée comme monument historique. Le clocher quadrangulaire qui domine la campagne environnante, s'aperçoit de très loin bien qu'il manque de flèche et se termine assez brusquement en pyramide.

A la suite de l'église, au pied du coteau est l'Abbaye, construction importante qu'un incendie a détruit à moitié à une époque que je ne puis déterminer. Son aile droite aboutissait à la Grande-Rue. La partie qui reste en est éloignée d'une vingtaine de mètres. On y a établi récemment un séminaire.

L'Abbaye est, après l'église, le monument le plus intéressant de Celle!. Admirablement située, tournée vers l'est, elle regarde le vallon où coule la Belle

au milieu de jardins et de prés et au delà duquel se dresse un peu brusquement un coteau boisé d'où coulent quelques sources. Une pelouse plantée de tilleuls en précède la façade. Un large perron auquel on accède par un escalier de quatre ou cinq marches longe cette façade.

Ce qui reste de l'Abbaye permet de juger de sa splendeur ancienne. Pendant la guerre on y avait installé un hôpital militaire. On y donna au profit des blessés une fête très réussie. C'était alors l'union sacrée.

Les moines de l'Abbaye de Celles possédaient plusieurs propriétés, notamment au Treuil, à la porte de Celles, où ils avaient une résidence entourée de jardins fertiles et à la Groie-l'Abbé, ferme importante au milieu des bois dont les terres avaient sans doute été défrichées par eux au moyen âge. Ils avaient là une chapelle qui sert maintenant de maison de ferme et sur la porte de laquelle on voit encore des attributs religieux. Ils pouvaient y venir prier dans la solitude.

Il y a une cinquantaine d'années l'étroite place qui se trouve "au pied du clocher" était bordée du côté opposé par une rangée de maisons qui l'étouffaient. Vers 1880, le conseil municipal décida de faire abattre tout un pâté de maisons pour y construire une place devenue indispensable par suite de l'extension du commerce des denrées agricoles, légumes, fruits, volailles et aussi pour permettre aux marchands forains d'y dresser leurs tentes. C'est à ces monuments, à cette "place de l'église" et à l'aspect général de Celles que se rapportent les trois poésies de la page suivante

#### II.4) Industrie et commerce

La "ville de Celles" n'a guère d'industrie. Elle possède seulement tous les corps de métiers indispensables à la vie rurale: maréchaux forgerons, charrons, menuisiers, charpentiers, maçons, serruriers, mécaniciens, quincailliers, peintres en bâtiments, cordonniers et sabotiers, de sorte que les paysans qui s'y rendent le mercredi jour du marché, y trouvaient à peu près tout ce qui leur est nécessaire d'autant plus que beaucoup de marchands forains fréquentent ce marché. Le commerce y est représenté par les boulangers, les bouchers, les charcutiers, les épiciers, les drapiers, et mercier.

On y trouve aussi un médecin, un pharmacien, un notaire, un huissier et aussi, je crois un banquier. C'est aussi le siège d'une justice de paix et d'une brigade de gendarmerie, d'une perception et d'un bureau de l'enregistrement. La distillerie autrefois sucrerie

S'il n'y a pas à Celles de véritables industries, on y trouve cependant une distillerie de betteraves qui broie aussi des pommes et des grains mais principalement des betteraves. Il est vrai que ce n'est qu'une succursale de la maison mère qui est installée près de Melle et où on envoie le jus sucré pour en obtenir l'alcool. Cette "usine" comme on l'appelle a été fondée en 1872 par la maison Cail et Cie de Paris. Elle est destinée à la fabrication du sucre de betteraves. La maison expose ses propositions et ceux-ci les trouvant avanta-

L'Abbaye

Robuste monument datant de trois cents ans;  
Sa façade ressemble au palais de Versailles.  
Des contreforts puissants renforcent ses murailles,  
Mystérieuse elle est, même en ces jours présents.

Elle réunit sous cette grande Abbaye,  
Les fontaines, les bois, les rochers, les étangs,  
Et la Belle, à son tour, traverse en serpentant  
Ses jardins potagers et longe sa prairie.

L'église

Oui, tous les amateurs d'art et d'architecture  
Considèrent d'abord la romane sculpture  
Décorant le portail au-dessus des degrés.  
Dans l'immense édifice ouvert aux chants sacrés  
Dix piliers élégants soutiennent en silence  
Cette voûte en ogive où le regard s'élance  
Chapelles et vitraux projettent la clarté  
Dans la nef principale et les nefs d'à côté,  
Et dominant l'abside, au fond du sanctuaire,  
La Vierge tient Jésus comme une tendre mère.

À travers la ville

Quatre rangs de tilleuls font un cadre à la Place  
Où chaque mercredi le marché bat son plein.  
Tous ces petits quartiers vous les connaissez bien:  
Rochereau, Pissot, Grandrue et Belle Face ?

La Belle sinueuse est lacet d'argent  
Qui murmure au vallon son unique romance;  
Et les bois fréquentés, offrent par excellence  
Leur asile discret dans un décor changeant.

Adèle-Ida FOUCHE: lauréate de plusieurs sociétés,  
Académies et jeux floraux de Province.

-geuses s'engageaient par un contrat à cultiver tant de boisselée de betteraves pendant sept ans, je crois. Les terres du canton de Celles étant favorables à cette culture, les betteraves affluèrent à pleines charrettes à l'usine à partir de la St Michel jusqu'après la Toussaint. Pour effectuer le moins de voyages possibles, on chargeait fortement. Il y avait même sous ce rapport une certaine émulation d'orgueil entre charretiers des grosses fermes. Celui dont le chargement avait accusé la plus forte pesée au pont bascule s'en montrait très fier et le proclamait haut. Toutefois pour les communes les plus éloignées de Celles, Mougou, Fressines, Aigonnav, le transport des betteraves eut demandé trop de temps, aussi établit-on une bascule à Mougou d'où les betteraves étaient ensuite conduites à Celles dans des wagons traînés par une locomotive "routière" dont les roues étaient cerclées de bois. Elle suivait la route de Limoges en y creusant de véritables ornières. Le jus de betteraves était envoyé à Melle par des tuyaux souterrains qui suivaient les accotements de la route nationale. On en retirait de la cassonade qu'on envoyait ensuite raffiner à Nantes. L'usine ne fonctionnait que pendant la saison des betteraves (environ 3 mois). Elle donnait du travail à beaucoup d'ouvrier de Celles et de la campagne. Plus tard, le prix du sucre ayant baissé par suite de l'extension de la culture de la canne à sucre, la "sucrierie" fut transformée en distillerie pour la production de l'alcool industriel.

#### II.5) Voies de communication

J'ai mentionné la route nationale n° 148, parcourue autrefois par la diligence allant de Niort à Chef-Boutonne, par Celles et Melle. Celles est aussi desservie par deux chemins d'intérêt commun, celui de St Maixent à Chizé et celui de Prahecq à Lezay, et, depuis 1885, par la ligne de chemin de fer de Niort à Ruffec.

#### II.6) Commerce régional (foires et marchés)

J'entends par commerce régional, le commerce des bestiaux et des grains en y ajoutant les produits de ferme qui s'y rendent au marché d'une dizaine de kilomètres à la ronde.

Il y a quarante ou cinquante ans, il se tenait à Celles des foires aux mules renommées, le 17 janvier. La place du Rochereau pouvait à peine les contenir. À cette époque, c'était surtout les mules de quatre ans que les marchands languedociens ou espagnols venaient acheter. Elles avaient pendant deux ans été employées aux travaux agricoles labours et charrois puis on les avait mis en état de vente (en graisse) en les tenant au repos et en leur donnant une nourriture appropriée, fourrage choisi, grains d'orge, l'avoine étant trop échauffante pommes de terre cuites au four etc. ... On nettoyait leur écurie tous les matins pour leur éviter les maladies des pieds (crapaud). Il y avait aussi des muletons de huit à dix mois, en général étaient vendus aux cultivateurs de la Plaine pour être

employés aux travaux des champs. Il s'y rendait aussi des poulains du même âge achetés en général par les éleveurs de Gâtine. La plupart des pouliches restaient dans le pays pour faire des juments poulinières.

Peu à peu ces foires perdaient de leur importance, beaucoup de transactions se faisait dans les fermes que visitaient les marchands étrangers guidés par un courtier du pays. Depuis on a institué pour les jeunes mules et poulains une foire spéciale qui se tient le troisième mercredi de novembre.

Après l'invasion des vignobles par le phylloxéra qui provoqua la création des laiteries coopératives, l'industrie mulassière à peu à peu cédé le pas à l'élevage des bovins et à l'entretien des vaches laitières dont le produit est moins aléatoire.

Si les foires aux mules ont fortement décliné, par contre les marchés de Celles qui ont lieu le mercredi sont toujours très fréquentés. Ces marchés se tenaient il y a quelques dix ans sur la place de l'église dont il a été parlé plus haut. C'est comme on l'a vu, un espace à peu près carré entouré de tilleuls. C'était dans ce cadre que les fermières du pays (il en venait de tout le canton et d'au delà) s'installaient avec leurs paniers remplis de volailles, d'œufs, de légumes ou de fruits. Les habitants de Celles venaient s'approvisionner mais la majeure partie était achetée par des marchands étrangers qui en chargeaient rapidement leur auto-camion et repartaient aussitôt. A la belle saison, quand le temps était clément, tout était pour le mieux.

L'espace était suffisant pour toutes les installations: les marchands drapiers y plantaient leurs tentes et ceux dont la marchandise réclamait moins de soin, l'étendaient sur le sol à ciel ouvert. Mais pendant l'hiver, c'était moins agréable. Il fallait essuyer les averses et la brise froide, non sans dommage pour certaines denrées.

Aussi le conseil municipal décida t-il d'abord de faire clore les halles pour que les marchands puissent s'y installer, à l'abri, puis, récemment comme elles devenaient trop étroites, de les faire agrandir, non sans une opposition de la part de certains conseillers municipaux qui se basent sur le fait que les transactions se font en partie dans les villages où passent de nombreux marchands. Ils prétendaient que les marchés de Celles n'avaient plus l'importance qu'ils avaient autrefois et iraient sans cesse en déclinant, ce qui est loin de se produire.

Du temps de mon enfance, les halles de Celles étaient, (sauf qu'elles ont été closes et agrandies) un espace couvert rectangulaire, ouvert des deux cotés et pavé de longues dalles. L'intérieur était divisé comme actuellement en deux parties très inégales, la plus étroite, séparée de quelques marches, forme une allée le long du mur du fond. Les marchands drapiers déployaient leurs étoffes sur la banquette, les bouchers et les charcutiers y découpaient et pesaient leur viande comme aujourd'hui. Dans l'autre très spacieuse, on voyait en son beau milieu un lourd "fléau" suspendu à une poutre avec ses larges plateaux en bois

et ses poids rectangulaires de 20 kilos. Les meuniers pouvaient y peser des sacs de 100 kilos qu'ils amenaient au marché, et les paysans leurs grains divers, des pommes de terre, des noix etc. ... C'est là que se fixait le cours des denrées. Mais peu à peu ces transactions qui se faisaient surtout entre cultivateur ont diminué d'importance.

Actuellement cette partie des halles est occupée les jours de marché par des fermières assises en rang serré sur des bancs mobiles, à travers lesquels les acheteurs ont quelque peine à se frayer un passage. Il y règne un brouhaha assourdissant.

Sous les halles les transactions se font surtout entre fermières et ménagères de Celles. Les hommes se réunissent au café du "Lion d'Or" où les marchands et courtiers en grains et graines fourragères viennent faire leurs achats et où se fixent les cours. Aussi la salle de cet établissement est-elle à peine suffisante pour contenir tout le monde. Toutes les tables sont garnies de consommateurs dont la plupart font une manille. Au fond, le billard réunit souvent quelques amateurs. Ceux qui n'ont pu trouver de place pour s'asseoir se tiennent debout sur le pas de la porte qui reste toujours ouverte aux allants et venants et qui s'ouvre sur la partie la plus fréquentée de la rue.

Sans doute, dans un temps lointain, y avait-il à la devanture une enseigne où était peint en jaune un lion superbe que le soleil s'inclinant sur l'horizon illuminait de reflets d'or. Quoi qu'il en soit sa réputation date de longtemps. C'est le lieu public le plus fréquenté de Celles.

Il y a à Celles plusieurs auberges et un unique hôtel dans la cour duquel on voit les jours de marché des cabriolets, chars à bancs, charrettes anglaises et aussi des autos et dont les écuries reçoivent les chevaux des cultivateurs.

Les marchés de Celles sont de tradition lointaine une manifestation de la vie économique du pays. Les gens de la campagne y viennent pour leurs affaires vente de denrées ou de bestiaux (le marché aux porcs et aux veaux se tient le premier mercredi du mois sur la place du Rochereau) achats divers pour la maison, mais c'est en même temps un lieu de réunion. On y rencontre des parents, des amis. On a des rendez-vous chez les notaires ou ailleurs. Si on a terminé ses affaires on assiste à l'"audience" du Juge de paix, surtout s'il doit s'y débattre une affaire locale.

Quand j'avais huit à dix ans, j'ai souvent entendu dire à ma tante de Conzais: "Il faut que demain j'aille au marché, il y a longtemps que j'ai vu ma sœur "Coise" (Françoise). En somme le marché de Celles est un élément important de la vie rurale dans un rayon de huit à dix alentours.

Si les pères et les mères de famille fréquentaient les marchés et les foires de Celles pour leurs affaires, la jeunesse y allait pour ses plaisirs. La foire de la St Michel lui était spécialement destinée. Une affluence considérable s'y rendait de tous les points du canton. La grand-rue dans sa partie la plus large

regorgeait de promeneurs, jeunes gens et jeunes filles qui se croisaient, non sans échanger maints regards. Sur la place du Rochereau, à coté des cages à cochons, se dressaient les tentes des cafés ambulants. Et au milieu de l'espace libre où circulait la foule, un violoneux faisait danser. Danses d'autrefois: on commençait par une polka suivie d'une mazurka, parfois d'une Scottish, rarement d'une valse. Et quand danseurs et danseuses sont animés par l'entrain, le musicien annonce un quadrille.

Et le soir des groupes de jeunes couples s'égrènent sur les chemins des villages. Mais je ne peux pas quitter ce modeste chef-lieu de canton sans citer la "Revue Celloise" en vers, de Mlle Fouché qui a bien voulu me la communiquer. Ce sera une façon de la remercier. Elle passe en revue les principaux commerçants et fonctionnaires de la localité.

II.7) - REVUE CELLOISE -

(Écrite fin octobre 1928)

Maisons de Commerce

Touristes qui passez, faisant du cent à l'heure  
Je peux vous indiquer une belle demeure  
De riches commerçants vendant des porcs en gros;  
Eh! sans contredit, c'est la Maison Touillaud.  
Il existe en ce bourg trois garages notoires;  
Vous n'avez qu'à choisir: Griffault, Moyneault, Thion  
Fournissent la voiture avec ses accessoires  
Et le moteur puissant qui ronfle pour de bon.

Les deux frères Billard vous livreront très vite  
Les solides granits ou les fermes ciments,  
Agglomérés et chaux, tuiles, marbre, éverite,  
Et construiront aussi caveaux et monuments.

Chollet vendra du vin; Bon des plantes florales,  
Lavergne du bois et Touzot des bestiaux,  
Stéphanit père et fils, boissons et céréales,  
David Dubois du zinc, Barillot des chevaux.

De nombreux magasins, surtout dans la grand ' rue  
Chapeaux, parfums, tissus, alimentation,  
Chaussures, charbons et fers. A première vue  
On se dit: "abrégeons l'énumération."  
Encore des magasins du coté de la Place  
Au bazar, vous trouvez articles de Paris  
Chez Sauvage un réveil ou le fusil de chasse  
Chez Bonneau l'imprimeur, des livres assortis

Notez les commerçants de la Belle Face  
Puis la Touraine, buralistes, quincailliers,  
Maison Aubert-Griffault. Peut-être que j'en passe  
Voyez peintres, bouchers, boulangers et selliers.

Il faut se restaurer après la promenade  
Le service est parfait à ce vieux "Chêne Vert"  
Dans les autres cafés, buvez la limonade,  
La bière ou les liqueurs selon vos goûts divers.

Administration et fonctionnaires

Un regard, voulez-vous, vers la gendarmerie,  
La gare, les P.T.T. l'enregistrement,  
Les écoles, le percepteur et la Mairie  
Où quelqu'un vous reçoit toujours obligeamment.

Droit, Juridiction, Médecine et Pharmacie

Ignorez-vous le droit en matière pratique ?  
Vous pouvez consulter Alexandre Mornet.  
Établir acte en forme et dûment authentique  
Est rôle qui convient au notaire Paget.

Assistant aux audiences habituelles,  
Rédacteur attitré, c'est le greffier Rageau  
Tous les exploits d'huissier dans le canton de Celles  
Seront signifiés par Antonin Renault

Si l'homme ou l'animal sont pris de maladie,  
Pour l'un Tano suffit; pour l'autre il faut Chardon.  
A deux pas du clocher, voyez la pharmacie,  
Le pharmacien maire est Émile Verdon.

#### Conclusion

Au chef-lieu du Cellois, très peu de bourgeoisie  
Campagnards enrichis viennent y demeurer  
L'ouvrier travailleur peut y gagner sa vie  
Quant aux célébrités, vous n'en sauriez trouver.

#### Le Cours Complémentaire

Sachez qu'à notre époque, on s'instruit bien à Celles  
Car les instituteurs préparent au brevet  
Et les parents, ravis des faveurs actuelles,  
Peuvent pousser l'enfant avec le cours complémentaire

Frais d'internat trop lourds pour la bourse modeste  
Vous arrêtez l'essor, d'intelligents cerveaux  
Écoliers du Cellois, l'ignorance funeste  
Ne vous est plus permis avec les temps nouveaux.

#### L'isolement Artistique et Littéraire

Vers exquis, purs dessins, adorable musique,  
Vous êtes peu prisés au chef-lieu de canton.  
Les multiples ragots que l'on se communique  
S'imposent au public et donnent mieux le ton.

Parlez de cinéma, de sport, d'automobile,  
De mode et de Jazz-band pour nous intéresser  
Élargir sa pensée est une oeuvre futile  
Et de joie artistique, on peut bien s'en passer.

Oui la logique veut qu'on voit utilitaire  
Malheur à ceux que l'art hausse vers l'infini  
Dans la banalité, restons donc terre à terre,  
Si d'affiner son âme est un luxe banni !

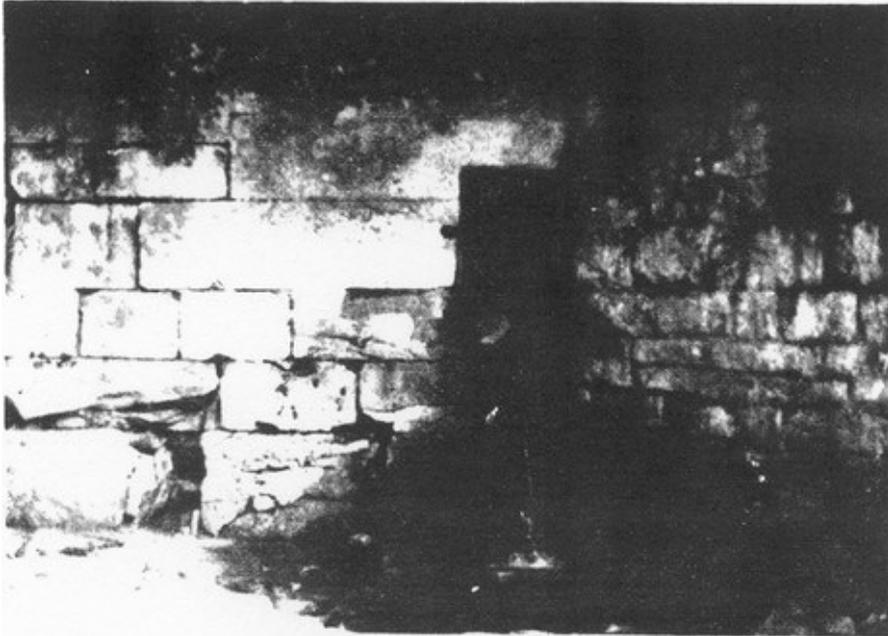
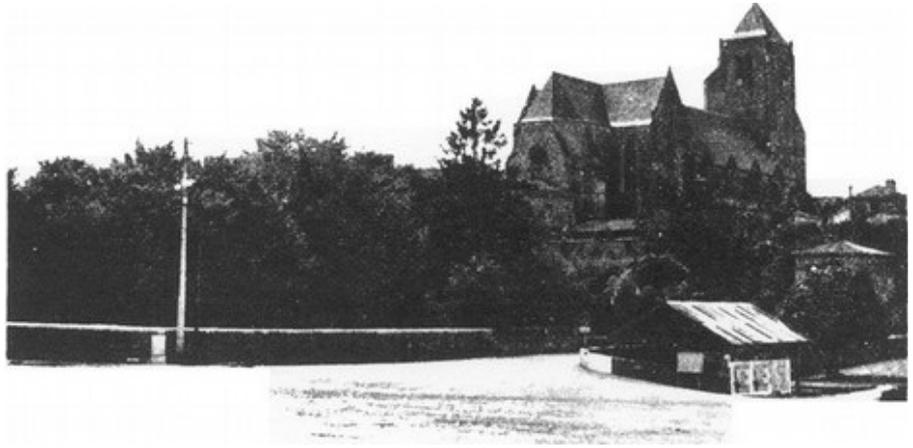
Ne dérangez personne en la maison voisine  
Quand le flambeau sacré brûle dans votre main,  
La messe est réfractaire à sa flamme divine  
Il faut vivre d'abord, et rude est le chemin.

---

CELLES SUR BELLE

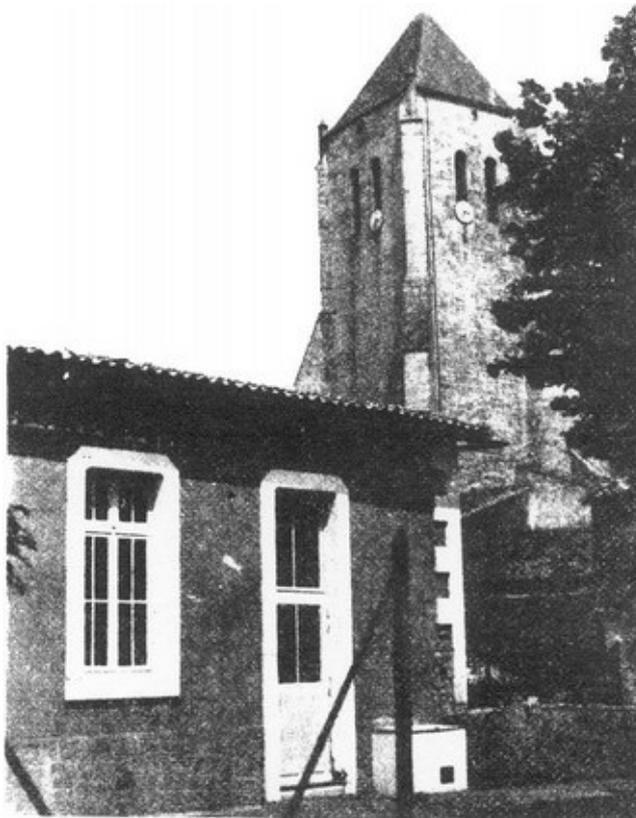
au premier plan:  
LA PLACE DU ROCHEREAU  
LE LAVOIR

au second plan:  
L'ÉGLISE  
L'ABBAYE  
(en partie cachée)



LA FONTAINE  
DU  
ROCHEREAU  
(état actuel)

L'ÉCOLE DE  
CELLES SUR BELLE  
(mentionnée [page 26](#))



### III - LE CANTON DE CELLES SUR BELLE -

Je me suis étendu longuement sur cette modeste bourgade parce que, comme je l'ai dit, elle est, par ses marchés et ses foires, le lieu de réunion de tout le canton et même d'au delà. C'est là que se concentre la vie agricole de la région.

Il me reste maintenant à parler du pays même, et je ne m'étendrai guère au delà des limites du canton de Celles qui constitue un tout assez homogène. Il comprend douze communes situées dans l'ordre suivant, en allant à peu près du nord au sud: Prailles, Aigonnay, Fressines, Beaussais, Vitré, Mougou, Thorigné, Celles, Verrines sous Celles, Ste Blandine, Montigné, Saint Médart.

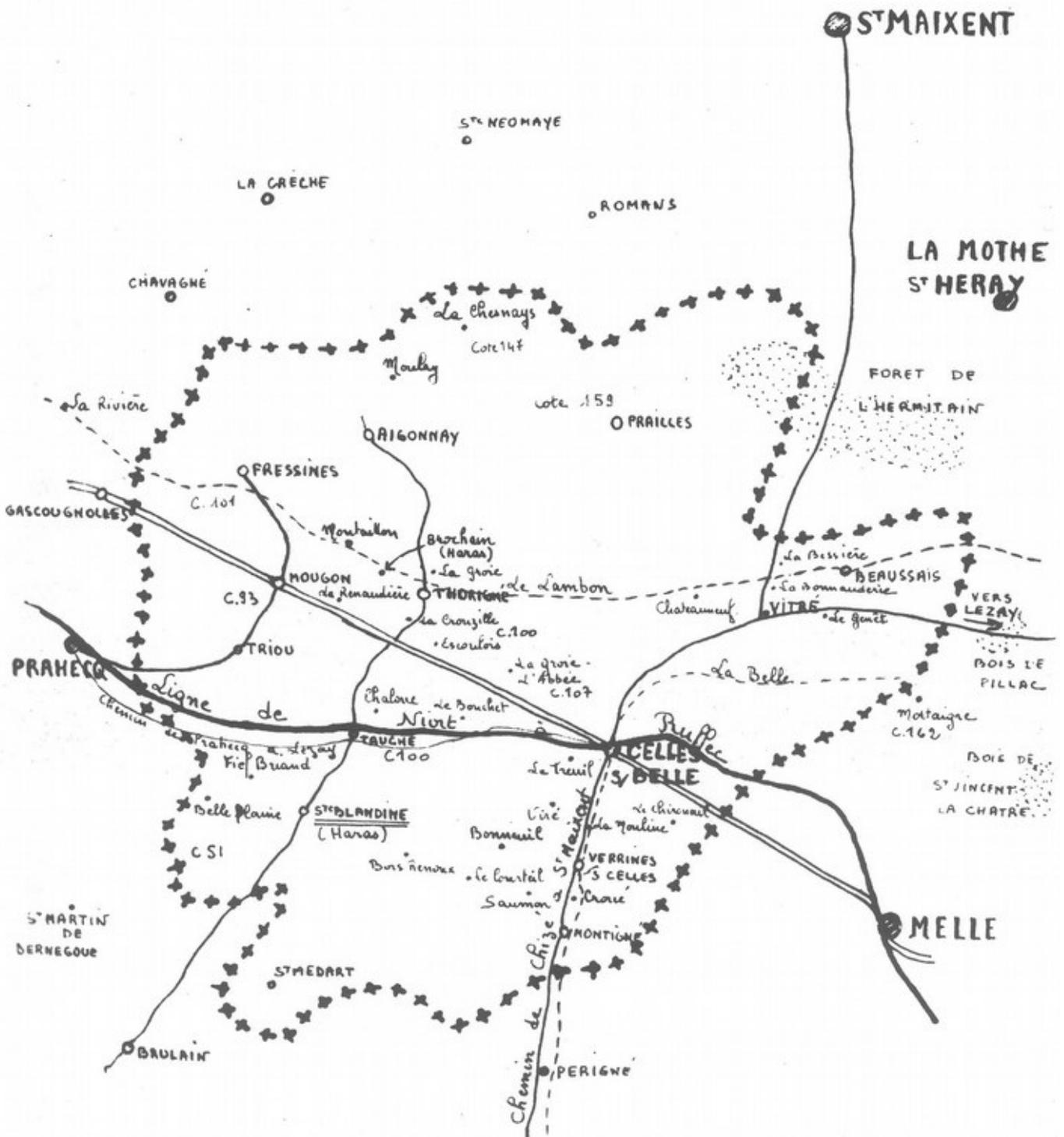
La plus importante est naturellement Celles dont la population s'élève à environ 1500 habitants. Puis viennent Mougou dont le bourg est le plus important après Celles, Prailles, Verrines, Thorigné, Ste Blandine, Beaussais, Aigonnay, Vitré. Les deux plus petites sont Montigné (400 h) et St Médart (200 h).

Le sud-est du département des Deux-Sèvres est traversé par une ligne de hauteurs, s'élevant jusqu'à près de 180 mètres aux abords de la forêt de l'Hermitain, à la source de la Sèvre Niortaise près de Sepvret et au nord de Melle allant de Saint Maixent jusqu'au delà de Sauzé Vaussais où elles se rattachent aux monts du Limousin par le seuil du Poitou qui a été de tout temps le passage des grandes invasions, témoin les batailles qui se sont livrées autour de Poitiers.

Cette arête boisée, forêt de l'Hermitain, bois de Pillac (Commune de Sepvret) de Saint-Vincent-la-Châtre, de Celles, prolongement très rétréci des collines de Gâtine forme la ligne de séparation des eaux qui par le Clain et la Vienne et leurs affluents se rendent à la Loire et de celles qui alimentent les affluents de la Sèvre et ceux de la Charente.

Le canton de Celles s'accroche fortement à la partie la plus haute de ces collines par les communes de Prailles (cote 166) au hameau de Pied Foulard de Beaussais, de Vitré (coté 157) au hameau de Chateauneuf où la limite du canton s'approche de la cote 162 près de Mortaigre, commune de l'Enclave. L'altitude s'abaisse ensuite graduellement et ne dépasse guère la cote 100 sur une ligne allant de Celles à Fressines par Thorigné et Mougou. Au sud-ouest de cette ligne c'est une plaine presque nue, à peine sillonnée de quelques vallées dans les communes de Mougou et de Ste Blandine et qui s'incline en pente légère jusqu'à la cote 51 à la limite sud de la commune de Ste Blandine et du canton. Au Sud-est les communes de Verrines, Montigné et Saint Médart sont un peu plus accidentées (vallée de la Belle) et un peu plus boisée.

Le canton de Celles n'est arrosé que par deux cours d'eau qui méritent d'être cités: le Lambon qui prend sa source vers Beaussais arrose les communes de Vitré, Thorigné, Fressines et va rejoindre la Sèvre aux abords de Niort et la Belle qui naît près de Mortaigre arrose une partie de la commune de Vitré, passe à Celles, Verrines, Montigné, en se creusant une étroite vallée jusqu'à



- ◆◆◆ : LIMITE DU CANTON
- (with cross-ticks) : LIGNE DE CHEMIN DE FER
- == : ROUTE NATIONALE 148 DE NANTES A LIMOGES
- : ROUTE SECONDAIRE ET CHEMIN
- - - : RIVIERE

**LE CANTON  
DE  
CELLES SUR BELLE**

Cette carte est la copie de celle représentée dans le manuscrit

Périgné, elle coule sur un terrain plat au milieu de grandes prairies qu'elle inonde souvent l'hiver, mais, par été sec, elle est souvent "coupée". Elle rejoint la Boutonne deux kilomètres au delà de Secondigné.

Le Nord-est du canton de Celles, commune d'Aignonnay, Prailles, Beaussais, Vitré appartient au terrain jurassique supérieur. Ce sont en général des terres fortes, argilo-siliceuses, difficiles à travailler où croissent le chêne et le châtaignier. Les champs y sont entourés de fortes haies. Les pâturages y abondent. C'est plutôt une région d'élevage. Les travaux agricoles ne s'y font guère qu'au moyen de bœufs. Le sud-ouest est situé sur le jurassique moyen. On y trouve plusieurs carrières de pierre à bâtir dans les communes de Celles, Verrines, Ste Blandine, de sable calcaire (Montigné). les haies y sont plus rares et disparaissent presque à l'ouest. On y trouve des terres franches, commune de Thorigné, Celles; Verrines, Ste Blandine. Mais tout à fait au sud-ouest et au sud, le sol arable de nature calcaire n'a souvent que peu d'épaisseur et recouvre un sous-sol formé de pierraille. C'est ce qu'on appelle des "Groies", d'ailleurs de fertilité diverse, car il y a les groies maigres et des fortes groies.

Ici le terrain convient mieux aux céréales et aux prairies artificielles qu'aux prairies naturelles qui ne se rencontrent que dans la vallée de la Belle et Saint-Médart où il y a une bande de terrains d'alluvions.

Les noyers qui étaient autrefois nombreux autour des fermes et des villages ont disparu en partie achetés par des industriels qui les recherchent pour les placages, les crosses de fusils. Les arbres fruitiers, pommiers surtout abondent dans le nord-est ainsi que le châtaignier qui y trouve son sol argilo-siliceux.

Le sol calcaire de la plaine ne lui convient pas. Par contre, on y cultive le maïs qui ne mûrit pas dans les terres fortes de Prailles et de Beaussais. Aussi, les cultivateurs du sud échangent-ils souvent au marché de Celles leur maïs pour des châtaignes. C'est du moins ce qui se faisait du temps de ma jeunesse.

L'élevage des mules qui autrefois était une des principales ressources des cultivateurs du canton est en décadence; il a cédé le pas à l'entretien des vaches laitières depuis l'extension des laiteries coopératives dans la région et aussi, un peu. à cause de la difficulté de trouver des bergers pour conduire au pâturage les juments poulinières, me disait dernièrement un habitant de Ste-Blandine qui tient un haras. Cependant, quoique réduit, cet élevage se pratique encore dans tout le canton. Il y a, comme je viens de l'écrire un haras mulassier à Ste-Blandine tenu par Sylvain Garcin et un autre, plus important à Brochain, commune de Thorigné, tenu par Moreau.

Le type de la jument mulassière du Poitou est sans doute moins pur qu'il y a soixante ou quatre vingt ans, ayant été altéré par quelques croisements. On a d'ailleurs introduit dans le pays à l'époque où le commerce des mules était prospère un certain nombre de juments bretonnes dont le type se rapproche assez de la jument Poitevine. Cependant, grâce au Stud Book mulassier (livre généalogique) il

y a encore beaucoup de juments aptes à produire la forte mule, recherchée par les viticulteurs du Midi. Cette jument, qu'on a caractérisée par une appellation pittoresque: une barrique sur quatre piquets, a été dépeinte ainsi par Jacques Bujault "la jument mulassière à la patte large, beaucoup de poil au talon, les jarrets larges, la croupe ample, le ventre volumineux, la tête forte, une crinière abondante, un peu ensellée". Il est certain qu'elle manque d'élégance, ce n'est pas une bête de luxe, mais c'est une bonne limonière, car on la fait travailler quand elle se montre rebelle à la reproduction. Rares d'ailleurs sont les juments qui donnent un "jeton" tous les ans, quand on les livre au baudet. Mais, comme il faut conserver la race, on les fait aussi saillir à l'étalon mulassier, ce qui est moins aléatoire.

L'élevage des mules et mulets demande en effet beaucoup de soins. La jument en gestation est exempte de tout travail. On évite de la faire pâturer dans les regains de luzerne et surtout de trèfle trop récent qui pourraient la faire avorter. On veille aussi sur sa nourriture à l'écurie. Quelques mois avant la mise bas, on lui donne des foin de prairies naturelles (si on en a) moins échauffants que le trèfle et la luzerne. Et lorsqu'on prévoit la venue du muleton, on la surveille de près. On dresse un lit dans l'écurie pour être prêt à lui donner ses soins quand l'événement se produira. On se lève aux premiers symptômes, on court à la maison réveiller un aide, on apporte des ciseaux et un brin de laine pour couper et nouer ensuite le cordon ombilical. Il faut souvent aider à la délivrance de la mère à laquelle on donne ensuite un picotin de froment (rien n'est trop bon pour elle) et on lui prépare de l'eau chaude comme boisson. Il arrive parfois que l'événement se produit plus tôt qu'on ne l'a prévu et que tout se passe pour le mieux.

On trouve le matin le jeton debout près de la mère. Mais c'est très rare. D'ailleurs tout danger n'est pas écarté. Les maladies (gourme de lait, pissement de sang etc. ...) sont à craindre. J'ai vu périr ainsi plus d'un muleton ou poulain, et ce n'était pas une petite perte. La venue d'une mule est toujours accueillie avec joie, car elle est plus estimée que le mulet qui est moins docile au travail. Au bout d'une dizaine de jours on sort la jument et son fruit dans un pâtis quand le temps est beau et au bout d'un mois on les mène régulièrement aux pâturages.

Certains propriétaires, Touillaud à Conzais, Moreau à Brochain dans la commune de Thorigné se livrent à l'élevage du baudet, cet animal (hirsute, inélégant) qu'on se gardait bien d'étriller autrefois, car plus sa robe tombait en lambeaux, plus il était estimé, mais il n'en était que plus disgracieux. On a compris aujourd'hui que c'était une erreur contraire à l'hygiène et on lui donne presque partout les soins convenables. Le baudet du Poitou qu'on accouple à la jument mulassière est de forte taille. Son élevage est encore plus aléatoire que celui du mulet. Il faut pour y réussir y être initié de longue main et y apporter des soins vigilants. Mais alors le succès récompense largement les éleveurs de leurs peines car les bons baudets se vendent de 32 à 60 000 F pièce en moyenne (45 000 F en 1930). Beaucoup sont vendus aux marchands étrangers, principalement aux Espagnols et aux Américains surtout car depuis une trentaine d'année on pratique l'élevage des mules sur une grande échelle en Amérique. Mais quoi qu'on fasse, on n'obtiendra jamais là-bas

la mule à la fois forte et élégante qu'on élève au Poitou, car il faut au cheval percheron les herbages et les coteaux des environs de Mortagne, il faut à la jument mulassière la plaine calcaire du jurassique, les "groies" des arrondissements de Melle et Niort où leurs muletons et les doublons de l'année précédente peuvent s'ébattrent en liberté dans les regains de luzerne ou de sainfoin.

Du temps de ma jeunesse, il y a cinquante ans, dans le sud-ouest du canton de Celles, on employait les mules aux labourages, on les attelait pour les charrois deux et quelquefois trois devant la jument de limon. Leur pas étant plus rapide que celui des bœufs. Aujourd'hui cela se pratique beaucoup moins, les travaux agricoles se font de plus en plus à l'aide de chevaux ou de bœufs. Les petits cultivateurs emploient des vaches. D'ailleurs, la plupart des jeunes mules et mulets sont achetés à l'âge de huit à dix mois par les marchands du Midi ou Espagne.

Dans le nord et l'est du canton pour les labours des terres fortes qui s'égoûtaient difficilement, on se sert presque exclusivement de bœufs, le mulet y perdrait son sabot. Les bœufs du pays sont en grande majorité de la race parthenaise. Ce sont de rudes travailleurs à la forte ossature. On leur reproche d'être durs à l'engraissement mais leur viande est estimée.

On trouve aussi des bœufs salers que les cultivateurs achètent tout jeune aux foires où les marchands d'Auvergne les amènent. On les élève sans beaucoup de frais et on les dresse au travail. Ce sont aussi de bons bœufs de charrue: ils sont assez faciles à engraisser mais leur viande ne vaut pas celle des parthenais. Depuis l'extension des laiteries coopératives, le nombre des vaches s'est considérablement accru dans le pays. Elles appartiennent presque toutes à la race parthenaise plus ou moins pure. Il y en a peu en effet qui en présente nettement les caractères: robe froment sans une tache de blanc, accusant seulement la couleur noire à l'extrémité des cornes, poils de la queue, ou gris cerné autour des yeux du mufler etc. ... La laiterie de Celles n'admet pas les vaches étrangères au canton comme les normandes dont le lait est plus abondant mais beaucoup moins riche en crème.

Après l'invasion des vignobles charentais par le phylloxéra, à l'ère de prospérité qui avait enrichi les viticulteurs de Saintonge, succéda une période de vaches maigres que seuls les propriétaires aisés purent soutenir. Pour les autres, ce fut au moins la gêne. Il leur fallut arracher leurs vignes sans pouvoir les reconstituer, le greffage sur les cépages américains n'étant pas encore connu.

Mais il n'est pas de maux auxquels on ne puisse trouver remède en cherchant avec pertinence. Les terres calcaires de la Charente inférieure, des "Groies", n'étant guère aptes à produire des céréales, on essaya des prairies artificielles: sainfoin surtout qui réussirent plus qu'on ne l'espérait et donnèrent d'excellents pâturages. Pour le consommer, on peupla les étables de vaches. Mais que faire du lait ? On le convertit naturellement en beurre comme par le passé, mais les besoins de la cuisine sont vite assurés. On dirigea l'excédent sur les villes voisines, la Rochelle, St Jean d'Angély qui ne purent tout absorber. D'un autre côté, la fabri-

cation du beurre par les fermières au moyen du baraton laissait à désirer, le petit lait n'en était pas suffisamment exprimé. Ce travail leur prenait beaucoup de temps et il fallait ensuite porter le beurre au marché.

Alors un cultivateur avisé nommé Martin eut l'idée de grouper les possesseurs de vaches en une association pour fabriquer le beurre en commun. C'est ainsi que naquit la première laiterie coopérative. Il avait compris cette vérité: l'union fait la force et il l'avait mise en pratique. On parle de lui élever une statue qu'il a certes méritée.

On se procura un outillage perfectionné, on groupa un personnel expert et on fabriqua un beurre de première qualité qu'on expédia sur le marché de Paris. L'exemple fut suivi: d'autres laiteries surgirent dans les Charentes, puis dans le Marais Poitevin et tout le sud des Deux Sèvres. A cette époque, un peu avant la fin du siècle dernier une crise due à la mévente du blé qui valait moins de 15 Fr l'hectolitre sévissait sur l'agriculture. On délaissa un peu la culture des céréales pour créer des prairies artificielles et entretenir des vaches laitières. L'argent du lait afflua régulièrement dans les ménages et la prospérité revint peu à peu chez les cultivateurs charentais et poitevins.

Le canton de Celles où les hommes d'initiative ne manquent pas, ne resta pas en arrière. Des laiteries privées s'étaient fondées vers 1885 à Périgné et à la Mouline (la Vée) près de Celles. La laiterie coopérative de Celles fut créée un peu plus tard. On l'a édifiée près de la gare pour éviter les frais de transport du beurre. Un puits fournit l'eau nécessaire pour les besoins de la manutention et les lavages de propreté. Des laitiers avec des charrettes passent dans les villages et les fermes pour ramasser le lait. Aujourd'hui ils ont presque tous des automobiles. Le beurre est expédié chaque jour à Paris et tous les mois le prix de vente, frais déduits en est distribué aux adhérents en raison du lait fourni par chacun. C'est un élément très important de prospérité pour le pays.

La zone de ramassage du lait pour la laiterie de Celles s'étend sur une grande partie du canton. Cependant les cultivateurs de Montigné et St Médart adhèrent plutôt à celle de Périgné qui est plus proche. Les communes de Mougou, Fressines, voire Aigonay et Prailles envoient aussi une partie de leur lait aux laiteries coopératives de Prahecq ou de la Crèche. On avait même créé il y a une trentaine d'années une laiterie coopérative à Mougou, mais elle a cessé de fonctionner, son rayon d'action n'étant pas assez étendu.

Du temps de ma jeunesse, les moutons étaient assez nombreux dans le canton de Celles, surtout dans le sud et l'ouest. Chaque ferme en entretenait un troupeau de trente à cinquante et beaucoup de pauvres familles en possédait un lot de dix à quinze qu'une bergère promenait par les chemins ou dans les jachères des fermes ou les chaumes après la moisson.

Mais depuis que la culture s'est intensifiée, les jachères ont disparu et les terrains de parcours en même temps. Il n'y a plus de troupeaux de moutons dans

les fermes. On n'en rencontre plus que quelques rares lots d'une dizaine à peine par ci par là. C'est encore une conséquence de la grande augmentation du nombre des vaches laitières.

Pourtant l'élevage du mouton n'est pas sans profit. En outre qu'il fournit un fumier de première qualité, il donne sa laine et sa chair est recherchée par la boucherie. Mais on ne trouve plus de bergères.

Quant aux chèvres, leur nombre a plutôt augmenté. Autrefois, les cultivateurs ne les aimaient guère parce qu'elles broutaient les jeunes pousses des haies. Mais comme on fabrique avec leur lait d'excellents fromages, on est devenu plus indulgent pour ces animaux capricieux. Et il n'est guère de petits ménages qui ne possèdent deux ou trois chèvres. Dans les fermes, on les conduit au pâturage avec les vaches. Dans le canton voisin de la Mothe St Héray, il y a plusieurs fromageries renommées.

Quant aux porcs, voici ce que dit Mr. Sausseau: "Le porc conserve son importance dans le département des Deux-Sèvres qui est largement exportateur d'animaux gras". Le canton de Celles en élève et en engraisse sa large part. Il y a des truies mères (race craonnaise ou croisé d'Anglais). Dans les fermes et surtout dans le nord-est, on utilise le petit lait des laiteries pour la nourriture des cochonnets sevrés. On y ajoute ensuite pour les engraisser des pommes de terre, du son, des recoupes, du grain, mais dans le Sud. Les frères Touillaux de Celles sont les principaux marchands de porcs du pays. Ils les achètent aux foires et chez les cultivateurs et les expédient à Paris au marché de la Villette.

L'élevage des porcs constitue avec les laiteries coopératives une source importante de profit pour le pays. Il y a une vingtaine d'années un industriel a voulu passer un contrat avec la laiterie de Celles pour la transformation du petit lait en caséine. Les cultivateurs s'y sont opposés voulant conserver ce sous produit pour la nourriture des porcs.

#### IV ÉTAT SOCIAL:

##### IV.1) Répartition de la propriété: Les anciens châteaux transformés en bâtiments de ferme.

Avant la Révolution; il y avait dans tout le canton de Celles de petits seigneurs féodaux, hobereaux de village plus ou moins besogneux dont la plupart suivaient la carrière des armes pendant que leurs intendants administraient leurs domaines non sans pressurer les paysans qui en dépendaient, comme le curé Bastien de Ste Blandine, gérant du seigneur du Courteil dont les exactions ameutèrent la foule contre lui au moment de la Révolution.

Beaucoup de ces nobles émigrèrent sans doute. Leurs châteaux et leurs terres furent alors confisqués comme biens nationaux et vendus comme tels. Ils furent souvent adjugés à des bourgeois, quelquefois à des paysans qui avaient des économies et qui firent une opération avantageuse. Ce fut le sort de la plupart des châteaux du canton de Celles qu'on appelle des "logis" tels que ceux de Conzais dans la commune de Thorigné, de Renaudière commune de Mougou, de Beaussais, de la Forge, commune de Montigné, de la Bessière, commune de Vitré, etc.

Ces châteaux et leurs servitudes furent affectés au logement des fermiers qu'y installèrent leurs propriétaires, et à l'exploitation des terres qui en dépendaient, comme au "logis" de Conzais dont la "fuie", vaste pigeonnier, est toujours debout, ainsi que celle du château de la Forge située en plein champ.

Cependant quelques-uns de ces châteaux n'ont pas subi cette transformation, soit que leurs acquéreurs vinssent y demeurer, soit qu'ils ne fussent pas compris dans les biens nationaux, leurs seigneurs n'ayant pas émigré. C'est ainsi que celui de Vitré "Fontiville" a été habité par les familles Taillefer et Desbutte, celui de Lussaudière, commune de Prailles, par la famille Poinsignon. Monsieur de Mila, noble protestant qui habitait la Rochelle, venait tous les ans passer la belle saison à Chateauneuf, où il avait un fermier, mais où il s'était réservé des appartements qu'il a depuis abandonnés à son fermier, s'étant fait construire un nouveau château tout auprès vers 1900 et où ses descendants viennent toujours passer l'été.

Les biens dépendant des églises ou des monastères comme la Groie-l'Abbé, qui furent confisqués comme biens nationaux, subirent le même sort.

Depuis une soixantaine d'années, l'état social des paysans s'est beaucoup transformé dans le pays de Celles. Au temps de mon enfance, les fermes y étaient encore nombreuses dont les propriétaires habitaient à la ville: Niort, St Maixent, et quelques-uns à Celles même. Peu à peu, sous l'empire du besoin pour quelques-uns, ou la soif de la spéculation pour d'autres, la plupart d'entre eux vendirent leurs fermes, trouvant plus avantageux de placer les capitaux ainsi réalisés en valeurs industrielles.

#### IV.2) Les fermes autrefois et aujourd'hui.

C'est ainsi que j'ai vu vendre en 1875 les deux fermes des Métairies de Ste Blandine qui appartenaient au "Maître", celle de Juillé dans la commune de Prahecq qui comprenait beaucoup de terres dans la commune de Ste Blandine, le "logis" et la Métairie de Conzais, commune de Thorigné et je ne parle que de celle que je connais.

Plus tard, vers 1900 la Groie-l'Abbé s'est vendue également et plus récemment après la guerre, la Cure de Ste Blandine. Et tout dernièrement (1926) il s'est vendu deux fermes importantes situées à Saumon commune de Ste Blandine. Quelques-unes de ces fermes furent acquises, bâtiments d'exploitation et partie des terres par les fermiers qui s'y étaient enrichis. Ainsi le père "Charlot" Pairault acheta les bâtiments des deux métairies de Ste Blandine et la plupart des terres, le père Brillaud de Juillé acheta vers la même époque une partie de sa ferme. Et la Groie-l'Abbé appartient maintenant aux trois fils Nocquet. Mais le plus souvent ces propriétés furent vendues en détail à des propriétaires ruraux qui agrandirent ainsi leurs domaines. Ainsi l'un de mes cousins Gibouin a acheté la moitié des bâtiments de la Cure de Ste Blandine et cinq à six hectares de terre, l'autre moitié avec deux terrains de trois hectares a été acquise par un voisin. Et le reste de la Gagnerie, pièce de plus de trente hectares a été partagée entre six acquéreurs de Tauché et Ste Blandine.

C'est ainsi que la propriété s'est morcelée, la plupart des anciennes fermes disparaissant pour se répartir entre plusieurs possesseurs. Dans la commune de Ste Blandine, il n'y a plus que deux fermes, Belle Plaine (80 hectares) et la Forêt (65 hectares) qui ont conservé leurs anciens propriétaires.

#### IV.3) Les propriétaires ruraux:

Mais à coté des fermiers, il y avait des paysans qui possédaient plus ou moins de terres (et ils étaient nombreux) depuis le gros propriétaire rural qui possédait une ou plusieurs fermes jusqu'au laboureur qui n'avait lui que quelques lopins de champs. Parmi les premiers, les uns faisaient valoir eux même leur propriété comme Jean Nocquet à Ste Blandine et son frère Pierre Nocquet à Tauché, Coiffé à Thorigné, d'autres comme Jean Vaury à Chaloue l'exploitaient avec un métayer et quelques-uns tel Joffriault à Saumon y avaient mis des fermiers et vivaient bourgeoisement auprès d'eux dans leur logis.

Après ceux là venaient les cultivateurs qui exploitaient une propriété de moyenne importance avec l'aide de leur famille et parfois de un ou deux domestiques. Jaloux de leur indépendance, ils étaient les notabilités paysannes. C'était en grande partie parmi eux que se recrutait les conseillers municipaux. Au dessous d'eux, il y avait de petits bordiers, possédant eux mêmes quelques terres comme d'ailleurs beaucoup de fermiers.

Enfin, au dernier degré de l'échelle sociale, se trouvaient les domestiques, encore en étaient-ils parmi eux qui possédaient leur maison et quelques lopins de terre, insuffisants pour les occuper. Lorsque l'âge les avait affaiblis

ils se retireraient chez eux et n'allaient que de temps en temps en journée.

#### IV.4) Domestiques et Journaliers:

Depuis cinquante ans, cet état social s'est sensiblement modifié d'abord parce que le nombre de fermes a diminué, les fermiers sont nombreux, d'autant que plusieurs d'entre eux étant devenus propriétaires cultivent maintenant leurs terres. Depuis une vingtaine d'années quelques fermes: Belle-Plaine, la Forêt et d'autres sont occupées par des cultivateurs de Gâtine ou Vendée. Quant à la catégorie des domestiques, elle tend à disparaître du canton, d'abord parce qu'il y a moins de grandes exploitations et puis, parce que beaucoup de jeunes gens, une fois revenus du service militaire où ils ont goûté de la ville, et aussi poussés par leur femme abandonnent la campagne aussitôt mariés. La dénatalité en est une autre cause. Il n'y a plus de grandes familles, le fils unique est presque la règle chez les gens de service comme chez les propriétaires. On fait alors appel à la main d'œuvre étrangère, on embauche des Polonais, des Espagnols, des Italiens, voire des Portugais parmi lesquels se rencontrent souvent des indésirables peu aptes au travail de la terre ou d'une moralité suspecte. D'autres, au contraire, se montrent très consciencieux et ceux qui les emploient en sont très satisfaits.

#### IV.5) Les artisans ruraux:

Mais l'agriculture ne pourrait vivre sans l'industrie représentée à la campagne par les petits artisans. Le travail de la terre exige divers instruments aratoires et différents outils. Le soc de la charrue a besoin d'être forgé assez souvent et il faut ferrer les chevaux et les bœufs de travail. Un forgeron est indispensable dans chaque village. Il faut aussi des charrettes pour transporter les récoltes et le charron y trouve du travail. Les maçons, les charpentiers et menuisiers ne sont pas moins nécessaires pour la construction ou la réparation des bâtiments. Mais il est certains métiers qui, depuis trente ou quarante ans ont totalement disparus, comme celui de tisserand, les ménagères trouvent plus avantageux d'acheter leur toile au marché. Il y a encore des cordonniers et des sabotiers pour les réparations des chaussures, mais ils ne fabriquent plus guère de souliers ou de sabots neufs. Et comme les fours de village ne cuisent plus de pain, les petits meuniers ont à peu près disparu.

### V LE TRAVAIL DE LA TERRE & LA VIE DES PAYSANS IL Y A 60 ANS:

#### V.1) Instruments aratoires et outils:

Du temps de mon enfance, c'est-à-dire dans les années qui suivirent la guerre de 1870 (j'y reviens toujours parce qu'alors les braves gens dont je vais essayer de retracer la vie étaient dans la force de l'âge) les travaux agricoles étaient beaucoup plus pénibles qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les instruments aratoires étaient moins nombreux et moins perfectionnés que ceux dont on se sert actuellement.

Le labourage se faisait avec la charrue ordinaire dont les parties travaillantes, soc, versoir, coutre étaient en fer, mais on trouvait encore quelques charrues en bois. Dans les grandes exploitations du nord du canton on employait aussi la charrue "Dombale" appelée du nom du célèbre agronome qui l'inventa et qui demandait un attelage robuste. La charrue brabant-double, si facile à conduire et si commode pour les labours à plat, n'était pas encore répandue. On ameublissait les guérets et on recouvrait la semence au moyen de la herse Valcourt formée d'un châssis rectangulaire en bois armé de fortes dents, on les tassait avec le rouleau en bois qu'on chargeait parfois de grosses pierres pour lui donner plus de poids. La houe à cheval avait déjà fait son apparition. Mais on ignorait la herse articulée qui se moule sur le terrain et permet de mieux enfouir la semence tout en ameublissant régulièrement le sol. L'extirpateur n'était employé que dans les grandes fermes du nord du canton pour le travail des terres fortes. Le cultivateur et la herse canadien ne se répandirent que vers la fin du siècle.

Pour les binages et sarclages, on n'avait que la houe à main fabriquée par le maréchal appelée "bouelle" un peu lourde à manier et la "piarde" très étroite, servant surtout à piocher les coins de champ où la charrue n'avait pu passer pour enfouir la semence. Il y avait encore la guignette, sorte de serpette fixée au bout d'un long manche qui servait à couper les chardons dans les blés. On trouvait aussi dans le commerce une houe moins lourde pour les binages légers, mais elle était peu répandue. Les premières fourches américaines avec quatre ou cinq dents en acier se répandirent vers 1890.

#### V.2) Les labours:

On cultivait alors les céréales en billons, qu'on appelle des "sillons" sauf quand on voulait créer une prairie artificielle dans l'orge de printemps, la "baillarge" principalement. Alors on labourait à plat. Cependant, j'ai vu faire des trèfles dans de l'avoine semée en billons dont on avait rabattu le sommet avec une herse spéciale.

Pour diminuer la surface occupée par le sillon (la raie) on y semait du grain, dans une petite rigole laissée par la charrue. C'était l'office d'un jeune garçon qui suivait le laboureur. Un ouvrier avec une fourche égratignait ensuite la crête du billon qui retombait sur les cotés en recouvrant la semence. Ce travail avait aussi pour but de faciliter la moisson qui se faisait à la faucille.

#### V.3) Moisson et battage:

On employait alors la faucille ordinaire, mais dans la première moitié du XIX siècle on se servait de la faucille à dents (mes oncles en avaient été témoins) véritable scie d'où l'expression patoise "seger" (scier) le blé. La moisson s'appelle encore la "segerie" bien qu'on emploie plus de faucille d'aucune sorte.

Vers 1880 et même avant dans le nord du canton de Celles on employait pour moissonner la faux armée d'un râteau. Vers la même époque apparurent

les premières moissonneuses, mais elles étaient rares, (il y en avait une à la Groie-l'Abbé) ainsi que les faucheuses. Ces machines n'étaient pas encore perfectionnées et le travail qu'elles faisaient laissait à désirer. Peut-être aussi n'était-on pas très habile à s'en servir. Leur usage ne devint général qu'au début de ce siècle.

Le battage des céréales se faisait comme aujourd'hui aussitôt après la moisson dans le courant d'août et au début de septembre.

Il y avait dans chaque ferme une batteuse mécanique à traction animale (les vapeurs étaient très rares). Tout le personnel de la ferme (femmes comprises) était nécessaire pour la faire fonctionner. Les petits cultivateurs battaient pour la plupart avec un rouleau en pierre que deux vaches traînaient sur les épis préalablement étendus au soleil sur l'aire. Le fléau qui fut d'un usage général jusque vers 1850 n'était plus guère employé.

Si le travail de la terre était en général plus pénible qu'aujourd'hui, cela tenait non seulement à ce qu'on n'avait pas alors les instruments aratoires et les machines qui en facilitent l'accomplissement mais à ce que le genre de vie des travailleurs était plus rude qu'à présent. On se levait plus tôt, il fallait être aux champs dès le petit jour, même en été, on prenait moins de précaution contre les intempéries. Et avec cela, on se nourrissait moins bien. Les vêtements et le coucher étaient aussi moins confortables. Mais je reparlerai de cela quand j'évoquerai mes souvenirs d'enfance.

Et pour conclure cet aperçu du canton de Celles, c'est un milieu essentiellement agricole et l'un des plus riches et des mieux cultivés du département, et c'est avec les environs de Niort, le canton où les cultivateurs font le plus preuve d'initiative. L'influence de Jacques Bujault, avocat à Melle, qui acheta il y a environ cent ans, une ferme à Chaloue dans la commune de Ste Blandine et s'y établit "laboureur" comme il se plaisait à dire et qui par les conseils qu'il donnait aux cultivateurs dans son Almanach et aussi par ses exemples avait puissamment contribué à répandre les bonnes méthodes culturales, s'y fait encore sentir et les générations actuelles conservent toujours un souvenir reconnaissant de cet homme de bien.

## VI NIVEAU INTELLECTUEL ET ETAT D'ESPRIT DES PAYSANS. LES PROTESTANTS POITEVINS

### VI.1) JEAN CALVIN EN POITOU.

C'est vers la fin de l'année 1534 qu'on fixe la venue de Jean Calvin à Poitiers. Il fit de nombreux prosélytes qui répandirent sa doctrine à la Mothe-St-Héray, Niort et Saint-Maixent.

Note tirée de l'ouvrage de l'abbé Largeau ainsi que la suivante: à Melle un nommé Chaudosseau prêcha les nouvelles doctrines et les habitants de Melle en grand nombre vinrent à Celles où ils firent des "folies" (sans doute quelques dégâts).

Le niveau intellectuel des paysans dans le canton de Celles et dans toute la région de Niort et de Saint-Maixent est plus élevé que dans le nord du départe-

ment. L'instruction y est plus appréciée et plus répandue. Les écoles sont régulièrement fréquentées. Cela devait d'ailleurs être de tradition depuis quelques siècles cette partie du Poitou s'était convertie à la religion réformée que Calvin était venu y prêcher. La lecture de la Bible étant l'essence du protestantisme faisait de l'instruction une nécessité pour chaque fidèle. Lors de la Révocation de L'Édit de Nantes, les protestants de cette région ne défendirent point leur foi par les armes, mais ils n'en offrirent pas moins une résistance opiniâtre aux dragons de Louis XIV ces "missionnaires bottés" envoyés par Louvois, Fénelon qui était venu d'abord n'ayant pas été assez persuasif. Si dans les villes et les bourgs importants il y eut de nombreuses abjurations, les paysans en général restèrent fermes dans leur croyance. À cette époque, le canton de Celles était en partie couvert de bois qui ont disparus depuis et qui offraient un refuge aux populations qui pressentaient la venue des dragons. Ceux-ci trouvaient alors les villages déserts. C'est ainsi que jusqu'à la Révolution, les habitants des campagnes conservèrent leur religion, non sans péril, la pratique du culte étant interdite. Ils se réunissaient au milieu des bois pour écouter la voie des pasteurs. C'est ce qu'ils appelaient "l'Église du désert". Mais parfois ils étaient trahis et surpris par les soldats envoyés à leur poursuite. J'ai ouï dire à ma grand'mère d'après ce qu'elle avait entendu raconter qu'à une de ces "assemblées" les fidèles furent dispersés à coup de fusil et que même le chapeau du pasteur fut percé d'une balle. C'est ce qui explique que c'est surtout dans la partie boisée de l'arrondissement de Melle et les environs de Saint Maixent que la religion s'est le mieux conservée, tandis que dans les régions plus découvertes et dans les villes, les conversions furent nombreuses. Dans le canton de Celles, les communes du nord, Fressines, Aigonnay, Prailles, Beaussais, Vitré, Thorigné sont plus des quatre cinquième protestantes et que les deux plus grandes agglomérations Mougou et surtout Celles sont en majorité catholiques, mais les hameaux qui en dépendent sont protestants. Les deux communes où le catholicisme domine sont Montigné et Saint-Médart.

#### VI.2) LES PERSECUTIONS EXERCEES CONTRE JEAN MIGAULT & SA FAMILLE:

Puisque je viens de parler des dragonnades, je dois mentionner les persécutions particulièrement cruelles que subit l'instituteur Jean Migault. Il avait succédé à son père comme maître d'école à Moulay paroisse de Fressines. Voici ce qu'il dit dans le journal qu'il rédigea pour l'édification de ses enfants: "Malgré les travaux inséparables d'une école nombreuse, je trouvai encore le moyen d'exercer les fonctions de notaire jusqu'en 1671.

Mais une déclaration publiée alors par le Gouvernement de Sa Majesté, exclut de tous les protestants de tous les emplois civils, supprime toutes les charges qui pouvaient se rattacher à notre religion (Migault était lecteur à l'église de Mougou depuis la mort de son père) et ôta à la plupart de nos frères de gagner leur vie. Nous nous vîmes dans l'impossibilité de rester plus longtemps à Moulay. Jean Migault avait alors onze enfants vivants. "Les membres de notre consistoire, continue-t-il, m'in-

vitèrent dans les termes les plus pressants à m'établir à Mougou, et m'offrirent un traitement annuel de soixante francs, à condition que je continuerai les fonctions de lecteur et secrétaire".

Il s'y rendit le 13 février 1681 avec toute sa famille et seize de ses pensionnaires. Il y vécut assez tranquillement pendant quatre ou cinq mois jusqu'à l'arrivée d'un régiment de cavalerie dont les soldats avaient déjà porté la ruine dans un grand nombre de villes et villages du Poitou. Voici ce qu'en dit Jean Migault " En général la troupe n'abandonnait jamais une paroisse tant qu'il restait à une famille protestante quelque meuble, quelque effet, la moindre chose dont on put faire de l'argent, on exigeait quinze francs pour les officiers supérieurs, neuf francs pour un lieutenant, trois francs pour un soldat et trente sous pour le moindre individu attaché au régiment. Cette monstrueuse exaction cessait-elle d'être payée ponctuellement, on était dans l'usage invariable de vendre le mobilier et les bestiaux et mêmes, quand on avait disposé de ces objets, jusqu'aux hardes des malheureux hôtes". Voyant approcher l'orage, Migault avait pris la précaution d'éloigner ses enfants et de se cacher chez des parents ou des amis des paroisses voisines...

C'est le 12 août qu'il reçut la visite d'un quartier maître qui lui demanda en tenant à la main un billet de logement, s'il avait l'intention de se faire catholique. Sa femme et lui répondirent qu'ils ne voulaient pas changer de religion.

"Quelques instants après, nous vîmes arriver deux soldats qui exhibèrent leurs billets de logement, et qui, après avoir mis leurs chevaux dans mon écurie commandèrent un dîner dont le menu aurait été sans exagération plus que suffisant pour vingt personnes".

Ayant appris que le curé de Mougou ne tendait à rien moins qu'à sa ruine complète, Jean Migault se résigna, sur les conseils de ses amis, à se cacher à cent pas de sa maison après avoir recommandé aux voisins de veiller sur sa femme. Les soldats ne s'emparèrent pas moins d'elle, la frappant avec violence. On la jeta dans un coin de la cheminée pendant qu'on y allumait le feu le plus ardent, qu'on alimentait avec quelques-uns de ses meubles menaçant de la brûler si elle n'abjurait pas de suite le protestantisme. "Cette femme admirable... ne perdit pas un seul instant sa tranquillité d'âme, jusqu'à ce qu'enfin, perdant tout à fait connaissance elle cessa d'être sensible aux insultes et aux outrages de ces misérables."

Grâce à la charité d'un vicaire catholique qui était venu officier à Mougou en l'absence du fanatique prier, la femme put enfin être arrachée aux mains de ces fanatiques bourreaux, se cacher elle même et aller rejoindre son mari. "Le lendemain, tous les protestants de notre paroisse firent une abjuration formelle de leur religion excepté vingt familles qui, abandonnant leurs maisons à l'approche de la cavalerie, s'étaient dispersés dans les bois. Nos lits, notre linge, nos habits tout ce que nous possédions fut vendu ou détruit; tout ce que contenaient les maisons abandonnées eut le même sort."

Après avoir erré avec ses enfants comme un proscrit pendant plusieurs mois, Migault, profitant d'une accalmie, vint s'établir, le 31 janvier 1682 au bourg de Mauzé, où

il put rouvrir son école et où ses anciens pensionnaires vinrent le rejoindre. Mais il ne tarda pas à être en butte à de nouvelles épreuves. Le 23 février 1683, il eut la douleur de perdre sa digne compagne. Douze jours après, il dut congédier ses pensionnaires, les instituteurs protestants n'ayant plus le droit d'en avoir. Le 23 septembre 1685, les terribles dragonnades entrèrent dans Mauzé. Sa maison fut de nouveau dévastée "au départ des soldats, il n'y restait plus que les quatre murs". Pendant deux mois, il fut condamné à errer, se cachant le jour et ne restant jamais plus de deux nuits sous le même toit et dut à la fin chercher refuge avec deux de ses filles dans un souterrain au milieu d'un bois. Mais bientôt ils durent quitter une habitation si malsaine. Migault se rendit alors à la Rochelle dans le but de préparer les moyens de s'évader avec sa famille, mais dès le lendemain de son arrivée, il fut pris, arrêté et enfermé au haut de la tour de Saint-Nicolas en un réduit où il avait à peine la place pour se mouvoir et pas assez pour se coucher. Pour obtenir sa liberté, il se résigna, sur les supplications de sa fille Jeanne à abjurer le protestantisme. Il se reprocha vivement ce mouvement de faiblesse. Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée, quitter la France, trois de ses fils y avaient déjà réussi. Enfin, après bien des péripéties et des dangers de toutes sortes, il parvint à s'embarquer avec cinq autres de ses enfants sur une côte écartée de l'Aunis, le mardi de Pâques 1688 et le 8 mai suivant il abordait en Hollande (1). On voit par cet exemple que nos aïeux durent faire preuve de beaucoup de courage et de ténacité pour conserver la foi de leurs pères. L'organisation démocratique de l'église calviniste fait sentir son influence dans la région. Les cantons protestants sont ceux où les électeurs sont le plus attachés à la République. Le canton de Celles en particulier à toujours donné une très forte majorité aux candidats républicains. On y est surtout anticléricale. Quoi d'étonnant que les protestants aient gardé pendant longtemps une haine parfois injuste envers les membres du clergé catholique qu'ils rendaient responsables des persécutions de leurs aïeux (2). Aussi la seule vue du costume ecclésiastique leur inspirait une instinctive aversion. Et cela va sans dire les histoires sur le compte des curés et des moines abondent dans la région. Mais peu à peu la foi s'est attiédi et tend presque à disparaître. Elle n'est plus du moins générale comme autrefois. Le zèle religieux des temps héroïques ne s'est pas maintenu et a fait place à un certain scepticisme. Aujourd'hui les vrais croyants protestants sont la minorité. Beaucoup n'admettent plus les dogmes rigides prêchés par Calvin et acceptent à peine le protestantisme libéral. Ils assistent au culte une ou deux fois par an aux grandes fêtes par tradition. D'autres ne sont guère protestants que de nom et ne requièrent le ministère du Pasteur que pour les baptêmes, mariages et enterrements, et encore...

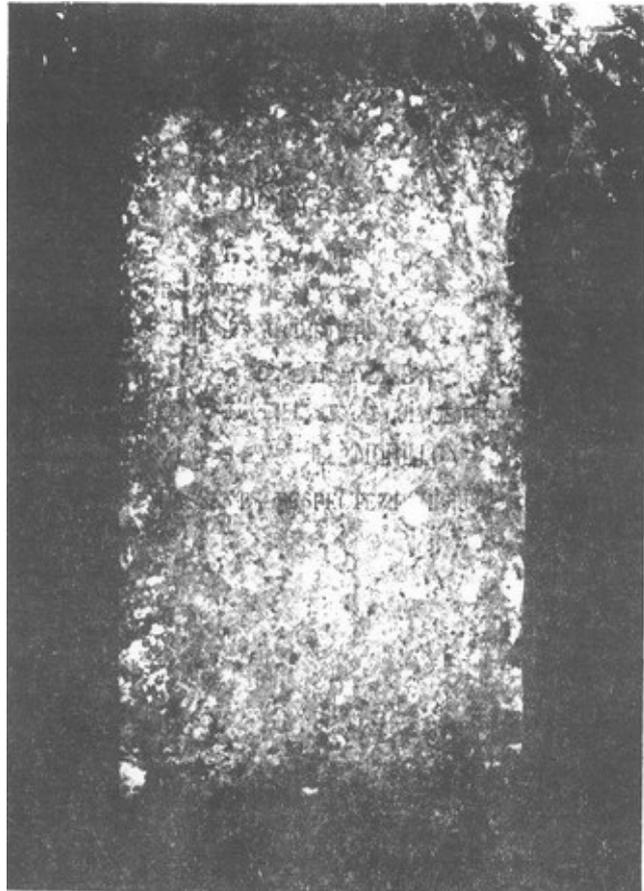
Il s'est d'ailleurs fondé plusieurs sociétés de libre penseurs dans le canton.

### VI.3) CIMETIERES DE FAMILLE DES PROTESTANTS

Le voyageur qui traverse pour la première fois le nord de l'arrondissement de Melle ou le canton de Saint-Maixent est tout étonné d'apercevoir aux abords des villages des groupes de quelques cyprès profilant dans le ciel leur noire silhouette



UN CIMETIERRE PROTESTANT



LA PIERRE COMMÉMORATIVE SITUÉE À TAUCHÉ

dessus de quelques tombes. Ce sont les cimetières des familles protestantes. Cette coutume date d'avant la Révolution. La liberté de conscience n'existant pas alors, les protestants n'avaient pas d'existence légale. Les actes d'état civil les concernant ne figuraient pas sur les registres tenus par le curé dans chaque paroisse, et quand ils mouraient, il était interdit de les inhumer dans les cimetières publics réservés aux catholiques. Aussi étaient ils enterrés dans un terrain leur appartenant. Il ne leur fallait pas une grande surface, une petite parcelle de leur jardin y suffisait.

La Révolution en proclamant la liberté de conscience leur donna en même temps le droit d'être inhumés comme les catholiques dans les cimetières communaux encore délimita-t-on soigneusement la partie qui leur était réservée. Mais l'habitude étant prise, les protestants, sauf ceux qui n'avaient pas de terre à eux, continuèrent de se faire enterrer dans leur cimetière privé.

Voici ce que m'écrit à ce sujet mon vieux camarade Théophile Hairault:

"Tu sais comme moi que le canton de Celles avait été terrorisé par les dragons de Louvois et en particulier les communes de Mougou, Ste-Blandine, Thorigné, Prailles, Fressines et Aigonay, et il était interdit de mettre les corps des protestants dans les cimetières. De là l'habitude d'avoir les cimetières de famille. Selon mon grand-père Morillon, les pauvres protestants de la commune de Ste Blandine avaient été mis dans le coin de notre jardin pendant deux cents ans avant la Révolution et il m'avait toujours recommandé de ne jamais toucher à leur sépulture que l'on trouve à coté de mon cimetière. Voici l'inscription que j'ai fait mettre sur la pierre commémorative pour l'édification des générations futures:

DE 1572 A 1789

PAR SUITE DU MALHEUR DES TEMPS, LES CORPS DES PAUVRES PROTESTANTS  
REFUSÉS AU CIMETIERE COMMUNAL DE SAINTE-BLANDINE FURENT RECUEILLIS

EN COIN DE TERRE PAR LA FAMILLE MORILLON.

PASSANTS, RESPECTEZ LA MISÈRE !

(1) Il est très probable que plusieurs protestants du canton de Celles particulièrement visés par les persécutions et qui avaient des moyens réussirent également à passer l'étranger. Ils ne portaient pas d'ailleurs sans espoir de retour car on a trouvé en défrichant le bois du Magnou à Ste Blandine, vers 1890 des sommes assez rondelettes de louis d'or à l'effigie de Louis XIII et de Louis XIV. J'ai puisé ces renseignements sur Jean Migault dans l'ouvrage; "L'École primaire dans les Deux Sèvres depuis ses origines jusqu'à nos jours" publié sous la direction de Mr Dauthuille inspecteur d'académie à Niort.

(2) On a vu au début de ce récit que les habitants de Ste Blandine, lors de la Révolution brûlèrent l'église et fusillèrent même le curé.

## VII COMMENT ON VIVAIT à LA CAMPAGNE IL Y A 60 ANS

Quand les personnes qui ont dépassé la soixantaine comparent l'existence des paysans d'aujourd'hui avec ce qu'elles avaient vers 1870, elles trouvent qu'il s'est accompli un progrès considérable, surtout dans l'alimentation, la manière de se vêtir et les travaux agricoles.

### VII.1) - LE PAIN DE MÉNAGE: -

Parlons d'abord du pain que l'on fabriquait à la ferme. On cultivait à cet effet une sorte de méteil, la "méture", mélange à peu près en partie égale, d'orge d'hiver et de froment. Le meunier tous les dix ou quinze jours, passait en prendre une "pochée" et en rapportait ensuite la farine que l'on passait au bluttoir, où des tamis la séparaient, en deux ou trois catégories dont la plus fine servait à faire le pain et les autres des galettes pour le chien ou destinées à la "bernée" des cochons, ainsi que le son qui tombait à l'extrémité du bluttoir. On pétrissait la pâte dans la "maie" le pétrin installé avec le bluttoir dans le fournil au fond duquel s'ouvrait la bouche du four ou l'on cuisait les larges pains ronds dont on avait fait lever la pâte dans les corbeilles de paille, les "palissons". À chaque fournée, la ménagère confectionnait quelques "galettes" plus légères qui cuisaient plus vite et que l'on mangeait aussitôt sorties du four en attendant la cuisson complète du pain. Inutile de dire que ce pain de ménage n'avait pas la qualité de celui des boulangers de la "miche" dont on apportait quelquefois un morceau aux enfants un jour de Foire. Il manquait d' "apprêt" comme on disait, (c'était plus souvent une femme qui pétrissait la pâte) il était un peu lourd à l'estomac et trempait mal dans la soupe. On le conservait parfois jusqu'à douze ou quinze jours sur le "tenailler" sorte d'échelle suspendue horizontalement aux soliveaux du grenier. Il n'était pas rare quand on consommait les derniers pains d'y voir des taches bleues de moisissure. Mais celui dont on garda le plus mauvais souvenir fut le pain de baillarge de 1871.

Peu à peu, à partir de 1875, la qualité du pain s'améliora. On citait d'abord les maisons où on mangeait du pain de "pur froment", puis cela devint la règle générale. Néanmoins, étant donné la qualité de la farine et le manque d'habileté professionnelle des ménagères, le pain qu'on fabriquait était loin de valoir celui des boulangers. Aussi pour les repas de famille, les "bourlots", allait-on chercher du pain blanc, de la "miche" chez le boulanger.

### VII.2) - LES PANIFICATIONS - COOPERATIVES -

Au pays de Celles, c'est vers 1890 ou 1892 que les premières panifications coopératives se fondirent. A cette époque, on se plaignait un peu partout de la qualité du pain fabriqué par les boulangers qui ajoutaient, prétendait-on, à la farine divers ingrédients plus ou moins indigeste et même nocifs, tels que le talc. Néanmoins, le prix du pain n'était pas en rapport avec celui du blé.

La panification de Verrines-sous-Celles fut fondée en 1893 je crois. Mon cousin (celui de Conzais) qui venait de se marier à Croué fut un de ceux qui en prirent l'initiative. Et comme le pain qu'on y fabriquait était de bonne qualité, et revenait à meil-

leur marché que celui du boulanger. Le nombre des adhérents augmenta d'année en année et peu à peu on délaissa l'habitude de "fournayer" dans les villages. Aujourd'hui les fours de ferme ne cuisent plus de pain.

Et voilà pour le pain. Quant à la viande, on n'en achetait point au boucher. On ne mangeait que de la viande de porc. Dans certaines occasions, de loin en loin, la ménagère sacrifiait quelques volailles, mais on ne mettait point "la poule au pot tous les dimanches". Dans les fermes, c'était souvent une grosse truie qui avait été mère plusieurs fois qu'on sacrifiait dans le courant de l'hiver après l'avoir engraisée à point. Elle arrivait à peser près de 200 kilos et même davantage. Aussi, sa mise à mort était-elle une besogne importante pour laquelle tout le personnel de la ferme était mobilisé. C'était souvent le fermier lui-même qui faisait l'office du boucher, ou à défaut son voisin expert en cette besogne.

### VII.3) LE SACRIFICE DE LA CUISINE DU PORC GRAS:

À Sainte-Blandine, c'était l'oncle Jacques qui s'en chargeait. On couchait préalablement la truie sur un lit de paille après lui avoir passé à la patte une corde qu'on fixait à une barre de fer enfoncée solidement en terre. Deux hommes lui tenaient les pattes pour l'empêcher de remuer et moi (j'avais douze ou treize ans), ma fonction était de saisir la queue et de la soulever de temps en temps pour faire affluer le sang au cœur. Mon oncle, alors armé d'un couteau à longue lame bien aiguisée s'agenouillait derrière la tête de l'animal et lui perçait la gorge en direction du cœur, pendant que la ménagère recevait le sang dans une poêle en l'agitant de temps en temps et l'empêchait de coaguler. Cela ne se faisait pas sans que la victime protestât par des cris qui s'entendaient au loin et par de violents soubresauts qui secouaient la barre et les hommes qui tenaient les pattes. Il faut croire que l'oncle s'y connaissait car au bout de moins d'un quart d'heure l'animal râlait et rendait ses dernières gouttes de sang. Vite alors, on apportait de la paille pour le griller, opération délicate que tout le monde n'arrivait pas à faire convenablement. Il fallait, en effet brûler les poils qui recouvraient la couenne sans pour cela endommager la viande par un feu trop ardent. Après la principale flamme, il restait encore par places, surtout aux oreilles et aux articulations pas mal de soies restées à peu près intactes. On les brûlaient avec une poignée de paille dont on promenait l'extrémité allumée partout où il était nécessaire

Ce travail terminé, on rendait la peau nette en la raclant avec les bords d'une tuile, pendant qu'un aide y versait de l'eau pour assurer un nettoyage complet. On assujettissait ensuite la bête sur une échelle courte mais solide que l'on dressait le long d'un mur, le plus souvent dehors. Alors, l'opérateur (toujours mon Oncle) armé de son couteau, fendait avec précaution la peau du ventre, sans endommager les viscères intérieures. Les femmes étaient là pour enlever les intestins qu'elles nettoyaient proprement pour faire ensuite des boudins. On laissait se raffermir la viande jusqu'au lendemain et on la découpait en morceaux plus ou moins cubiques que l'on rangeait dans le saloir copieusement imprégnés de sel. On avait ainsi pour le pot-au-feu une provision de viande qui durait toute l'année.

Le sacrifice du porc avait ordinairement lieu le jeudi, le vendredi, la ménagère assistée des parentes ou des voisines procédait à la confection des boudins, des grillons, des pâtés, etc. ... Le samedi, mon oncle chauffait le four pour faire cuire les pâtés, les rôtis de respectable grosseur et aussi des "tourteaux " et des "navettes". Les boudins et les grillons se cuisaient dans de grands chaudrons en airain que l'on suspendait à la crémaillère. On surveillait attentivement cette opération, surtout pour les grillons brassant la cuisine avec un bâton pour empêcher qu'elle ne prenne au chaudron. Quand la cuisson était finie, on en emplissait des pots de gré ou de faïence pour les conserver jusqu'aux moments des travaux d'été ou ils continueraient au déjeuner des faucheurs et des moissonneurs. Quant aux boudins, on en disposait les longs chapelets dans un grand panier nouvellement fabriqué préalablement garni d'un linge blanc. On en distribuait plusieurs parts destinées à des parents ou des amis. Le reste formait le plat de résistance pour le repas du dimanche auquel on invitait toute la famille et quelques voisins à charge de revanche. Ce "repas de boudins" était plus que plantureux et un peu lourd à des estomacs délicats. La viande de porc figurait naturellement à tous les plats et les légumes brillaient généralement par leur absence. Pour le dessert on avait les classiques tourteaux poitevins qui figurent à tous les repas de fête, orgueil de la ménagère quand ils étaient bien réussis. Aussi y apportait-elle tous ses soins, pétrissait la pâte avec du beurre, l'étendant avec un rouleau en bois. Elle en découpait ensuite des parcelles circulaires dont elle relevait les bords qu'elles ornaient de "prinques" (sortes de dents) en les pinçant. Elle remplissait ensuite l'intérieur d'un mélange savamment dosé et consciencieusement malaxé de fromage frais, d'œufs et de sucre. Quand le four les avait bien "saisis", sans les brûler, le dessus présentait une teinte d'un brun doré qui exhalait une odeur appréciée des gourmets.

Les "navettes" étaient des gâteaux feuilletés que l'on préparait avec de la pâte convenablement beurrée, étendue en feuilles assez minces sur lesquelles on disposait une couche de sucre et que l'on repliait ensuite pour renfermer le sucre ce qui donnait à ces gâteaux la forme d'une navette de tisserand, de là leur nom. Ils figuraient au dessert avec les tourteaux.

Ce repas de famille se pratique encore à peu près de la même façon aujourd'hui. Mais pour les autres fêtes, assemblées, ballades, etc. ... on va bien chercher de la viande chez le boucher, qui passe d'ailleurs dans tous les villages, et où on ne le voyait jamais il y a cinquante ans. On n'avait recours à lui qu'en cas de maladie et sur prescription du médecin, encore préférait-on tuer une volaille (les poules ne manquaient pas à la ferme) on en sacrifiait quelquefois une le dimanche quand on devait avoir une visite de marque.

#### VII.4) - LA TOURTIÈRE: -

Pendant les travaux pénibles de la moisson, la ménagère, suivant la tradition confectionnait chaque semaine un plat spécial destiné aux moissonneurs et qu'on appelait la "tourtière".

C'était une sorte de gros pâté de forme arrondie, composé d'une "croûte" dont

la pâte pétrie avec du beurre, était étendu dans un vase exprès le "moule à tourtière" en fer, car il devait aller au feu, elle en prenait la forme en garnissait le fond. On remplissait ensuite le moule de viande de volaille, d'œufs durs coupés en deux et de pommes de terre, de manière que le dessus offrit une surface bombée, que l'on recouvrait d'une enveloppe de la même pâte et on mettait le couvercle. Pour la cuisson on plaçait le moule sur la braise ardente du foyer, dont on l'enveloppait complètement en la renouvelant de temps en temps. C'était un met substantiel, savoureux un peu lourd pour des estomacs délicats, mais très apprécié des travailleurs qui le voyaient revenir avec plaisir.

#### VII.5) - LA LESSIVE -

La tourtière était également de règles pour le repas des laveuses de lessive. Aujourd'hui l'habitude de faire la lessive tend à se perdre. Il y a partout des lessiveuses "mécaniques" et les ménagères préfèrent laver chaque semaine le linge qu'elles ont de sale. On ne procéderait à ce nettoyage que deux ou trois fois l'an. Dans les villages dépourvus de source où ne passait aucun cours d'eau, comme Conzais et Sainte-Blandine, on allait laver la lessive à la rivière à deux, trois parfois quatre kilomètres. À la Cure, c'était au pond de Croué sur la Belle qu'on allait le plus souvent parfois à la fontaine de Grand-Pont ou celle du Châtré. Il fallait partir tôt. Aussi on se levait de bonne heure pour désasseoir la lessive et placer le linge sur une charrette garnie de paille bien propre. Ensuite, on m'envoyait appeler les laveuses, des voisines qu'on ne payait pas car dans ce temps, il était de tradition de s'aider mutuellement pour cette besogne imposante. On mangeait la soupe. On n'attelait la jument et une ou deux mules à la charrette, où les femmes avaient pris place et l'on partait. Le conducteur (c'était l'oncle Louis) laissait la charrette au lavoir ramenait son attelage à la maison.

Les laveuses se mettaient au travail non sans bavarder en commentant tous les potins de villages sans les préjudicier d'ailleurs pour la besogne qui marchait rondement. Les grands draps étaient trempés dans l'eau, savonnés, frottés et secoués, puis consciencieusement tordus par deux laveuses. Vers onze heures, la faim se faisant sentir, les laveuses allaient chercher le panier aux provisions et s'installaient sur l'herbe pour manger la tourtière. Le soir, toute la lessive étant lavée et replacée dans la charrette on revenait à la maison. Le lendemain, on étendait le linge sur les haies d'un champ voisin.

C'était là, avec la fête du village, la "ballade" à Tauché les rares occasions qu'on avait de manger de la cuisine plus relevée. Le reste du temps c'était la viande du saloir qui paraissait sur la table. De temps en temps, la cuisinière mettait le pot-au-feu: morceaux de lard accompagnés de choux et de pommes de terre. Les légumes étaient le plus souvent consommés dès le premier repas, après qu'on avait mangé la soupe, mais il restait toujours un peu de viande que l'on servait froide les jours suivants. Quand il n'y avait pas de pot-au-feu, la ménagère faisait le plus souvent la soupe à l'oignon qu'on appelait la soupe à la "friture" ainsi nommée parce qu'on faisait frire dans une louche à cet usage, le "fritonnet" les oignons hachés menus avec

un peu de graisse. On n'employait pas le beurre. Parfois, c'était la soupe aux haricots, à l'oseille ou la soupe bouillie sorte de panade. Enfin, trop rarement à mon gré, quand la cuisinière voulait nous régaler, elle nous faisait une bonne soupe au lait. Mais quelquefois, elle employait le petit-lait provenant de la fabrication du beurre.

#### VII.6) POMMES DE TERRE ET AUTRES LÉGUMES:

La pomme de terre, ce "pain du pauvre" était plutôt pour nous le légume permanent. Ce tubercule qui a l'avantage de se conserver jusqu'à la nouvelle récolte, accommodé de diverses façons revenait toujours sur la table. C'était des frites, en menues tranches minces, assaisonnées à l'huile de noix ou de colza. Le plus souvent, les pommes de terre étaient cuites au pot et le bouillon servait à faire la soupe. Quelquefois, la ménagère en faisait une omelette. Elles abondaient dans les ragoûts plutôt clairs avec des restes de lards et des oignons. Comme légumes verts, on avait les choux qu'on mangeait en toute saison, les poireaux. Mais pas de choux-fleurs, ni de choux de Bruxelles, encore moins d'épinards, ni d'asperges qu'on considérait chez nous comme des légumes de luxe. Il y avait encore les carottes, les navets, les oignons, les échalotes et l'ail dont on faisait des sauces blanches et dont on mangeait les gousses crues avec du fromage mou. Les pois, les fèves, les haricots consommés en vert fournissaient des plats appétissants. L'hiver on en mangeait les grains secs cuits dans beaucoup d'eau.

#### VII.7) SARDINES, MOULES ET OEUFES:

En fait de poisson, on mangeait de temps en temps des sardines, quelquefois de la morue, des moules assez souvent l'été. Quant aux oeufs, on en mangeait quand ils n'étaient pas chers, au printemps et pendant les travaux d'été, on m'en faisait durcir un que je colorais avec des violettes ou des pelures d'oignon, pour mon déjeuner. Autrement, on n'y avait recours qu'en cas de visite imprévue. On en portait chaque semaine un panier au marché.

Comme dessert, on avait les fruits du jardin, pommes, poires, pêches à la maison et des noix qui figuraient toujours sur la table. Il n'y avait pas de groseilles dans le jardin, ni fraisiers, on ne devait pas faire de confitures. Je ne me souviens pas en avoir vu sur la table, même pendant les repas de fête.

#### VII.8) CUISINE PEU RÉCONFORTANTE ET TRÈS SIMPLIFIÉE:

Quant à la façon d'accueillir les aliments, elle était assez rudimentaire. J'en ai déjà parlé. La cuisinière visait surtout à l'économie. Les sauces claires revenaient souvent sur la table, les haricots nageaient dans une mer de bouillon. En somme, le pain était la base substantielle de la nourriture. Aussi, en consommait-on beaucoup.

#### VII.9) L'USAGE DOMESTIQUE DU CAFÉ ÉTAIT INCONNU:

Aujourd'hui, l'habitude est à peu près générale de terminer le repas du matin par une tasse de café. C'était, du temps de mon enfance, un breuvage que j'ignorais. Cette boisson stimulante n'était pas encore répandue dans les ménages. Les hom-

mes prenaient le café aux foires et aux assemblées. À la "ballade à Tauché", je voyais des consommateurs assis sous des tentes, boire à la cuillère un liquide noir, dans des tasses en faïence. Je me demandais ce que ça pouvait bien être. Quant au thé, il n'était pas connu. Ceci m'amène à parler des boissons alors en usage, l'eau, le vin et le cidre dans les communes du nord-est où on récoltait des pommes.

VII.10) BOISSONS USELLES: EAU & PIQUETTE. LE VIN ÉTAIT RÉSERVÉ POUR LES GRANDS TRAVAUX:

L'eau ne faisait naturellement jamais défaut, mais on ne s'inquiétait guère de sa qualité. Il suffisait qu'elle ne fût pas désagréable au goût. Quant aux germes, de maladies qu'elle pouvait déceler, on les ignorait. Le puits de Conzais n'était pas irréprochable à ce point de vue, étant trop rapproché d'une étable à porcs. À la Cure, on allait chercher l'eau au puits communal (le puits de la Roue) situé sur un plan gazonné et éloigné de tout immondice. Et comme il était très profond (100 pieds) l'eau était excellente. On buvait de l'eau au repas du soir même pendant les grands travaux d'été. L'hiver, on buvait de la piquette de marc de raisin. On réservait le vin pour les travaux pénibles et les repas de fête. On l'additionnait souvent d'eau pour en augmenter la quantité.

VII.11) LA VENDANGE:

On allait chercher la vendange dans les communes vignobles du sud des Deux-Sèvres, Brûlain, St Martin de Bernegoue, Fors, Juscorps, Les Fosses, et jusque vers Chizé. Quand les raisins approchaient de la maturité, l'oncle Jacques, un dimanche prenait le chemin de Brûlain ou de Fors. Après deux heures de marche, il était au milieu des vignes où se promenaient d'autres acheteurs. Il y rencontrait les propriétaires des vignobles, et après avoir examiné la récolte, il choisissait une parcelle en supputait le rendement en vendange et en barriques de vin, puis faisait ses offres d'achat au vigneron. Il fallait discuter un bon moment pour débattre le prix, le vendeur surestimait toujours la quantité de sa vendange, l'acheteur faisant le contraire. Enfin, après bien des paroles, le marché était conclu plus ou moins avantageusement. Il était en effet assez facile de se tromper dans son estimation. On ne faisait cette opération qu'après la publication du ban des vendanges qui n'avait pas lieu partout à la fois, même dans deux communes limitrophes. Se présentait-on pour vendanger avant l'ouverture du "fief", le garde champêtre menaçait d'un procès-verbal. Il fallait revenir plus tard. Et ce n'était pas une petite affaire, car les vignes étaient situées à quinze kilomètres et plus de la ferme. Dès la veille on préparait le voyage. Les grandes cuves étaient hissées sur la charrette et solidement maintenues au moyen de câbles. On les garnissait de foin pour les chevaux ou les bœufs. On y plaçaient aussi les paniers pour les vendangeurs, sans oublier le vaste panier porte-vendange, garni d'une toile cirée qui pouvait contenir jusqu'à 50 kilogrammes de raisins que deux vendangeurs, le soulevant par ses extrémités, plaçaient sur les épaules d'un gars vigoureux qui le portait vider dans la cuve.

On emportait aussi des provisions pour faire deux ou trois repas. On partait dans la nuit d'autant plus tôt que la distance à parcourir était plus grande. On

s'entassait comme on pouvait dans les cuves. Seul, le conducteur marchait à coté de son attelage. Quand on traversait un village, il n'était pas rare qu'un loustic ne cherchait à en réveiller les habitants par quelque chant ou gauloiserie. Mais bercé par le cahotement du char on ne tardait pas à s'assoupir. Enfin, cahin-caha, parfois au bruit des grelots, on finissait par arriver au vignoble un peu avant l'aurore. La rosée n'était pas chaude et on grelottait un peu. Aussi, pour se réchauffer allumait-on un feu de sarment et on se restaurait par un léger repas arrosé de plus d'un verre de vin. Quand le soleil commençait à s'élever à l'horizon on se mettait à l'œuvre. Chacun, muni d'un panier et d'une serpette entamait une rangée de ceps. Le travail se faisait gaiement accompagné de rires et de joyeux refrains nonobstant la fatigue occasionnée à la longue par la position courbée. Quand midi approchait et que le soleil frappait dur, on faisait halte pour le grand déjeuner où l'appétit ne faisait défaut. On se remettait ensuite au travail pour achever la besogne car il ne fallait pas rentrer trop tard, d'autant que le retour était plus pénible que l'aller, pour les chevaux, ou les bœufs qui avaient à transporter une lourde charge et pour les gens qui devaient maintenant marcher à pied. Mon oncle Pierre avait acheté une vigne dans les Groies de Mornay, près de la forêt de Chizé. Je me souviens d'avoir été une fois y vendanger. Une autre fois, j'étais plus jeune, mon oncle en revenant de la vendange était passé à la Cure demander une mule pour l'atteler devant les bœufs qui étaient fatigués, la vendange ayant rempli les cuves et j'étais allé avec les vendangeurs à Conzais pour ramener la mule le lendemain. Je me rappelle encore le refrain que Daniel Dubreuil qui était en gaieté, chantait en suivant la charrette:

"Oh! cher amant, si tu t'en vas  
Tu me laisses dans l'embarras etc. ...

#### VII.12) - LA FABRICATION DU VIN: -

On n'arrivait le plus souvent à la maison qu'à la nuit tombante et quelquefois plus tard, et ce n'était que le lendemain qu'on procédait au foulage des raisins. Cette opération se faisait de la façon suivante: on remplissait de raisins, avec une pelle préalablement nettoyée, un petit cuveau, (une "basse") muni d'anses que deux hommes transportaient près d'une grande cuve installée dans une partie inoccupée d'une écurie parfois d'un hangar ou d'un bâtiment de servitude. Là, un opérateur, les pieds préalablement lavés, pantalon, retroussés jusqu'au-dessus des genoux, piétinait les grappes pour en faire sortir le jus. On versait ensuite le tout dans cuve et on continuait ainsi jusqu'à ce qu'elle fut remplie à quinze ou vingt centimètres du bord. Le liquide qui s'écoulait alors du robinet était très sucré et n'avait pas encore la belle couleur rouge du vin fait. C'était le vin doux qui faisait la joie des enfants, mais dont il ne fallait pas abuser.

Pour avoir le vrai vin, on laissait "bouillir" le moût pendant une dizaine de jours. Alors on le soutirait pour le mettre en barriques, on "entonnait". Il fallait bien goûter s'il était bon, aussi plaçait-on près de la cuve un verre destiné à cette opération. Je me rappelle même qu'à Conzais, mon cousin et moi, nous en "avons pris" un peu trop "abondamment".

Mais une fois le vin mis en barriques dans le cellier, on le conservait pré-

cieusement. On n'y avait recours que dans les grandes occasions.

VII.13) - LA PIQUETTE OU "BOISSON" -

Quand on avait soutiré tout le vin de la cuve, on la remplissait d'eau afin d'obtenir par une deuxième fermentation, un vin de qualité inférieure, le demi-vin. On ne faisait pas encore de vin de sucre. On versait ensuite de nouveau de l'eau sur la râpe, et on avait la boisson, breuvage un peu âcre et d'un très faible degré alcoolique qu'on buvait pendant tout l'hiver en ayant soin de verser de l'eau dans la cuve chaque fois qu'on allait tirer à boire.

Après ce long détour par les vignes et la fabrication du vin, j'en ai à peu près fini avec l'alimentation. Je voudrais cependant encore dire un mot des friandises qu'on offrait aux enfants.

VII.14) - BONBONS POUR LES ENFANTS -

A Conzais, les jours de foire et quelquefois de marché, on nous apportait à chacun une "fouace" à mon cousin et à moi, quand ce n'était pas une pipe en sucre. De temps en temps en guise de récompense, on nous donnait un sou ou deux pour acheter des dragées ou des pastilles. À Sainte-Blandine, c'était encore un cornet de dragées que mes oncles offraient pour leurs étrennes aux petits cousins Suire quand ils venaient leur souhaiter la bonne année.

VII.15) - L'HABILLEMENT -

J'entame maintenant le chapitre de l'habillement. C'est peut-être là qu'il y a eu le plus de transformation. Vers 1875 et presque jusqu'à la fin du XIX siècle, la blouse était le vêtement traditionnel à la campagne celloise. Aux jours de fête, tout l'élément masculin, depuis les enfants jusqu'aux vieillards chacun arborait ce vêtement ample et flottant qui reluisait au soleil. Quand elle avait perdu son lustre après plusieurs lavages on la mettait à tous les jours, et comme elle emprisonnait l'air dans ses plis, elle protégeait bien du froid, malgré sa légèreté. Par dessous, on avait un gilet avec un col en velours pour les dimanches. Les gens riches le remplaçaient par un paletot, mais toujours sous la blouse. Les hommes d'âge mettaient pour s'habiller un feutre un peu dur à larges bords. Quand nous allions à l'école à Celles, mon cousin et moi, c'était l'hiver, un bonnet de laine bleue portant une "miche" à son extrémité, puis nous avions des sabots, les galoches n'étaient guère répandues. Les grands garçons et les adultes mettaient des "sabarons" en cuir qui recouvraient que la partie postérieure du pied, laissant les orteils à découvert, sans chaussette. Pour se protéger du froid, on mettait dans les sabots une semelle de paille qu'on renouvelait tous les jours. L'été on mettait des souliers, mais il fallait les économiser. On les étrennait à Pâques. On les achetait un peu grands pour les enfants, car ils devaient durer trois ans.

Le costume féminin ne s'est pas moins modifié. Les femmes mettaient un

corset rigide dont le bord intérieur portait un bourrelet où s'accrochait la jupe et passaient par-dessus un corsage ou une camisole. Pour s'habiller, elles avaient la "pièce", morceau d'étoffe presque carré, mais plus étroit à la partie supérieure qu'elles attachaient sur la poitrine et dont les couleurs s'harmonisaient avec celles du tablier. Une sorte de vaste fichu, le "mouchoir de cou" leur couvrait les épaules, maintenu rigide à sa partie supérieure par un carton, et se terminant en pointe au bas du dos où il s'accrochait par des épingles, les parties qui couvraient les épaules étaient ramenées par-devant et fixées sous la pièce. C'était un vêtement de grande toilette ordinairement en soie. La coiffe de Celles était la "piote" pas très élégante, qui emprisonnait la tête y compris les oreilles, ne laissant apparaître au-dessus du front qu'une bande de cheveux partagés au milieu par une raie et plaqués sur les tempes où ils s'engageaient sous la coiffe. On mettait aux petites filles un bonnet le plus souvent noir, dont le bord supérieur était orné d'une "ruche" (ruban savamment plissé), une jupe d'étoffe grossière et des sabots aux pieds. C'étaient certes moins élégant que le costume des fillettes d'aujourd'hui.

VII.16) - LA FENAISON -

J'avais une prédilection pour la fenaison. Quel bonheur d'éparpiller les andains d'herbe fraîchement coupée exhalant l'odeur des sainfoins en fleur. C'est bien ce que Madame de Sévigné appelait "batifoler". Il fallait encore retourner le foin plusieurs fois avec la fourche ou le râteau pour en exposer toutes les parties au soleil.

Quand il était sec, on le réunissait en meulons ou en grosses "rondes" pour le charger sur la charrette. C'était un travail fatiguant de soulever ces grosses fourchées de foin pour les hisser au haut de la charretée. Je ne l'ai guère fait. Mon travail consistait surtout à promener le râteau sur le pré pour ramasser le foin resté par terre. Quand la charretée était suffisamment élevée et savamment équilibrée, on la câblait solidement pour la ramener à la grange. Elle avait alors un aspect vraiment monumental. Son poids atteignait quelquefois deux mille kilos et les efforts réunis de la limonière et deux ou trois mules n'étaient pas de trop pour transporter cette lourde charge. Il s'agissait ensuite d'entasser le foin dans la grange ou le fenil, et ce n'était pas un petit travail de l'enlever fourchée par fourchée, de la charrette où il était fortement tassé. Quand par surcroît, le soleil dardait ses chauds rayons sur le travailleur, il ne tardait pas à ruisseler de sueur, aussi ne manquait-il pas de changer de chemise à la fin de l'opération.

Quand les derniers foins étaient rentrés, on coupait les sainfoins laissés à graine et on les battait à la fourche sur l'aire, on donnait un deuxième binage aux plantes sarclées, on moissonnait l'orge d'hiver qui mûrit plus tôt que les autres céréales. Pendant ce temps, l'avoine, puis le blé achevaient leur maturité, et dans les premiers jours de juillet, on commençait la vraie moisson.

VII.17) - LA MOISSON -

La moisson était alors le travail le plus pénible quoiqu'il exigeât moins d'effort que la fauchaison, qui n'avait lieu d'ailleurs que le matin, parce que le moissonneur restait courbé sur son sillon de l'aube à la nuit tombante, n'interrompant sa besogne que pour prendre ses repas que la ménagère lui apportait dans les champs, et pour prendre un court repos après le grand déjeuner, au moment le plus chaud de la journée. On s'étendait alors sur la terre dure, brûlée par le soleil, avec une gerbe pour oreiller et son chapeau sur la figure pour se garder des mouches, et on faisait un somme d'une demi-heure, trois quarts d'heure. une heure au plus. Puis, à l'appel du chef de brigade, on se relevait en s'étirant un peu, on reprenait sa faucille et l'on coupait le blé jusqu'au soir.

Parmi les moissonneurs, les uns mettaient une sorte de tablier de grosse toile qui leur couvrait la poitrine et le ventre et qu'ils attachaient par des ficelles dessus et au-dessous du genou gauche. C'était sur ce vêtement qu'on appelait un "porteur" qu'ils plaçaient chaque poignée de tiges qu'ils coupaient et que leur position courbée maintenait en place. Ils ne se relevaient que lorsqu'ils avaient moissonné une demi-gerbe, après avoir fait un lien sur lequel ils la disposaient.

Celui qui venait derrière la finissait et la liait. D'autres dont j'étais, plus sensibles au mal de reins, qui n'avaient pas de "porteur" se relevaient presque à chaque poignée qu'ils coupaient. Mais, n'importe, la besogne n'en avançait pas moins et le champ de blé se tondait peu à peu.

La soif obligeait de temps en temps les moissonneurs à rendre visite à une certaine cruche remplie d'eau et soigneusement garantie du soleil par un buisson ou quelques gerbes dressées. Quand elle était vide, ou que l'eau n'était plus fraîche, on envoyait le bistreau (jeune moissonneur d'une quinzaine d'années) la remplir au puits de la ferme.

La moisson était un travail presque sacré, puisqu'il consistait à récolter précieusement le blé, père du pain. On augmentait alors le personnel de la ferme en louant quelques domestiques supplémentaires pour quatre, cinq ou six semaines, et, cela se conçoit, les salaires qu'ils exigeaient étaient en rapport avec le travail qu'on leur demandait. Aussi beaucoup d'artisans ruraux, maçons, tisserand etc. ... en profitaient pour gagner en peu de temps une somme assez ronde.

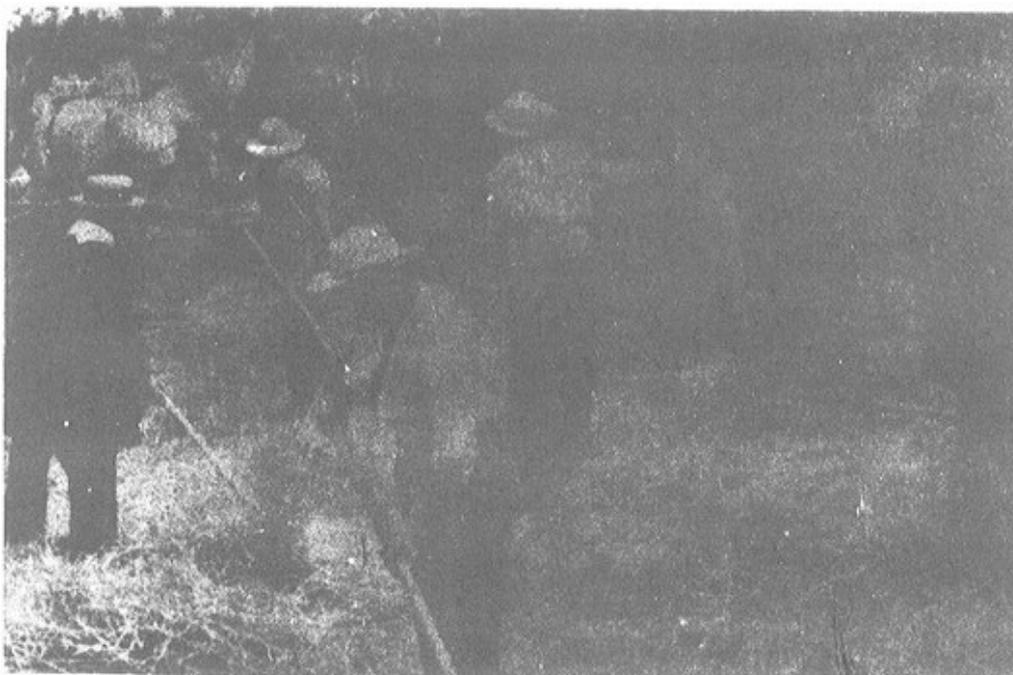
#### VII.18) - LES REPAS DANS LES CHAMPS: LA TOURTIÈRE - LE "MIGEOT" -

La cuisinière devait se montrer habile et ingénieuse pour nourrir confortablement tout son personnel. C'est alors qu'elle mettait à contribution le pots de grillons et les terrines de pâté mis en réserve quand on avait "fait boucherie" (tué le goret). Elle sacrifiait également chaque semaine quelques volailles de sa basse-cour pour confectionner la tourtière dont j'ai parlé à propos de la lessive, mets substantiel, un peu lourd pour les estomacs délicats, mais très apprécié des travailleurs et qui revenait à jour fixé toutes les semaines. C'était la tradition. La tradition voulait aussi qu'au principal repas pris dans les champs on apportât le "migeot" ou "migot" préparé avec la mie de pain (la mige) du sucre et du vin. C'était rafraîchissant, tonique, et stimulant. Quand le phylloxéra ravagea les vignes, vers 1880, le vin devint rare et cher, on lui substitua du lait dans le "migeot". Faute de grives ...

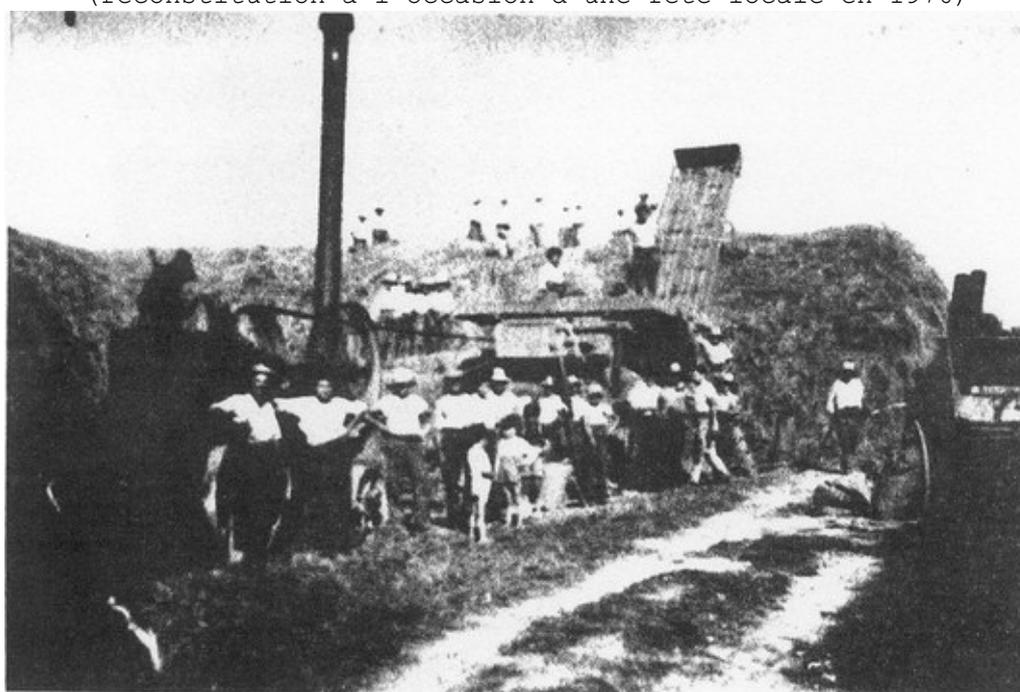
À la fin de la moisson, il était encore de tradition de célébrer cet événement par un repas plantureux arrosé de verres de vin. Ce "bourlot" avait toujours lieu un dimanche pour bien marquer l'importance. Il fallait bien se réjouir après avoir peiné. Dans les grandes fermes, comme à la Groie-l'Abbé, on donnait un autre repas, un dimanche également, au début de la moisson. Cela s'appelait d'un nom significatif, "aiguiser la faucille".

#### VII.19) - LE BATTAGE -

La moisson terminée, on rentrait rapidement les gerbes dans l'aire où on les entassait en hautes meules coniques (des "mailles") et l'on commençait le battage. Il fallait préalablement "dresser la mécanique", c'est-à-dire, installer solidement le manège qui, par un système d'engrenage et d'arbres de transmission, actionnait la batteuse. On y adaptait quatre fortes "aiguilles" munies de



BATTAGES À " LA MÉCANIQUE "  
(reconstitution à l'occasion d'une fête locale en 1976)



BATTAGES À " LA LOCO À VAPEUR " EN 1937.

crochets pour y atteler la jument limonière et les mules. On plaçait par-dessus une plate-forme en planches ou une grande claie munie d'un siège sur lequel s'asseyait le "toucheur" qui armé d'un fouet, excitait l'attelage de la voix et du geste. J'ai quelquefois rempli cette fonction. On trouvait toutefois que je n'obtenais pas des animaux un tirage assez énergique. Alors l'oncle Jacques venait me remplacer et les mules, chatouillées par des coups de fouet vivement appliqués, tiraient à plein collier. La batteuse tournait plus rapidement en happant les poignées de paille que lui présentait "l'engreneur" (habituellement l'oncle Louis), et qui produisaient en passant dans la machine un long hurlement brusquement terminé. Au fur et à mesure que la paille sortait de la batteuse, il fallait la "tirer" avec une fourche, besogne peu fatigante mais où on mangeait beaucoup de poussière. C'était l'ouvrage d'une femme ou d'un jeune garçon (je l'ai souvent fait) qui la passait à une autre personne. Celle-ci la secouait pour en faire tomber le grain et un troisième ouvrier alignait ensuite cette paille en longues fourchées qu'un homme robuste enfilait avec son "fourché", grande perche pointue et munie à cinquante ou soixante centimètres de sa base d'un long crochet qui retenait la paille. C'était un travail fatigant, surtout quand il fallait monter ce lourd fardeau au haut du tas de paille. Je ne l'ai fait que les années que j'étais à la Cure, quand j'avais dix sept à dix huit ans.

Le battage des céréales, (on disait la "batterie") était tout de même un travail moins absorbant que la moisson. On arrêta de temps en temps la machine pour laisser reposer les bêtes, retirer le grain tombé dessous et en trier les "courtes pailles" avec le râteau, puis on apportait une nouvelle provision de gerbes auprès de la machine (qui était presque toujours dans un hangar). Les femmes profitaient de cette interruption pour aller faire un tour à la maison, car on mobilisait tout le personnel. Ce qui était le plus désagréable, c'était la poussière.

Quand le tas de grain était assez gros, pour ne pas encombrer l'aire, on suspendait le battage pour le nettoyer au tarare ou moulin à vanner. On mettait le blé tel qu'il sortait de la batteuse dans une trémie d'où il retombait sur des grillages à mailles de plus en plus serrées. Un ventilateur qu'on actionnait par une manivelle chassait les balles derrière et les grains de blé, d'avoine ou d'orge glissaient sur une grille inclinée qui ne laissait passer que les petits grains, les gros arrivant sur le sol et s'accumulant au bas de la grille qu'ils auraient embouteillée si on ne les avait retirés plus loin avec un "rouable", petite planchette fixée à l'extrémité d'un long manche. Ce fut d'abord ma fonction. Plus tard, je tournai la manivelle en me relayant avec un autre, et quand j'eus dix-sept ans je portais les sacs au grenier.

#### VII.20) LE GRAND COQ:

À la fin du battage qui durait plusieurs semaines, il était encore de tradition, (la tradition tient une place importante à la campagne) de manger le coq, le grand coq de l'année précédente et qu'on avait gardé pour la reproduction. Il formait le plat de résistance du bourlot. Pour cela, il fallait l'attraper. Quand la ménagère en avait donné l'ordre, chacun se mettait en quête. Mais vous pensez bien qu'il ne se laissait pas faire, étant "vieux et matois". Il s'empressait de déguerpir de toute la vitesse de ses pattes, se

faufilant derrière les tas de paille, volant par-dessus les murs et gagnant les champs d'où on le ramenait à grands cris. Mais toutes ses évolutions ne pouvaient le sauver. Quand il avait fait arpenter aux coureurs l'aire et les cours, n'en pouvant plus, il finissait par se tapir dans un coin et se laissait prendre. Celui qui l'attrapait était le triomphateur. Et chacun lui arrachait une des belles plumes de la queue et la plantait à son chapeau en guise de trophée.

#### VII.21) LA DERNIERE GERBE:

La dernière gerbe de la dernière meule donnait aussi lieu à une petite cérémonie. Selon le rite, elle devait être difficile à soulever. Chacun essayait, feignant de n'y pouvoir parvenir. Alors l'oncle Jacques allait chercher un pichet de vin, la ménagère apportait du fromage et des noix et l'on cassait une croûte en l'honneur de la gerbe qui se laissait enlever sans difficulté, découvrant souvent un nid de rats (qui fuyaient de tous cotés, non sans qu'il en restât quelques-uns sur le carreau).

Le "bourlot" moins copieux que celui de la moisson se célébrait au repas du soir. On y mangeait le coq accommodé en ragoût avec force pommes de terre.

Après le battage qui durait environ trois semaines, on était heureux de sortir dans les champs, car on se sentait un peu enfermé dans l'aire, entre les meules de gerbes et les tas de pailles parmi la poussière et la chaleur. On pouvait respirer un peu. Les travaux d'ailleurs ne manquaient pas, mais ils étaient moins abondants. On coupait les regains (trèfles, luzerne à graine). Si l'année avait été favorable, il y avait des trèfles et des luzernes à graines qu'il fallait aussi récolter. Dans la Gagnerie, il n'y avait guère que des trèfles que l'on battait à la machine ordinaire après avoir adapté spécialement la batteuse à cet effet. On faisait subir à la graine un nettoyage minutieux. Elle apparaissait alors avec sa belle couleur d'un jaune violet. L'oncle Jacques, en prélevait un échantillon pour la vente au marché de Celles. Il en réalisait en certaines années des sommes importantes qui payaient une partie du prix de ferme.

#### VII.22) L'ARRACHAGE DES POMMES DE TERRE & LA RÉCOLTE DU MAÏS:

Venait ensuite l'arrachage des pommes de terre vers la fin de septembre ainsi que le gaulage des noix qu'on mettait sécher sur des claies suspendues sous le hangar. Après la Saint-Michel on récoltait les épis de maïs qui achevaient de mûrir. On les épluchait à la veillée en laissant quelques feuilles à chaque épis pour les tresser en longues guirlandes qu'on suspendait à l'ouverture du hangar. A la Cure, on ne faisait guère de guirlandes, on effeuillait complètement les épis pour les monter sécher aux greniers du deuxième étage qui, étant en très mauvais état, ne servant guère qu'à cela.

#### VII.23) - LES LABOURS D'AUTOMNE: -

En octobre, et dès la fin de septembre, on labourait les chaumes de blé (et

j'étais l'un des laboureurs). On commençait à semer l'orge d'hiver, puis l'avoine. On transportait le fumier dans les champs destinés aux ensemencements de blé.

#### VII.24) L'ARRACHAGE DES BETTERAVES:

Puis on arrachait les betteraves. Il fallait préalablement les effeuiller en faisant sauter avec une faucille la touffe de feuilles qui les surmontait. Ensuite on repassait avec un instrument appelé "trei" sorte de double crochet entre les branches duquel on engageait la betterave que, par une brusque secousse on sortait du sol. Quant aux feuilles on les laissait sur le terrain pour les enfouir avec le fumier par un labour. On transportait les betteraves fourragères à la ferme pour la nourriture des vaches, des cochons et aussi des mules et des juments pendant l'hiver. Après le foin sec c'était pour ces animaux un aliment rafraîchissant.

À la Cure, on faisait aussi des betteraves sucrières qu'il fallait conduire à l'usine de Celles. On les arrachait les premières sitôt après la Saint-Michel afin de profiter des belles journées pour faire les charrois. Je me rappelle en avoir conduit une charretée avec mon oncle Louis la veille de mon départ pour l'École Normale.

#### VII.25) LES SEMAILLES:

On commençait à semer le blé que vers la fin d'octobre. Selon un dicton, le moment le plus favorable était la Toussaint (la semaine et la semaine d'après) mais on avait jamais terminé avant la mi-novembre. Dans les grandes exploitations on semait même jusqu'en décembre. Cela représentait plusieurs sortes de travaux: il fallait transporter et épandre le fumier, l'enfouir pour un labour, préparer ensuite la semence (un industriel passait de maison en maison pour nettoyer le blé et en sélectionner les grains), on chaulait ensuite et on vitriolait cette semence, et il ne restait plus qu'à la mettre en terre.

C'était l'oncle Jacques qui avait la fonction de semer. Muni d'un grand tablier de toile agrafé à ses épaules, il en rassemblait l'extrémité inférieure en une poignée qu'il tenait solidement de sa main gauche, de manière à former une poche qu'il emplissait de grains. Ainsi lesté, il parcourait le guéret fraîchement labouré, projetant tous les trois pas, tantôt à droite tantôt à gauche, une poignée de semence qui volait dans l'air en formant une poussière blanche ou verte. Derrière lui venait la herse traînée par deux ou parfois trois mules.

Les semailles terminées, c'étaient la fin des grands travaux de l'année. La besogne n'étant pas urgente, les laboureurs se rendaient le mercredi suivant au marché de Celles pour y déjeuner copieusement avec des voisins. C'était le marché "aux laboureurs". Comme toutes les exploitations n'avaient pas fini les semailles en même temps, il y avait plusieurs "gros marchés".

Je reprenais alors le chemin de l'école, ayant oublié une partie de mes connaissances. Je m'adaptais néanmoins assez vite au programme qui n'était pas d'ailleurs très compliqué.

Les jours étant très courts, je n'avais pas le temps de faire grand' chose le matin avant de partir pour l'école et le soir après être arrivé à la maison. Mais après le souper, on s'installait pour la veillée.

VII.26) LES VEILLÉES - LES FILEUSES -

Les femmes assises autour de la lampe, la quenouille fixée au corsage filaient les "étoupes" de chanvre que le tisserand était venu peigner à la maison ; elles en détachaient de temps en temps quelques pincées de filasse qu'elles humectaient de salive, et l'on voyait tournoyer le fuseau au-dessus de leurs doigts agiles

VII.27) - PALISSONS & GRENOTTES -

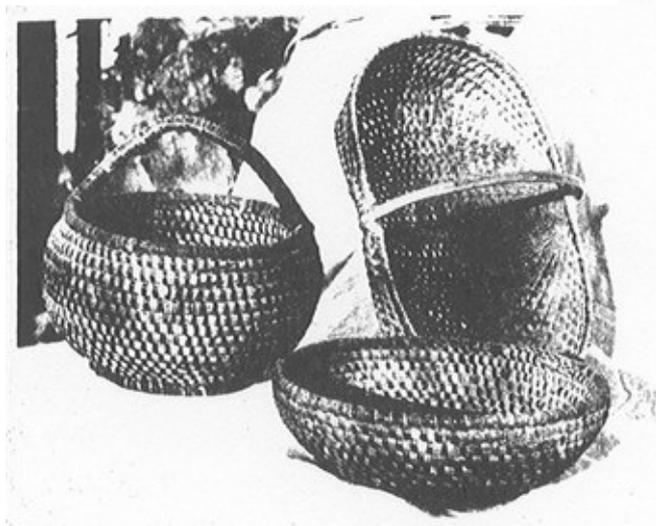
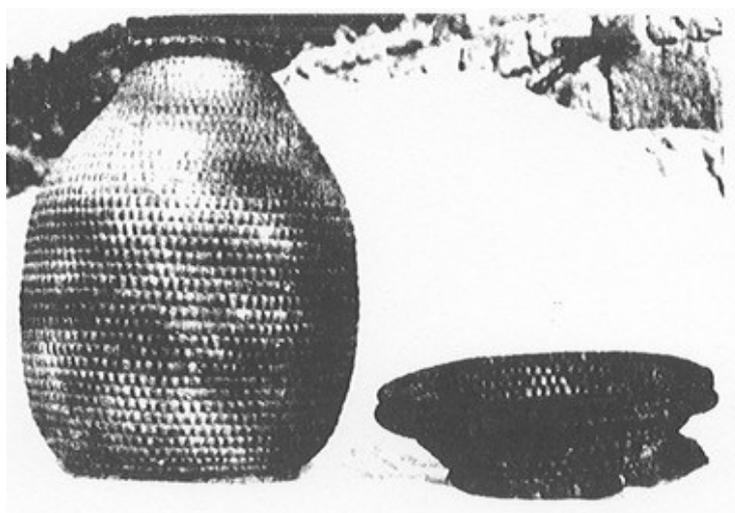
Quant aux hommes, ils confectionnaient des "palissons" de forme arrondie, des "grenottes", plus petites, ainsi nommées parce qu'elles servaient surtout à donner le grain aux poules et l'avoine aux chevaux. Il fallait pour fabriquer ces ustensiles de la paille et des ronces. La paille devait être longue droite et assez rigide, aussi la préparait-on spécialement en battant les gerbes au fléau. Les ronces se trouvaient dans les haies. On choisissait les plus droites et les moins branchues. Avec un couteau, on les débarrassait de leurs épines, puis on les fendait en deux et on en raclait soigneusement la moelle en ne laissant que l'écorce. On les roulait ensuite en faisceaux. Ces préparatifs accomplis le "palissonneur" s'asseyait en mettant sa gerbe de paille entre ses jambes, ses ronces à coté de lui et il commençait son travail: il prenait une poignée de paille assez menue, en faisant un nœud, ramenait les tiges ensemble de sa main gauche, puis, armé d'un poinçon un peu large, de la droite il y plantait l'extrémité taillée en pointe d'une ronce et l'enroulait autour des tiges en les ramenant vers le nœud où il engageait de nouveau la ronce. Il continuait ainsi en formant une spirale dont les spires étaient fortement unis les uns aux autres et qui formait le fond d'un palisson ou de la grenotte. Il inclinait ensuite ses ourlets pour faire les rebords. Il lui fallait évidemment plusieurs soirées pour terminer son travail.

Quand le palisson était bien fait, les ourlets étaient durs et réguliers. J'en ai fait quelques-uns assez mal réussis. Je préférais faire des grenottes qui demandaient moins d'application. J'ai pourtant fait une "bourgne" ventrue avec son couvercle où l'on conservait les prunes et autres fruits séchés au four, mais je ne l'aurai pas exposée au salon.

VII.28) - LES PANIERS -

L'oncle Louis faisait des paniers avec des rameaux de châtaignier préalablement grillés au four pour les rendre plus flexibles. Après en avoir enlevé l'écorce, il les recourbait pour former l'armature du panier. Il en fendait d'autres en lanières minces pour faire la "clisse" qui lui servait à tresser son panier. Il y fixait des chevrons recourbés qui formaient le fond et les cotés du panier, et entre lesquels il entrelaçait ses brins de clisse. Ces paniers servaient aux usages

- à gauche: UNE " BOURGNE "
- à droite: UN " PALISSON "

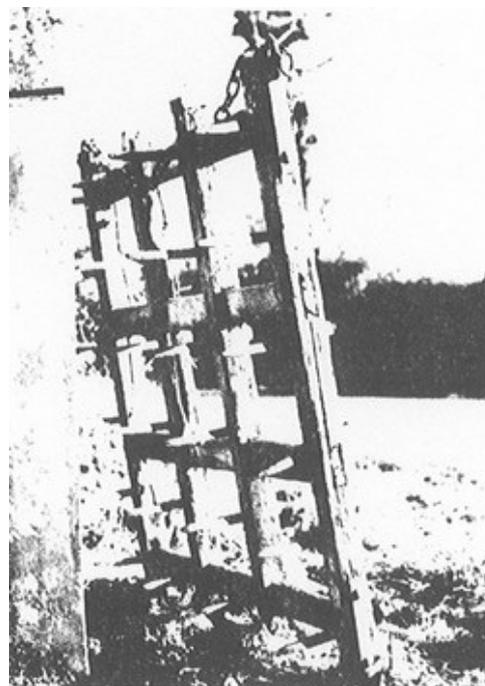


- à gauche: UNE " GRENOTON "
- à droite:
  - au premier plan
    - UNE " GRENOTTE "
  - au second plan
    - UN PANIER



De haut en bas :

- UNE " PIARDE "
- UNE " BOUELLE "
- UN " TREIN "



LA HERSE VALCOURT

grossiers comme le ramassage des pommes de terre ou des noix.

Quant aux paniers légers et plus délicats, destinés à porter le beurre au marché, l'armature en était beaucoup plus mince, quoique solide. On les tressait avec des scions de chèvrefeuilles qu'on faisait bouillir dans un chaudron plein d'eau et on en enlevait l'écorce avec un torchon. On avait alors de beaux brins blancs avec lesquels on ornait les bords supérieurs et la base du panier ce qui lui donnait un cachet artistique.

#### VII.29) - L'ÉGRENAGE DU MAÏS -

Ce n'étaient pas les seules occupations des hommes. Quand les épis de maïs étaient secs, il fallait les égrener. Pour en détacher les grains, on les frottait vigoureusement contre une tige de fer plate, (on prenait ordinairement la queue de la poêle posée diamétralement sur l'ouverture d'un cuveau "d'une basse"), en étant assis dessus. Je me servais le plus souvent d'un boisseau, dont la barre diamétrale remplissait le même office. Les épis dépouillés de leurs grains, servaient à alimenter le feu. On les appelait, je ne sais pourquoi des "avocats". On disait "des avocats de campagne".

#### VII.30) - LE PELOTONNAGE DU FIL AU "CHATELET" -

Vers la fin de l'hiver, quand les fileuses avaient fini leur travail et que les écheveaux de fil avaient passé dans la lessive, il fallait les pelotonner. Ce travail se faisait encore à la veillée. On étendait pour cela les écheveaux sur un "châtelet" formé d'une tige centrale dont l'extrémité inférieure était engagée dans une souche reposant sur le sol et pouvant y pivoter. En haut et en bas de cette tige étaient fixées en croix deux barres transversales formant quatre tiges verticales. Le pelotonnage du fil imprimait un mouvement à l'appareil qui tournait sur son pivot en même temps que le fil se dévidait. Mais cela n'allait pas toujours tout seul. Parfois, le fil s'emmêlait et le châtelet s'arrêtait de tourner. Il fallait alors en chercher la cause; si l'on n'était pas patient et habile, le fil se cassait et les jurons s'exclamaient. À la fin, on finissait tout de même par remettre les choses en place.

#### VII.31) - CONVERSATIONS & CHANTS -

Ces veillées étaient loin d'être taciturnes. On commentait les nouvelles du village, les hommes faisaient parfois un brin de politique en lisant le journal. Mes oncles étaient abonnés pendant trois mois d'hiver au "Mémorial des Deux-Sèvres" avec des voisins. L'oncle Jacques ou l'oncle Louis fredonnait un refrain en faisant son travail. Si des voisines étaient venues veiller à la maison, le cousin Jacques allait de sa chanson. On allait aussi veiller dans certaines maisons du village en emportant bien entendu son travail: les fileuses, leur quenouille, les hommes leur palisson ou leur panier en chantier. Et là, s'échangeaient des conversations diverses devinettes, contes, jeux de société, on y dansait même quelquefois.

#### VII.32) AUTRES DISTRACTIONS:

Mais la jeunesse réservait ce divertissement pour le dimanche soir. On se réunissait alors dans une maison inhabitée, ou dans la vaste pièce d'une fer-

me et au son d'un violon, on sautait plus ou moins en mesure. On terminait toujours par une "danse ronde" où l'on s'embrassait à tour de rôle.

Comme autres distractions, les jeunes gens, pendant l'été se réunissaient par deux ou trois, (il s'agissait surtout des plus jeunes), allant à travers champs, d'une bergère à l'autre pour batifoler. Parfois, l'une d'elle avait un amoureux sérieux que cela dérangeait un peu, mais on n'insistait pas.

#### VII.33) LES FOIRES DE JEUNESSE:

Il y avait aussi les foires de "jeunesse". Les plus célèbres étaient celles de Melle. On y dansait sur la pelouse du square, place Bugault, et comme on revenait à pied, les jeunes gens en profitaient pour faire la conduite aux jeunes filles. Chacune ou à peu près avait son "galant". Il y avait aussi les foires de Mougou de la Saint Jean et de la "Digolesse" (29 août). J'ai déjà parlé des foires de la Saint Michel et du 17 janvier à Celles. Mais la reine des foires était celle du 7 mai à Niort. On y allait le plus souvent en char à bancs, avant que la ligne de Niort à Ruffec fut construite. La place de la Brèche était pleine de baraques de toutes sortes: il y avait des cirques, des ménageries, des manèges de chevaux de bois etc. ... Si le temps était beau, les promeneurs étaient nombreux: ils affluaient autour de l'estrade aux saltimbanques, ils se répandaient sur la place et dans les avenues ainsi que dans les principales rues de Niort. Les blouses lustrées des paysans, les robes de soie des riches paysannes, les rubans de leurs coiffes chatoyaient au soleil.

On regardait beaucoup, mais on n'entrait guère dans les baraques (je parle de nous), il fallait ménager le porte-monnaie. On se payait pourtant une tournée de chevaux de bois.

#### VII.34) LES BALLADES

Beaucoup plus modeste étaient les fêtes de villages, les assemblées, les "ballades". Elles étaient l'occasion de réunions de famille et d'amis. On déjeunait longuement en causant de choses et d'autres, et l'on se dirigeait vers le lieu de la ballade. Elle se tenait ordinairement dans un pâtis attenant à une cour de ferme, comme à Tauché, ou dans une prairie quand l'herbe était fauchée. Des cafetiers y dressaient leurs tentes, des chapeliers, leurs étalages. Des marchandes de "macarons" s'y installaient. Les enfants étaient heureux d'y faire tourner la roue surs d'en gagner plus ou moins, car, disait la marchande "à tous les coups l'on gagne".

Un ménétrier faisait danser sur l'herbe, jeunes gens et jeunes filles. Des hommes assis sous les tentes, buvaient du café ou de la bière, d'autres jouaient aux quilles un peu à l'écart. La plus renommée de ces ballades était celle de Verrines qui se tenait le dimanche d'avant la Saint-Jean, dans une grande prairie près des rives de la Belle.

- La vie à la campagne autrefois et aujourd'hui -

Et maintenant, comme il s'agit d'un passé déjà lointain, je veux essayer de marquer la différence qu'il y a entre la vie qu'on menait alors à la campagne et celle qui existe aujourd'hui. Certes, les travaux sont encore les mêmes, il faut toujours labourer, semer, faire la moisson, mais combien moins pénible! Les machines agricoles et les nouveaux instruments aratoires ont facilité la besogne qui s'exécute plus rapidement et avec moins de personnel. Alors qu'autrefois, dans les fermes, une équipe de faucheurs ou de moissonneurs se rendaient dans les champs avant l'aube et peinait durement pour tondre l'herbe et mettre le blé en gerbes, la moisson durant parfois plus d'un mois. Aujourd'hui, la faucheuse, la moissonneuse-lieuse font le travail en quelques jours. On ne part au travail que lorsqu'il fait grand clair. Et pour la nourriture aussi que d'améliorations ! Au lieu du pain de "métude" (blé et orge) et parfois de baillarge qu'on mangeait vers 1870 et années suivantes, partout maintenant le boulanger ou la panification coopérative apportant du pain blanc bien appétissant. Le boucher qu'on ne voyait jamais à la campagne, passe maintenant dans tous les villages. Les ménagères savent mieux préparer les aliments. Elles ne font certes pas de cuisine d'hôtel, mais celle qu'elles préparent est substantielle et réconfortante. Le vin qu'on réservait pour les grands travaux, est d'un usage courant.

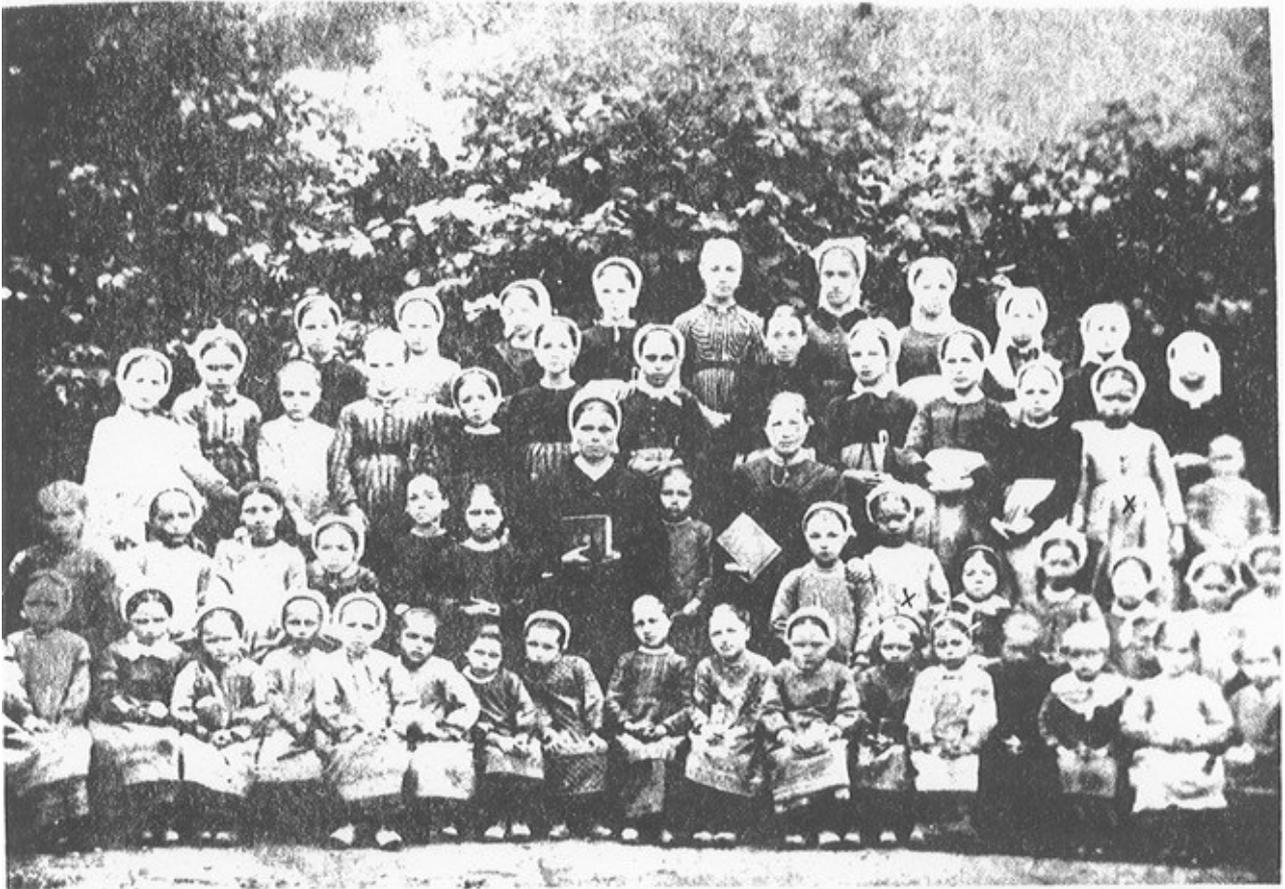
Et pour l'habillement ! Les changements sont encore plus importants. Quand nous allions à l'école, mon cousin et moi, à Conzais, on nous chaussait de gros sabots de bois, on nous coiffait d'un bonnet bleu l'hiver. Tous les ans, au premier de l'an, la grand'mère nous apportait nos étrennes, c'était à chacun un pantalon de serge que nous ne mettions que les beaux dimanches. Aux approches de Pâques, on nous conduisait chez le cordonnier, à Celles pour nous commander une paire de soulier. On prenait les mesures très grandes, car ils devaient durer deux ou trois ans et nos pieds avaient le temps de grossir. On les étrennait le jour de Pâques pour aller à l'"assemblée" (au temple). Cette fête était aussi l'occasion de mettre pour la première fois telle ou telle pièce de vêtement.

L'habillement des hommes était à l'avenant. La blouse était de tradition. À la campagne, on ne connaissait pas le paletot qui était un vêtement de monsieur. La blouse était le vêtement caractéristique des paysans. Elle ne dépassait pas le costume quand les jours de fête elle brillait au soleil. Les vêtements féminins ont peut-être été modifiés plus complètement. Les petites filles, en sabots comme les garçons, étaient coiffées d'un bonnet noir qui emprisonnait leurs cheveux bordés d'une "ruche" en ruban, grosse jupe et tablier par-devant. L'ensemble ne brillait pas par l'élégance. Leurs mères portaient la coiffe tous les jours. On ne les voyait jamais en "cheveux". La coiffe du pays de Celles était la "piote" qui embrassait tout le derrière de la tête, cachant les oreilles, les cheveux qui n'apparaissaient qu'au-dessus du front étaient partagés symétriquement par une raie ou "grève" plaqués sur les cotés et ramenés sous la coiffe. On ne voit plus cette coiffe que sur la tête des vieilles femmes. Il y avait aussi la créchoise variété plus légère de la piote, avec rubans par derrière vers Mougon et Fressines et la Saintongeoise ou "pantine" de Verrines et de Montigné. Ces coiffes, plus élégantes, se sont mieux conservées.

Comme vêtement de corps, les femmes avaient la "corselette", dont le bord inférieur présentait un gros bourrelet pour y assujettir la jupe. Elles mettaient par-devant un tablier, et quand elles s'habillaient, elles ornaient leur poitrine d'une "pièce" sorte de carré d'étoffe légère, parfois de soie, maintenue par des épingles, ainsi que le "mouchoir de cou" qui recouvrait leurs épaules qui se terminait en pointe en bas du dos. Certes si les grand'mères de ce temps là revenaient parmi nous et qu'elles verraient les jeunes filles en jupes extra-courtes avec leurs cheveux coupés, elles en seraient fort scandalisées et les grands-pères n'apprécieraient pas mieux l'abandon de la blouse pour le paletot. Mais tout change tout se transforme, c'est une loi inéluctable.

Les distractions de la jeunesse étaient à peu près les mêmes que celles d'aujourd'hui, il y avait, comme je l'ai dit, les foires et les ballades où l'on dansait en plein air. Il se tenait aussi des bals pendant les veillées d'hiver, mais on manquait de salle spéciale on dansait dans une pièce inhabitée, une grange ou un hangar, au son d'un violon dont le ménétrier jouait par routine, sur une notation chiffrée. Mais c'étaient les mariages qui offraient à la jeunesse les meilleures occasions de s'amuser. Les noces duraient normalement deux jours et quelquefois trois chez les riches. On préparait le festin à l'avance en tuant un cochon, parfois un veau et force volailles. La veille du mariage on dressait des tables sous un hangar en y invitant les jeunes gens des deux sexes qui terminaient la journée par une danse pour se préparer à la fête du lendemain. Après la cérémonie du mariage, un repas pantagruélique réunissait les convives aux tables, les conversations s'animaient peu à peu, les rires et les chansons plus ou moins grivoises allaient leur train, non sans vider force bouteilles dont l'effet se faisait sentir parfois d'une façon incongrue; puis c'était le bal, où les têtes échauffées ne respectaient pas toujours la décence. Mais ... ce n'était pas tous les jours la noce.

Je n'ai rien dit de l'habitation, mais c'est ce qui a le moins changé. Quant à l'ameublement, on ne rencontrait guère que des lits monumentaux, quelques-uns dits "à la quenouille" avaient des montants aux quatre coins, d'autres et c'étaient les plus communs, présentaient à la partie postérieure une cloison de deux mètres de hauteur ; ils étaient sur le devant, munis de rideaux qui glissaient sur une tringle qui supportaient les montants. On y adossait des chaises et parfois un "marche-pied" (grand coffre) pour pouvoir grimper dessus, car ils étaient assez élevés. Puis vinrent peu à peu les lits actuels dits "lits à bateaux".



L'ÉCOLE DE FILLES DE TAUCHÉ VERS 1890 (INSTITUTRICE MME AUGEREAU)



UNE FEMME PORTANT LA COIFFE "CRÉCHOISE"  
(LA PHOTO DATE DE LA FIN DU 19ÈME SIÈCLE)



LA BLOUSE PORTÉE PAR  
LES HOMMES DE LA RÉGION

- Évolution du mouvement politique de 1870 à 1880 -

## I Établissement de la République

Je voudrais maintenant pour terminer, dire un mot des opinions politiques de mes oncles. Jusqu'en 1870, ils avaient été sans doute, comme tous les paysans de fidèles bonapartistes. Au plébiscite, il n'y eut pas d'opposant dans la commune de Sainte-Blandine. La prospérité régnait dans le pays et on avait gardé un mauvais souvenir de la République de 1848 et de la crise qui avaient paralysé les affaires. En 1871, quand on élut l'Assemblée Nationale, mes oncles ne comprenant pas grand'chose à la politique, avaient voté pour les candidats monarchistes Mr Taillefer de Vitré et autres qu'on leur avait dit être ceux qui pouvaient réparer les maux de la guerre. Les républicains étaient alors peu nombreux on les appelait les "rouges". Toutefois, comme ils étaient plus éclairés que les autres, ils répandaient peu à peu leurs idées et, combattaient surtout le cléricanisme. Et comme dans cette région protestante, on redoutait le gouvernement des curés, de la "calotte" on avait en aversion le nom de Henri V sous lequel les royalistes voulaient mettre le comte de Chambord sur le trône mais malgré Sedan, la majorité des paysans restait encore attachée à l'empire. Le maire de Ste Blandine Pierre Brisson était d'ailleurs un fidèle bonapartiste.

Cependant les idées républicaines faisaient peu à peu leur chemin répandues par le "Mémorial des Deux-Sèvres" journal hebdomadaire dirigé par Antonin Prout et propagées dans la commune de Ste Blandine par Jean Vaury, propriétaire à Chaloue, conseiller municipal et Henri Augereau instituteur.

Aux élections législatives de 1876, qui se firent au scrutin d'arrondissement, la lutte fut rude. À Melle, le candidat républicain était Mr Giraud président du tribunal de Niort et celui des partis de droite, le baron Aymé de la Chevrelière. Mes oncles conseillés par Vaury votèrent pour Mr Giraud. Ce fut le baron qui fut élu. Mais comme il avait employé de moyens déloyaux, calomnies, outrages, son élection fut invalidée. Ce fut alors un beau tapage parmi les électeurs à Ste Blandine. On s'invectivait dans les conversations et dans les affiches des candidats. Mais les républicains s'enhardissaient. Cette fois, Mr Giraud fut élu. La chambre des députés était en grande majorité républicaine. Puis vint le 16 mai 1877 la dissolution de la chambre par le Maréchal de Mac-Mahon et de nouvelles élections eurent lieu le 14 octobre.

La lutte fut encore plus chaude. Le gouvernement "de l'ordre moral" employa tous les moyens pour triompher. Le Maréchal-Président adressa un manifeste au pays. Je vois encore les grandes affiches blanches placardées aux murs des villages. Mes oncles étaient connus comme républicains ils soutenaient ouvertement leur opinion, mais sans violence. Ils recevaient le Mémorial avec des voisins. Mr Giraud fut élu avec une belle majorité ainsi que les 363 députés qui avaient fait de l'opposition à la politique du Maréchal de Mac Mahon. Le pays voulait décidément la République.

## II - CONCLUSION -

Et pour conclure, je dirai que la famille Pairault représentait à peu près la moyenne des paysans cultivateurs entre les simples domestiques de ferme et les gros fermiers ou les propriétaires faisaient valoir eux-mêmes. Il y en avait de plus pauvres, (il n'y a jamais eu de "cherche pain") parmi eux, aucun non plus ne figurait sur la liste des indigents. Ils n'amassèrent pas beaucoup d'argent, mais ils firent toujours honneur à leurs affaires. Il y en avait aussi de plus à l'aise qu'eux, sans parler des "gros bonnets" de villages.

Au point de vue intellectuel, ils dépassaient peut-être le niveau moyen ayant tous reçu plus ou moins d'instruction, leur esprit était moins terre à terre que celui de beaucoup d'autres paysans.

Au point de vue religieux, leur foi était solide et raisonnée, mais éloignée du bigotisme; ils étaient les descendants de ces protestants qui avaient lutté contre les persécutions, et le souvenir s'en était conservé parmi eux.

Leur vie fut rude et pénible. Le travail, une stricte économie étaient pour eux une règle absolue et nécessaire. On se nourrissait mal pour avoir plus de denrées à vendre depuis le blé jusqu'aux volailles, en passant par le beurre et les oeufs, afin de pouvoir payer le "Maître". C'était là leur grand souci, surtout dans les mauvaises années quand les récoltes avaient souffert des intempéries.

## III - DERNIÈRE RÉFLEXION -

Ils sont tous partis pour l'au-delà, maintenant ceux de la génération de ma mère et de mes oncles, ma dernière tante est décédée l'an dernier et c'est à mon tour d'envisager le grand départ, mais auparavant j'ai voulu fixer leur souvenir dans le cœur de leurs descendants et préserver leur mémoire de l'oubli: "Nuit sombre où va tout ce qui tombe".

Les morts vont vite, dit un proverbe, ceux qui les ont connus en parlent de temps en temps mais après eux, le souvenir de leurs actions se perd peu à peu. Eh bien, c'est ce que j'aurai voulu empêcher. J'aurai atteint mon but si, dans un avenir lointain, leurs arrière-petits neveux lisaient ce récit et les revoyaient travaillant mais chantant aussi et goûtant quelques joies bien gagnées.

Quant à moi, qui ai vécu de leur vie, je leur garde du fond de mon cœur, le plus pieux souvenir.

Repéroux, le 22 décembre 1931

- 7 heures du matin. -

Pierre PAIRAULT

## Table des matières

### Préface

### Les descendants de ces trois familles

#### Branche aînée: chef: Jacques Pairault

le père Jacques Pairault (né en 1814)

Charlot Pairault de Ste Blandine (né en 1810)

Louis d'Escoulois

Jean-François et Pierre de la Touche de Beaussais

Plusieurs filles dont la grand-mère d'Hairault

#### - Branche cadette - chef: Louis Pairault

(Liset)

Le grand Louis

Pierre Pairault de la Bonnauderie (né à la Groie-  
l'Abbé en 1807 et décédé à Ste Blandine le 10  
juillet 1868)

### La famille pairault

#### - LA FERME DE LA CURE:

#### - La MÉTAIRIE DE CONZAIS:

#### - LE JARDIN -

#### - LES GRENIERS -

#### - LES CHAMPS DE LA METAIRIE DE CONZAIS -

#### - LE LOGIS DE CONZAIS -

#### - LE VILLAGE -

#### - Ma naissance et ma première enfance -

#### - RETOUR SUR LA FAMILLE PAIRAULT -

#### - LA TANTE FÉLICITÉ -

#### - MA PREMIÈRE ENFANCE -

#### - JE VAIS À L'ÉCOLE -

#### - L'ANNÉE TERRIBLE -

#### - APRÈS 1870 -

#### - MON COUSIN ET MOI: NOS JEUX - PETITS

#### TRAVAUX -

#### - NOUS ALLONS ENSEMBLE A L'ÉCOLE-

#### - NOS JEUX DANS LA COUR.-

#### - NOTRE TRAVAIL EN CLASSE -

#### - JE SUIS PETIT BERGER -

#### - LE GROUPE SCOLAIRE DE TAUCHÉ JACQUES

#### BUJAULT -

#### - L'ONCLE PIERRE -

#### - Ma deuxième enfance et ma première jeunesse

#### à la cure de Sainte-Blandine -

#### - Je fréquente l'école de Tauché: -

#### - Nos jeux dans la cour: -

#### - Pendant la classe -

#### - Le repas de midi:

#### - Nos glissades sur le Grand Lac -

#### - Mes visites à Conzais; les veillées du

#### samedi :

#### - Je me prépare à l'École Normale -

#### - MES ONCLES ET MES TANTES DE SAINTE-BLANDINE

-

#### - L'oncle Jacques: -

#### - L'oncle Louis: -

VOYAGE AUTOUR DE L'île DE TAÏTI (Extraits) "

Voyage sur mer de Taïti en France:

Campagne de 1870:

#### - LE COUSIN JACQUES (PAIRAULT) -

LA TANTE "PAIRAUDE" née à Vitré (la  
Bonnauderie) le 20 octobre 1839, décédée à  
Sainte Blandine le 13 avril 1913.

LA TANTE VICTOIRE - née à Vitré le 1er  
février 1846, décédée à Ste Blandine en 1916.

LA TANTE "SOISI" née le 3 décembre 1849,  
décédée le 23 juillet 1919 à Ste Blandine

Considérations générales sur la famille

PAIRAULT

MON GRAND-PÈRE & MA GRAND-MÈRE

LE PAYS DE CELLES

Le chef lieu du canton: Celles-sur-Belle

L'église et l'abbaye

Louis XI à Celles

Industrie et commerce

Voies de communication

Commerce régional (foires et marchés)

- REVUE CELLOISE -

- LE CANTON DE CELLES SUR BELLE -

ÉTAT SOCIAL:

Répartition de la propriété: Les anciens châteaux  
transformés en bâtiments de ferme.

Les fermes autrefois et aujourd'hui.

Les propriétaires ruraux:

Domestiques et Journaliers:

Les artisans ruraux:

LE TRAVAIL DE LA TERRE & LA VIE DES PAYSANS

IL Y A 60 ANS:

Instruments aratoires et outils:

Les labours:

Moisson et battage:

NIVEAU INTELLECTUEL ET ETAT D'ESPRIT DES  
PAYSANS. LES PROTESTANTS POITEVINS

JEAN CALVIN EN POITOU.

LES PERSECUTIONS EXERCÉES CONTRE JEAN MIGAULT &  
SA FAMILLE:

CIMETIÈRES DE FAMILLE DES PROTESTANTS

COMMENT ON VIVAIT À LA CAMPAGNE IL Y A 60  
ANS

- LE PAIN DE MÉNAGE: -

- LES PANIFICATIONS - COOPERATIVES -

LE SACRIFICE DE LA CUISINE DU PORC GRAS:

- LA TOURTIÈRE: -

- LA LESSIVE -

POMMES DE TERRE ET AUTRES LÉGUMES:

SARDINES, MOULES ET OEUFS:

CUISINE PEU RÉCONFORTANTE ET TRÈS SIMPLIFIÉE:

L'USAGE DOMESTIQUE DU CAFÉ ÉTAIT INCONNU:

BOISSONS USELLES: EAU & PIQUETTE. LE VIN ÉTAIT  
RÉSERVÉ POUR LES GRANDS TRAVAUX:

LA VENDANGE:

- LA FABRICATION DU VIN: -

- LA PIQUETTE OU "BOISSON" -

- BONBONS POUR LES ENFANTS -

- L'HABILLEMENT -

- LA FENAISSON -

- LA MOISSON -

- LES REPAS DANS LES CHAMPS: LA TOURTIÈRE - LE  
"MIGEOT" -

- LE BATTAGE -

LE GRAND COQ:

LA DERNIÈRE GERBE:

L'ARRACHAGE DES POMMES DE TERRE & LA RÉCOLTE DU  
MAÏS:

- LES LABOURS D'AUTOMNE: -

L'ARRACHAGE DES BETTERAVES:

LES SEMAILLES:

LES VEILLÉES - LES FILEUSES -

- PALISSONS & GRENOTTES -

- LES PANIERS -

- L'ÉGRENAGE DU MAÏS -

- LE PELOTONNAGE DU FIL AU "CHATELET" -

- CONVERSATIONS & CHANTS -

AUTRES DISTRACTIONS:

LES FOIRES DE JEUNESSE:

LES BALLADES

- La vie à la campagne autrefois et  
aujourd'hui -

- Évolution du mouvement politique de 1870 à  
1880 -

Établissement de la République

- CONCLUSION -

- DERNIÈRE RÉFLEXION -

Notes sur la transcription informatique de ce document :

J'ai utilisé principalement:

1. Scanner suivi de reconnaissance de caractères
2. Parfois lecture à haute voix du document traitée par un système de reconnaissance vocale.

J'ai introduit le résultat dans Word™ et ai effectué la mise en forme en respectant au mieux la:

1. Pagination originelle
2. Numérotation des pages autant que possible
3. L'orthographe originelle

Toutefois, j'y ai parfois corrigé quelques fautes d'orthographe un peu trop flagrantes. J'en ai probablement aussi créées. J'ai ajouté une table des matières et quelques liens hypertextes en liaison avec les notes de fin de certains chapitres.

Les formats disponibles sont Word™ et pdf.

Je n'ai pour l'instant encore pas contacté les "ayant droits" de cet ouvrage afin de savoir si ce document peut-être librement diffusé. Si ces "ayant droits" s'en trouvent offensés, je leur présente dès à présent mes excuses. Je n'ai transcrit ce document que dans le but de perpétuer le souvenir tel que Pierre PAIRAULT avait souhaité le faire, en toute bonne foi et sans chercher quelque profit que ce soit.

Le nom de jeune fille de ma mère est PAIRAULT et c'est la raison de l'intérêt que j'ai porté à cet ouvrage. Le lien de parenté avec PIERRE PAIRAULT remonte à mes ancêtres PAIRAULT aussi issus de la Groie-l'Abbé. Une sœur de ma grand-mère née à Ste Blandine en 1908 est aussi citée dans ce document (Émilienne SUIRE) ainsi que son époux.

Patrick BAILLY

15 chemin du cerisier greneau

79 370 Thorigné



Extrait de carte de Cassini (env. 1760)